

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

VOL. XXXI, No 13 — Montréal, 6 Septembre 1919

LE NUMERO
7 cents



Le refuge le plus sûr.

AUX PLAGES DE
L'ATLANTIQUE

Portland, Maine, trônant sur les côtes dominant la baie de Casco, la perle par excellence de toutes les plages du Maine, n'est pas moins intéressante maintenant qu'aux temps lointains où Henry Wadsworth Longfellow, le poète le plus aimé d'Amérique, déambulait le long de ses rues si attrayantes. Les attractions qu'on trouve sur le territoire environnant Portland sont uniques, et parmi ces dernières il faut citer en premier lieu les plages. Pour les Canadiens, les plages les plus en vogue sont: Falmouth, Cumberland Foreside, Kennebunk et York Beach. Quant à Old Orchard, il est admis que c'est au monde la plage la plus belle et la plus sûre pour les bains de surface. Une amélioration dans le service du Grand Tronc, cette année, consiste en ce que les convois de nuit, quittant Montréal à 8. h. 20 tous les soirs, avec wagons-lits directs, depuis le 26 juin, se rendent jusqu'à la gare Union, à Portland, et que depuis le 27 juin, ils quittent la même gare pour Montréal, à 7.30 chaque soir. Le convoi de jour, avec salon-café, quittant Montréal tous les matins à 8 h. 30, entre dans la gare du Grand Tronc de Portland; il quitte la même gare pour Montréal à 7.45 tous les matins. On peut se procurer, sur demande, un fort pamphlet illustré donnant toutes les descriptions et informations requises, ainsi qu'une liste complète des hôtels. S'adresser à

M. L.-O. Dafoe, agent des passagers et des billets, 122, St-Jacques, angle Saint-François-Xavier, Montréal

— 0 —

Un bienfait pour les bilieux.—Le foie est un organe très impressionnable et qui se dérange facilement. Quand cela arrive, il y a surproduction de bile et le liquide acre pénètre dans l'estomac et l'acidifie. C'est un des malaises les plus pénibles et bien des gens y sont sujets. L'homme qui est dans cet état ne peut trouver de meilleur remède que les Pilules Végétales de Parmelee, car elles guérissent ce dérangement rapidement et sûrement. Il n'y a pas de meilleur remède dans toute la liste de pilules.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez: E. Hartman, dépt. C. 1302b St-Denis, Montréal.

Conserve la Beauté, reflet de la Santé.



Restez Toujours Jeune!

Conserver avec la santé, cet éclat du teint radieux qui charme et attire, tout cet objectif du bonheur féminin n'est plus un souhait fantaisiste—on le voit réalisé tous les jours chez celles qui prennent régulièrement du

Vin St-Michel

Le Vin St-Michel, en effet, fournit à l'organisme tous les éléments nécessaires pour faire un sang abondant, riche et vermeil qui, en alimentant tous les organes, en nourrissant les muscles, les os, les tissus et les nerfs, assure, avec une santé exubérante, la beauté, la gaieté et l'énergie indispensables au succès et au bonheur.

EN VENTE PARTOUT

BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée, (Seuls Agents), 468 rue St-Paul Ouest, Montréal.

POUR ETRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

Lait des Dames Romaines

Véritable nourriture de la peau, composée de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le Lait des Dames Romaines protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur idéale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 50 cts le flacon. Échantillon expédié franco pour 10 cts.
COOPER & Cie, Ch. 15, No 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

Une Belle Chevelure

OPULENTE,
SOYEUSE et SOUPLE

est l'indice de la santé, le couronnement de la beauté. Vous pouvez conserver, renforcer, embellir vos cheveux, les empêcher de tomber ou de grisonner en employant

La célèbre

LUXURINE

du Dr PROSSE

En vente partout depuis plus d'un quart de siècle à \$1.00. Traitement d'essai généreux expédié sur réception de 25 cts.

CIE DU DR. PROSSE, Ca. 22
155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.



ABONNEMENT (Payable d'avance) Canada et États-Unis Un an - - - - \$2.50 Six mois - - - - 1.75 Montréal, la Nouvelle-Écosse et Europe Un an - - - - \$4.50 Six mois - - - - 3.25	7 CTS LE NUMERO LE SAMEDI (Fondé en 1859) Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 3rd 1879. POIRIER, BESSETTE & CIE Propriétaires. 129-131-133 rue Cadieux, Montréal. Tel. Bell Est 5251.	7 CTS LE NUMERO AVIS A NOS ABONNÉS Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de mailles commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.
---	--	---

PARLEZ EN FRANÇAIS POUR EN SAVOIR PLUS

CROQUE-MITAIN N'EST PAS MORT

Le couvre-feu, le Moyen-Age et la liberté des parents.

Aux jours lointains où fleurissait la superstition et l'ignorance populaire, au moyen-âge, pour préciser davantage, on sonnait le couvre-feu et l'on calmait les enfants indociles en leur parlant du Croque-mitaine, l'ogre dont la spécialité était de manger en salade toute la marmaille qu'on rencontrait dans les rues, une fois la nuit venue.

L'origine du couvre-feu remonte plus loin que le Moyen-Age lui-même, mais c'est à cette période de l'histoire qu'il fut le plus en vogue. En 1550, à Paris, les cloches de Saint-Germain-les-Prés sonnaient le couvre-feu à 8 h. du soir. Plus tard, au XVIIIème siècle, — après le pseudo grand siècle, s'il vous plaît, — Notre-Dame de Paris sonnait le couvre-feu à 7 h. du soir, et la Sorbonne à 9 h. Le couvre-feu était le signal du crime. Ce fut après le couvre-feu que commença le fameux massacre de la Saint-Barthélémi. Ça se chante du reste dans les *Huguenots*:

*"Dormez, habitants de Paris,
Tenez-vous clos dans vos logis,
Car voici l'heu-eu-eu-re du couvre-feu."*

Les inquisiteurs attendaient l'heure du couvre-feu pour prononcer leurs jugements, ordonner supplices et tortures. C'était l'heure tragique de la justice noire ou rouge et des expiations.

Les malfaiteurs et bandits de tout acabit, sinistres oiseaux de l'ombre, attendaient l'heure du couvre-feu avant de commencer leurs rapines et leurs égorgements. Et, naturellement, M. Croque-mitaine ne pouvait décentement pas commencer son festin de chair humaine avant le couvre-feu.

Mais, tout cela se passait en plein siècle d'ignorance et de superstition, et il y a belle lurette qu'on a abandonné la coutume du couvre-feu, — sauf en certains cas, au cours de la dernière guerre, comme mesure de précaution contre les taubes meurtriers, — et qu'on nous avait annoncé la mort de Croque-mitaine.

Or, il appert que le grand épouvantail des petits garçons et petites filles indociles, n'était pas mort du tout, et que M. Croque-mitaine devait renaître en plein vingtième siècle, sous les traits et l'apparence du maire de Montréal.

Tremblez, petits-enfants de la métropole, car, désireux de nous ramener aux ténèbres du Moyen-Age, par la vertu d'un simple règlement municipal, notre premier magistrat a l'intention, selon qu'il l'a déjà déclaré dans les journaux quotidiens, de rétablir chez-nous la coutume du couvre-feu.

Oh! je ne prétends pas que l'intention qui anime M. Martin, soit dénuée de raison d'être, jusqu'à un certain point. Car, nous savons bien qu'il y a un grand nombre d'enfants courant trop

tard le soir nos rues et nos parcs, où ils n'ont rien de bon à apprendre.

Mais, de deux choses l'une: où le règlement du couvre-feu sera une véritable loi avec sa sanction ou n'en sera pas une; ou on l'appliquera ou on ne l'appliquera pas.

Si c'est une loi sérieuse, il faudra que les parents, sous peine d'être punis et les enfants, sous peine d'être entraînés au poste de police, s'y soumettent. Qu'importe si l'enfant a été bien sage, s'il a besoin de respirer un peu d'air paisiblement, devant sa porte, au cours des longues soirées trop chaudes, les parents n'ont rien à y voir, c'est l'affaire de M. Croque-mitaine Martin et de ses aides en uniforme de policemen. Le couvre-feu a sonné: au dodo les petits, et plus vite que ça, ou gare à vous!

Voilà, si je ne me trompe, un sérieux accroc à l'autorité, au droit sacré du père de famille qu'on invoque à si grands cris lorsqu'il s'agit d'empêcher ce dernier de laisser ses enfants courir les rues le jour et de le forcer à les envoyer à l'école.

Si le père sans-cœur a le droit absolu de laisser son enfant croupir dans l'ignorance, il a le même droit, si cela lui plaît, d'en faire un chenapan, en le laissant trotter la nuit dans nos rues. Il n'y a pas à sortir de là, et toute intervention étrangère est un attentat à la liberté du père de famille, et à son droit d'élever ses enfants comme il l'entend.

Il ne doit pas y avoir deux poids et deux mesures. Si c'est dans l'intérêt public qu'on veut nous ramener aux temps moyenâgeux



Croque-mitaine n'est pas mort

du couvre-feu, et si c'est ce même intérêt public qu'on invoque pour priver le père de famille de son droit d'être maître chez lui, que l'on continue à limiter sa liberté sur ses enfants en le forçant à faire bénéficier ces derniers des bienfaits de l'instruction. Au moins, cette dernière mesure nous ramènera au siècle de lumière dans lequel nous vivons, et atténuera le souvenir pénible du Moyen-Age, de ses superstitions et de son ignorance, que l'institution du couvre-feu aura ressuscité chez nous.

Gustave Comte

LA CHASSE AUX LIONS



1 Et autrement, voici comment nous chassons le lion, à Ste-Madeleine: un arbre, une chèvre, un pot de goudron, une solide laisse... pas plus, mes bons!... je place ma chèvre au pied de l'arbre; j'arrose de goudron des feuilles sèches disposées tout autour; puis, m'aidant de ma laisse, je m'installe sur une branche, et j'attends en fumant bien tranquillement ma pipe.



2 Le lion ne tarde pas à venir: "Diable! se dit-il, voilà une chèvre qui ferait bien mon affaire! mais, quel est ce particulier qui, de là-haut, paraît me narguer?..." Et, grinçant des dents, il tourne, retourne, va, vient, si bien qu'au bout de quelques minutes, les feuilles imprégnées de goudron lui font autour des pattes de véritables manchons.



3 "Bonguienne! pense-t-il en lui-même, il y a quelque chose qui me gêne par là... Tiens, ce sont ces maudites feuilles!..." Mais alors, en voulant les arracher, il s'en barbouille le museau. Jugez un peu de sa rage! Seulement, plus il rage, plus il s'en fourre! Quand enfin griffes et dents sont tout à fait enfouies dans les feuilles, c'est le moment de le prendre.



4 Je descends par ma laisse, je dégage celle-ci pour y attacher le pauvre, qui n'en peut mais, et, précédé de mon cabri, qui bondit de joie, je l'emène tout penaud, tout larmoyant, au poste voisin. Et voilà, pas moins, comme nous chassons le lion, nous autres, à Ste-Madeleine!...

BIEN ELEVEE



Cécile.—Et avez-vous pensé de remercier les sauvages qui vous ont apporté votre nouveau bébé, madame.

NON

Blanche.—Sais-tu s'il l'a épousé pour son argent?
Michel.—Non, mais pour l'argent de son père.

UN SIGNE INFALLIBLE

Gaston.—Comment sais-tu que ta fille fait des progrès en musique?

Jules.—Les voisins commencent à nous regarder d'un meilleur oeil.

LA PREUVE

La dame.—Quel joli petit chien vous avez? Il doit valoir cher?

Le monsieur.—Je vous crois. Le monsieur chez qui je l'ai pris a promis dix dollars de récompense à celui qui le lui rapporterait.

COMPLIMENT FLATTEUR

Le commis.—Monsieur, je ne puis pas lire cette lettre, elle est trop mal écrite.

Le patron.—C'est idiot, mais c'est très lisible, n'importe quel imbécile peut la lire. Passez-moi-la, je vais la lire, moi.

DEUXIEME VICTIME

Notre ami B. Rubé avait épousé une jeune veuve dont le premier mari était mort "de l'avoir épousé".

Un jour B. Rubé entre chez lui avec un crêpe à son chapeau.
— Pourquoi diable portes-tu ce crêpe? lui demanda sa tendre et chère moitié.

— Je porte le deuil de ton premier mari. Je regrette qu'il soit mort.

UN MEDECIN

Jules.—J'ai connu un médecin qui ne se faisait jamais payer par ses malades.

Arthur.—Comment faisait-il pour vivre?
Jules.—Il se faisait payer par leurs héritiers.

LA MODE



Si manque un pantalon d'été, ne l'achetez pas. C'est votre femme à acheter.

PLUS DE DISCUSSION



Madame.—As-tu mis le chat dehors?
Monsieur.—Oui.
Madame.—En es-tu sûr?
Monsieur.—Si tu ne me crois pas, mets-le dehors toi-même.

PENSEE

La plus jolie des épousées d'aujourd'hui sera la belle-mère de demain.

ANNEE BISSEXTILE

Blanche.—Voulez-vous m'épouser?

Michel.—Il faut demander à papa en premier.

Blanche.—Je l'ai fait mais il m'a refusé.

UN RENARD

Le père.—Lorsque j'avais ton âge, je ne regardais pas de travailler douze heures par jour.

Le fils.—Tu devrais te taire, papa, et ne jamais parler de ces choses-là. Ces idées non-unionistes pourraient te rendre impopulaire.



(Ce qu'on voit. — Ce qu'on lit. — Ce qu'on dit.)

UN PEU DE PHILOSOPHIE

—Je suis le Bonheur, dit l'Etranger.

—Tu m'as causé plus de soucis et plus de troubles que tout au monde, répondit l'Homme. Toute ma vie je t'ai cherché et je ne t'ai jamais trouvé. Je ne pouvais pourtant pas te chasser de ma pensée; en vain je t'ai demandé à tous les échos... J'ai cru parfois t'apercevoir, te rejoindre, mais ce n'était qu'une illusion... Je te le répète tu as été cause de mes plus grandes souffrances...

—Et ensuite?

—Voyant mes efforts inutiles, j'ai pris une décision qui m'a été très pénible en commençant... j'ai voulu te chasser de mon esprit, ne plus penser à toi. Cela m'a été dur, très dur, mais j'ai réussi. Aujourd'hui je ne pense plus à toi et je ne te cherchais point.

—C'est pour cela que je suis venu à toi, répondit le Bonheur en souriant.

LE COIN DE CUPIDON

—Quand je suis entré dans le salon, jeune homme, vous embrassiez ma fille!!

—Oui, monsieur. J'espère bien, en conséquence, que vous allez vous excuser de votre indiscrétion?

Lui.—Tourne ton visage de mon côté.

Elle.—Tu vas m'embrasser si je l'obéis.

Lui.—Non, je te le promets!

Elle.—Alors, à quoi bon me tourner vers toi?

Petite comédie moderne. Personnages: une veuve très riche, sa fille très jolie et un amoureux très... très amoureux de l'argent.

La fille.—Oh!... je... je... ne sais pas. Ecoute demande donc à maman auparavant...

L'amoureux, qui se méprend sur le sens de l'avis.—C'est ce que j'ai déjà fait, mais elle m'a refusé pour elle-même.

L'EFFET PRODUIT



—Croyez-vous qu'en réalité l'air des montagnes a quelque valeur?

—J'en suis certain. Cet été je suis allé me promener dans les Rocheuses pour y respirer le bon air et ça m'a coûté 450 piastres.

IL Y A des gens très généreux. L'un d'eux laisse tomber un 25 cents dans un théâtre; il appelle le placier. Si tu trouves le 25 cents, lui dit-il, tu me le rendras, mais si tu ne le trouves pas, garde-le pour toi.

NE DITES jamais à votre femme que son chapeau est laid et que vous ne l'aimez pas avec; sinon, elle fera une bonne chose: elle en achètera cinq ou six autres pour vous plaire.

LES ANGES TERRESTRES



—Dis maman, est-ce que la servante peut s'envoler?

—Pourquoi me demandes-tu ça?

—Parce que mon grand frère lui a dit hier qu'elle était un ange mais j'ai pas vu ses ailes...

—Ça fait rien, fillette, elle s'envolera quand même et pas plus tard que demain!

PAR-CI, PAR-LÀ

LES GENS qui n'ont pas assez de soucis pour eux-mêmes, sont précisément ceux-là qui trouvent le moyen d'en donner aux autres.

UN HOMME n'est pas embarrassé pour recoudre un bouton quand il n'a pas de fil; une épingle tordue fait l'affaire. Certaines femmes sont encore plus débrouillardes: si elles n'ont pas de bouton, elles cousent la boutonnière.

CEUX qui prennent des vacances ont généralement la ferme résolution de se rapprocher de la nature et de faire un changement avec la vie courante; ils ne demandent, pour charmer leurs loisirs, qu'un piano, de la danse, du théâtre si possible, des journaux deux fois par jour et quelques petites autres choses semblables. A part ça...

UN CYNIQUE, c'est celui qui croit que les femmes ne sont rien d'autre que des nuisances, l'art une simple blague, la musique un vulgaire bruit, la bonté de la stupidité et le paradis rien autre qu'un conte de fées.

CERTAINES personnes ont beaucoup d'esprit et ça leur permet des réflexions profondes; le malheur est qu'elles sont tellement profondes qu'elles ne viennent jamais à la surface.

SI chacun mettait son argent de côté, où donc serait-il possible d'en avoir pour l'économiser?

SI les femmes ne parlaient pas plus d'elles-mêmes aux hommes que les hommes ne parlent d'eux-mêmes aux femmes, le monde serait silencieux au point qu'on pourrait entendre, à Montréal, une épingle tombant à terre à Vancouver.

Démocrite.

LES PLAISIRS DE L'AVIATION



Terrain prohibé pour l'atterrissage.

ENTRE ENFANTS

Marcette. — Lorsque j'ai fini de me laver la figure, je me regarde dans une glace pour savoir si je suis nette. Et toi?

Rolland. — Oh! moi, je regarde la serviette.

A L'HOPITAL

Le médecin. — Mais, madame, pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêtée lorsque l'agent de police du coin vous a fait signe d'arrêter? Vous ne vous seriez pas fait frapper par cet auto.

La blessée. — Je n'ai pas d'affaire à arrêter lorsque Joseph me fait signe. Sachez que je suis sa femme et que le jour où il me donnera des ordres n'est pas encore arrivé.

PACIFIQUE

Jenise. — Suis-je la première que vous aimez?

Charles. — Non, mademoiselle, mais j'espère bien que vous serez la dernière.

L'IDEAL

Julien. — Pourquoi ne t'es-tu jamais marié?

Henri. — Je vais te dire: lorsque j'étais jeune, je m'étais juré de n'épouser que mon idéal, plus tard, je l'ai rencontré mais je n'étais pas son idéal. Alors...

ANECDOTE

On demandait à Fontenelle, sur son lit de mort, s'il souffrait beaucoup: "Oh! non, répondit-il, seulement je sens un peu de difficulté à vivre."

AU DEUXIEME ETAGE

Le petit garçon, entrant tout essoufflé. — Oh! maman, maman, papa vient de tomber de la couverture.

La mère. — Oui, je sais, je viens de le voir passer de la fenêtre.

DEVINETTE

— Qu'est-ce que c'est qui vole dans l'air et qui a quatre pattes?

— Quoi?

— Deux canards sauvage.

PAS DE CHANGEMENT D'HABITUDES

Le père. — Je ne veux pas que ma fille crève de faim une fois mariée. Je veux qu'elle ait un chez elle aussi confortable qu'avant son mariage.

L'amoureux. — Mais vous n'avez pas l'intention de cesser de tenir maison.

LE MEME RESULTAT

Cécile. — Depuis combien de temps sont-ils mariés?

Alice. — Depuis cinq ans environ.

Cécile. — Est-ce qu'elle lui fait une bonne femme?

Alice. — Non, mais elle en a fait un très bon mari.

AU TELEPHONE

Blanche. — Allo. C'est toi maman?

La mère. — Oui, ma fille. Qu'est-ce qu'il y a? Il faut qu'il y ait quelque chose de grave pour que tu m'appelles à cette heure...

Blanche. — Oh! ce n'est pas si grave que cela; Michel n'est pas bien et le médecin m'a donné des pilules que je dois lui faire prendre toutes les trois heures; il est maintenant temps pour lui de les prendre, mais il dort; dois-je le réveiller?

La mère. — De quoi souffre-t-il?

Blanche. — D'insomnie

AU PAYS NEGRE

— Qu'as-tu fait avec mon noir à chaussure?

— Ceci n'est pas ton noir à chaussure, c'est ma crème à message.

UNE MANIERE COMME UNE AUTRE

La dame. — Dis-donc, mon garçon, pourquoi frappes-tu cet enfant de cette manière?

Georges. — Parce que je suis gaucher, madame.

SES CONNAISSANCES



Le jardinier. — Je lis dans le journal qu'un cultivateur vient de planter cent mille pieds de tabac.
La dame. — Eh combien cela va-t-il prendre de temps avant que les cigares soient mûrs?

L'ELOCUTION

Le professeur d'élocution donne des conseils à son élève.

Le professeur. — Lorsque vous avez fini votre discours, vous quittez l'estrade sans faire de bruit...

L'élève. — Pourquoi, monsieur, sans faire de bruit?

Le professeur. — Pour ne pas réveiller les auditeurs.

ENTRE VOISINS

— Ecoutez, mon ami, je veux bien vous prêter ma hache, mon réfrigérateur, mais le jour où vous me demanderez mon garage portatif, je vous dirai: non.

CELIBATAIRE



Et il y a des hommes qui prétendent qu'une femme peut mettre de l'ordre dans une maison.

L'ORTHOGRAPHE

1ère Sténographe. — Comment aimes-tu ton nouveau patron?

2ème Sténographe. — Je l'aime beaucoup, il n'a pas plus d'orthographe que j'en ai moi-même.

MOT D'ENFANT

Le père. — Et qu'as-tu vu au concert?

Jean. — J'ai vu un monsieur qui a joué du violoncelle.

Le père. — Et as-tu aimé cela?

Jean. — Oh! oui, beaucoup, mais j'aurais voulu voir un monsieur jouer du violonpoivre.

LA CAUSE



Guy. — Mais qu'a donc Godefroy, aujourd'hui, il est de mauvaise humeur? Clément. — Il est enragé parce que le professeur de son fils lui a envoyé un mot pour lui dire que la composition de son garçon n'était pas écrite en "français".

Guy. — Et je suppose que cela lui a enlevé les illusions qu'il caressait sur son fils?

Clément. — Non, mais c'est lui qui avait écrit la composition.

POUR INFORMATION

— Cette poule a pondu un oeuf tous les jours depuis six mois.

— Croyez-vous qu'elle essaie de briser un record ou si c'est devenu une habitude chez elle d'avoir son oeuf chaque jour?

JEUNE FILLE PRATIQUE

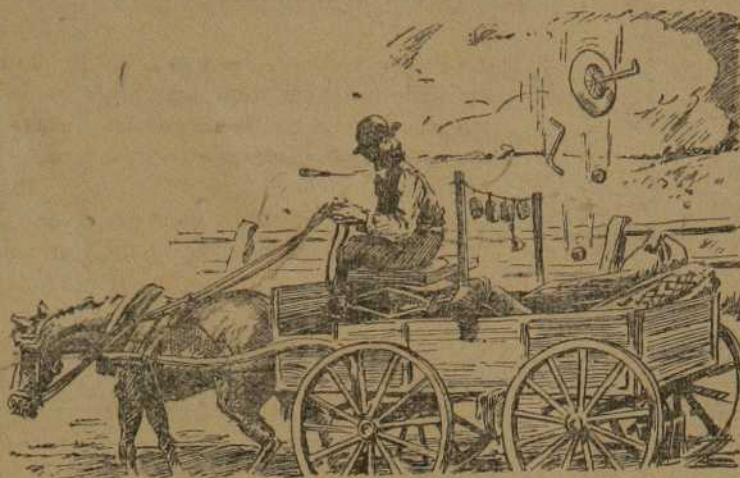
Michel. — Sois mienne!

Blanche. — Je...

Michel. — Tu seras la reine de mon coeur.

Blanche. — Où sont les diamants de la couronne?

LES PETITS METIERS



Lorsque l'aviation sera popularisé

LES VUES ANIMEES

L'assistant. — Monsieur, la glace sur le ruisseau se met en mouvement, c'est la débâcle.

Le directeur de la Compagnie de vues. — Vite, vite, appelez vos artistes pour les grandes scènes de *Napoléon et le retraité de Russie*; *Washington traversant le Delaware* et la comédie *Faits divers et faits d'hiver*.

ELLE N'EN AVAIT PAS

Berthe. — Avant que vous soyez mariée, est-ce que votre mari vous apportait des fleurs.

Adrienne. — Avant d'être mariée, je n'avais pas de mari.

PHOTOGRAPHIE

L'étudiant en astronomie. — A-t-on tout découvert à propos de Vénus?

Le professeur, distrait. — Non, si les photographies que l'on a d'elle sont exactes.

LA CHANCE

Narcisse. — Je vois que vous avez un fer à cheval suspendu au cadre de votre porte. Est-ce que cela vous a porté chance?

Arsène. — Plusieurs fois il nous est tombé sur la tête et jamais personne n'a été blessé gravement.

PLUS EN VUE

Marie. — Je me demande pourquoi Alice ne met pas les nouveaux bas de soie qu'elle s'est achetés dernièrement?

Anne. — Elle attend qu'il pleuve, ils se verront davantage.

SUPERSTITION



Le chauffeur. — Et dire qu'il y a des idiots qui prétendent qu'un fer à cheval est chanceux.

DANGER

Adrienne. — Et vous prétendez que les baisers sont dangereux.

Roméo. — Certainement, regardez combien de célibataires ont perdus leur liberté par les baisers.

AU CONTRAIRE

Sa femme. — Tu ne me fais jamais de compliments lorsque tu parles de moi.

Le mari. — Tu devrais m'accompagner dans les bureaux de placements lorsque je te cherche une servante.

UNE MANIERE DE REFUSER

Adéline. — Venez donc souper chez nous un de ces soirs.

Armand. — Je vous remercie mademoiselle, mais mon médecin me recommande la suralimentation.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1 La belle Adrienne emmena sa petite soeur Rosette voir les fêtes au Parc Mance lorsqu'Arthur Bellavoine s'en vint pour saluer la soeur de Rosette. Adrienne donna 10 sous à Rosette pour qu'elle le débarrasse de l'intrus.



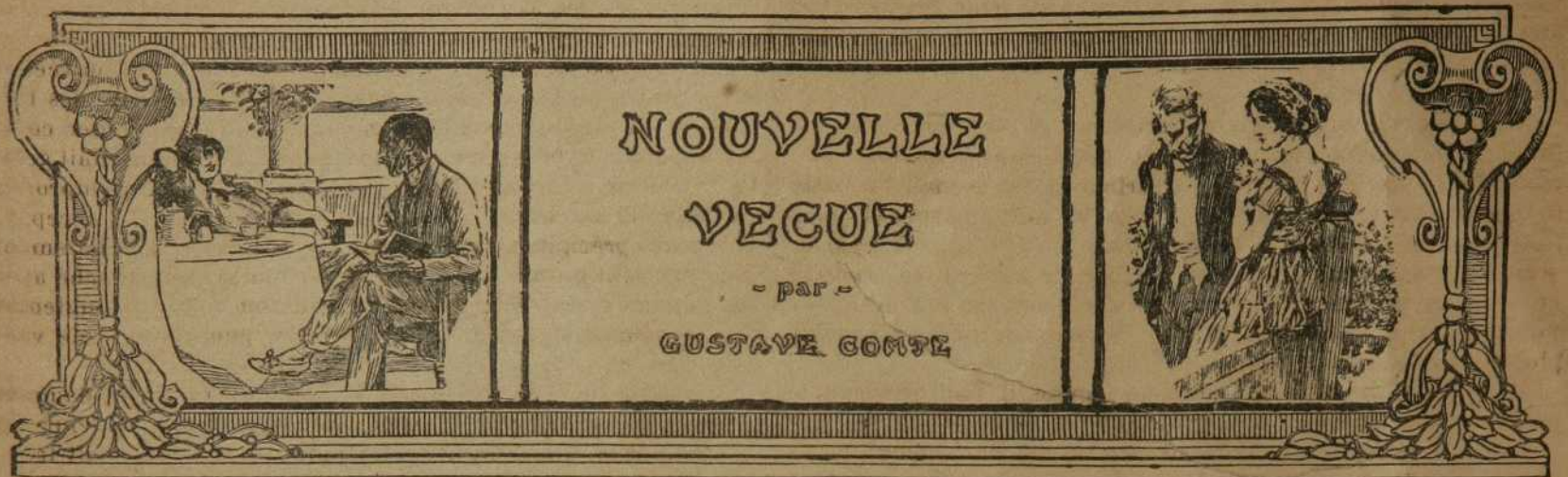
2 L'espiègle Rosette accrocha aux pans de l'habit d'Arthur un crochet terminé par une longue corde.



3 Qu'elle attacha au carroussel. Lorsque les chevaux de bois se mirent en mouvement, le malheureux Arthur fut entraîné et fit un tour ou deux sans payer son billet et...



4 Finalement il alla s'abattre dans une mare d'eau stagnante à la grande joie d'Adrienne et de Rosette.



LA CLEF DU BONHEUR

Depuis des mois, même des années, leur roman de jeunesse battait de l'aile, tirait à sa fin. Il y avait parfois des accalmies, mais bien plus souvent des nuages, voire du gros temps. On sentait qu'irréremédiablement tout cela finirait mal. Ceux qui les connaissaient étaient attristés. Vous, moi, les autres, nous ne pouvons concevoir qu'on puisse continuer à vivre heureux lorsqu'on a passé à côté du mariage sans oser y toucher, et partant, tout ce qui a commencé par un mariage devrait signifier le bonheur, du moins en apparence. Du moins, c'est ainsi dans les romans; dans la vie, c'est souvent plus triste.

A vrai dire c'était la faute de personne. Ce n'est jamais la faute de quelqu'un. Il avait l'âme pétrie d'imagination et le caractère indécis. Tantôt aussi doux et obéissant qu'un agneau, tantôt plus entêté qu'un mulet. C'était un homme du monde, un cerveau cultivé, prêt à toutes les promesses mais moins prêt à les tenir toutes; un homme capable de se rouler dans le ruisseau avec la clef du paradis dans sa poche. Au point de vue matrimonial, il était de peu de satisfaction. Il avait assez d'aptitudes et d'initiative pour être assuré de toujours faire l'affaire de quelqu'un, et il était assez original pour accomplir spontanément des choses qu'un autre n'eut pas trouvées. Mais, quel gâcheur invétéré, incapable de conduire jusqu'au bout l'entreprise la mieux commencée!

Elle était un phénomène d'autorité et d'égoïsme, une petite femme sachant bien ce qu'elle voulait et capable de vouloir la même chose tout le temps. Femme à l'intelligence ouverte mais limitée, mesquine au point de vue sympathie, et intolérante, brrr...! Une femme pour qui la vie était un miroir dans lequel elle ne voyait jamais d'autres traits que les siens; d'un extérieur fort attrayant mais à qui il manquait presque toute l'âme. Une femme bien convaincue qu'il valait mille fois mieux recevoir que donner, et dont la prière quotidienne se résumait ainsi: "Mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes, mais n'espérez jamais me voir pardonner les fautes des autres qui me sont "préjudiciables."

Ils s'épousèrent fort jeunes, trop jeunes. Pour elle, le mariage fut le passage subit d'une ennuyeuse et campagnarde oisiveté à la vie mouvementée, de plaisir et de lumière. C'était parfois le plein jour, mais le plus souvent on vivait sous les lustres, dans la musique et quelle musique! Le mari aimait aussi la lumière artificielle, et pendant un temps, il fut satisfait; il se crut même heureux. Sa femme ondulait dans les rayons, et il lui plaisait de la contempler ainsi; ses toilettes lui coûtaient les yeux de la tête, mais du moment qu'elle paraissait mieux que les autres, il se frottait les mains. Et comme elle semblait écouter lorsqu'il parlait, il s'imagina qu'elle comprenait.

Alors, la vie devint pour eux un pique-nique perpétuel, une véritable débauche de champagne et de sandwiches au pâté de foie gras qu'on payait avec des chèques à échéance reculée.

Or, un jour qu'il se vautrait dans le ruisseau doré, le mari sentit la clef du paradis dans sa poche, et cette découverte fut le commencement de son malheur. La clef du paradis, — d'autres l'appellent la clef du bonheur, — est la chose la plus encombrante à porter sur soi lorsqu'on ne s'en sert pas pour ouvrir la bonne porte. Elle devient lourde comme le plomb, et elle brûle la peau comme du radium en activité. Mais ce phénomène ne se produit que lorsque vous vous souvenez que vous avez dans votre poche la clef du paradis. Elle peut même rester ignorée dans votre poche jusqu'à ce que vous soyez damné pour l'éternité.

Dès que le mari s'aperçut de la présence de la mystérieuse clef si près de sa peau, il se sentit devenir misérable. Il commença par prendre en horreur le ruisseau doré; il devinait la laideur et les rides sous les fards, la boue des consciences, sous les éclats de rire. Comme le champagne l'étranglait il voulut boire de l'eau, bien que la prohibition ne fut pas encore à la mode. Le pâté de foie gras avait un goût de poussière et adhérait au palais. Et les songes de sa vingtième année lui revinrent par légions. Il se rappelait comment il avait projeté



Ils s'épousèrent fort jeunes, trop

d'escalades, comme il entendait s'y prendre pour franchir les torrents de la vie. Que tout cela était loin, maintenant qu'il se roulait dans un ruisseau doré, avec une bouteille de champagne en guise d'oreiller!

Alors il devint silencieux et taciturne, et sa femme qui raffolait des bruyants éclats de rire et des dernières danses, commença à le prendre en grippe. Parfois, il lui prenait fantaisie de sortir seul et de s'enfoncer dans la nuit, marchant sans but, pendant des heures et des heures. S'il n'avait pas eu vraiment honte, il eut préféré manger du pain et du fromage et ne boire qu'un verre d'eau, à table, alors qu'il y avait du foin gras en abondance. Un jour, il osa dire qu'il ne pouvait plus sentir le champagne.

— Tu es donc malade, lui dit sa femme, il faut prévenir le médecin sans tarder.

Le mari répondit qu'il n'avait pas besoin de docteur, et sa femme lui fit une scène, le traita d'entêté, de cruel, ajoutant qu'elle s'apercevait enfin qu'elle n'était plus aimée.

Le pauvre mari avait toujours dansé lorsque sa femme tenait le violon; il s'était toujours laissé dévaliser sans rien dire. Elle était si catégorique, si décidée; ses sourires avaient été si enjôleurs, et il avait tant aimé ses sourires. Maintenant, ces mêmes sourires ne lui faisaient plus le même effet; puis il sentait toujours la mystérieuse clef qui le brûlait, se faisait de plus en plus lourde à porter. Cependant, il ne lui vint jamais à l'idée de l'arracher de sa poche et de la jeter loin de lui. Lorsque l'orchestre, à la grande joie de sa femme, jouait la



Sa femme avait raison, toutes ces choses du passé n'avaient plus aucune saveur.

dernière danse en vogue, le mari entendait dans un vague lointain, comme le bruit d'un trousseau de clefs. Alors que sa femme exhibait toutes ses dents aurifiées, à la seule vue de danseurs se déhanchant plus que d'autres, le mari sentait les larmes brûlantes des anges lui couler sur les joues. Il ne pouvait plus entendre le murmure du ruisseau doré.

L'homme était malheureux, la femme l'était aussi. Bien plus, elle était indignée et furieuse en constatant que son esclave songeait à secouer ses chaînes. Il éprouvait de la peine pour elle et il en éprouvait aussi pour lui. Il en était arrivé à aimer tellement la paix qu'il l'eut achetée de tout l'or qui avait passé dans sa bourse avant d'aller au ruisseau. Mais il n'y avait plus de paix pour lui. Il n'y avait plus d'or non plus.

Un jour, il parla à sa femme de la fameuse clef du paradis, mais elle se moqua de lui. Une nuit elle essaya de lui enlever cette clef, mais elle ne parvint pas à la sortir de la poche d'habit. Alors, elle maudit la clef qui avait gâché sa vie, et il arriva parfois au mari, de maudire aussi cette clef énigmatique.

La comédie se changeait en tragédie; l'homme et la femme se regardaient avec des yeux soupçonneurs et leurs pieds étaient

tournés vers des directions différentes. Cependant, ce n'était pas encore la fin.

Un jour, la femme corsa la grande scène qui eut pu réellement provoquer la chute du rideau. Il y eut des cris, des larmes, de la passion, mais l'homme, au lieu de se monter comme auparavant, fut calme, presque gentil. Son cœur était gelé; la colère ne l'excitait plus. Il n'y avait plus de compromis possible; il n'avait plus rien à lui offrir qu'elle eut accepté. Elle sortit précipitamment du boudoir et revint immédiatement avec un petit paquet de lettres au parfum ancien, attaché avec des faveurs roses. Elle jeta le tout au feu.—Il y a longtemps que je voulais brûler tout cela, dit-elle, puisque cela ne vaut plus rien.

L'homme se pencha, ramassa le paquet, éteignit les flammes qui commençaient à le consumer, défit les rubans, et relut les lettres d'amour qu'il avait écrites jadis, à celle qui avait troublé son cœur. Puis il resta un moment songeur; des larmes lui montèrent aux paupières, et un bruit de sanglot s'étrangla dans sa gorge. Alors, en haussant les épaules, il attacha de nouveau le paquet et le rejeta dans le feu. Sa femme avait raison, toutes ces choses du passé n'avaient plus aucune saveur.

Et comme elle était assise, rageuse et encore très en colère, il prit son paletot et sortit. La nuit était sombre et glacée, mais il avait besoin de sortir, de marcher dans l'inconnu. Il prit la clef dans sa main, et ses yeux cherchaient à percer l'obscurité. Il se pouvait qu'il ne trouvât jamais la serrure convenant à cette clef, mais, pour lui, il n'y avait rien d'autre chose à faire que de chercher, tandis qu'il vivait encore.

Et la jeune femme d'autrefois resta assise, seule dans le boudoir qui devait rester triste pour toujours. La vie, pour elle, consistait en parties de plaisir et en tourbillons de lumière artificielle, et voilà qu'elle n'avait plus le goût de ces choses, puisqu'elle n'avait plus tout près d'elle celui qui lui "tenait" son manteau et appelait pour eux le cocher.

Ainsi finit la comédie.

— o —

LA JEUNE FILLE BAVARDE ET LE JEUNE HOMME SILENCIEUX

La scène se passe en chemin de fer. Une jeune fille. Un jeune homme.

Lui. — Pardon, mademoiselle, ce siège est-il libre?

Elle. — Oui, monsieur, vous pouvez le prendre, vous êtes le bienvenu à mes côtés.

Lui. —

Elle. — Une bien charmante journée, n'est-ce pas pour un voyage?

Lui. —

Elle. — Un peu chaude cependant.

Lui. —

Elle. — Cependant c'est préférable au froid. Je suis tellement frileuse, vous n'avez pas d'idée comme je suis frileuse. Je suis un petit frisson ambulante.

Lui. —

Elle. — Êtes-vous bien assis?

Lui. —

Elle. — Pas très bien! C'est ce que je pensais, vous êtes tout pâle... Peut-être que vous êtes malade?

Lui. —

Elle. — Je vais vous mettre mon châle sur les épaules, cela vous protégera des courants d'air.

Lui. —

Elle. — Voulez-vous que je vous achète un livre?

Lui. —

Elle. — Vous avez l'air si pâle; voulez-vous que je passe mon bras autour de votre taille, vous pourrez appuyer votre tête fatiguée sur mon épaule?

Lui. —

Elle. — Oh! regardez donc les vaches dans le champ. Quand j'étais toute petite mon père m'avait acheté un petit veau, je l'aimais beaucoup, j'ai me tant les animaux; vous aussi vous me plaisez beaucoup... Tiens, mon jeune homme pâle qui est parti. Il est farouche.



PAS PRESSE

PAR COQUELIN CADET

(Il entre lentement en scène.)

Je ne suis pas pressé... Je ne sais pas pourquoi je me dépêcherais... On m'attend ou l'on ne m'attend pas. Si l'on m'attend pourquoi me hâter; si l'on ne m'attend pas, j'ai le temps d'arriver... en retard.

Je ne me presse jamais, chaque jour amène sa tâche, il suffit de la bien remplir et qu'elle ne soit pas trop lourde, aussi je me la trace moi-même... ma tâche.

Qui va piano va sano, j'aime la musique, je vais *sano*.

Je connais des gens qui courent toujours après quelqu'un ou quelque chose; ils poussent, ils bousculent le monde, et quand vous les interrogez, ils ne peuvent plus vous répondre... *ils sont essouffés*.....

Ils prennent l'asphalte pour un champ de course. Ce ne sont pas des hommes ce sont des pur sang...

J'aimerais mieux manquer une affaire équilibrée à tête reposée que de la réussir en me dépêchant; je n'aurais pas besoin de me consoler si je la manquais. Et puis, personne ne meurt avant d'avoir accompli sa part de besogne, mais d'avoir donné son coup de

AH! AH! AH!



Andrée.—Polygone m'a demandé en mariage, la semaine dernière, et j'ai refusé.

Marjorie.—Ah!

Andrée.—Hier je lui ai téléphoné que j'avais changé d'idée!

Marjorie.—Ah!

Andrée.—Il m'a répondu que lui aussi avait changé d'idée!

Marjorie.—Ah!

PAUVRE PERE



Rosette.—Maman, je vais mettre mon imperméable pour aller au bureau de poste chercher la lettre que Gaston a dû m'envoyer.

La mère.—Mais tu n'y penses pas, ma chérie, il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Laisse faire, ton père va y aller.

pioche. Quand on meurt avant c'est que l'on avait rien à faire... ou que l'on n'avait pas de pioche.

Ça ne vaut rien de se presser. Ainsi, remontons très haut — pas sur les chaises, là-bas, monsieur, — remontons dans l'histoire, dans la Bible.

Dieu, est-il écrit, a fait le monde en six jours. Eh bien, soit dit sans reproches, il aurait mieux fait de moins se presser. Quand on veut aller trop vite on fait les choses mal. Regardez les chemins de fer, ils veulent faire les malins, ce qu'ils causent des malheurs, c'est effrayant. Il n'y a qu'une ligne, celle du P. L. M. qui ne se presse pas... aussi est-ce à tort qu'on l'a surnommée: *Pour La Mort, P? L? M?*

Il n'y a jamais rien de pressé, il n'y a que des choses en retard. Me presser, ah! plus souvent... Je ne me suis jamais pressé que deux fois dans ma vie, vous allez voir comment ça m'a réussi.

La première fois, j'étais directeur d'une pausserie de cuirs humains dans le Nord, pausserie de cuir — pas ceux que fait tous les jours le député... pas de personnalité — de cuir de nègres. Ça fait d'excellents gants de peau noire pour enterrement. *La peau gémit*.

J'étais las de la vie de garçon, je voulais me marier, vivement, j'avais une commande de cinq cents paires de gants de peau rouge pour le bourreau de Paris. J'écris à un ami, un ami d'enfance, nous nous étions connus si jeunes, que je ne le connaissais plus. Deux jours après, — il me savait pressé, — il m'envoie la photographie d'une jeune fille charmante, peu âgée — douze ans — elle était représentée jouant du piano, sa mère derrière elle lui donnant sa leçon.

J'accepte, il publie les bans, j'arrive à Paris le jour des noces.

Quand on me présente ma fiancée, je manque de tomber à la renverse. C'était la mère... je m'étais mal expliqué — cinquante et un ans, — toutes ses dents cassées.

Je m'étais trop pressé. Les témoins m'obligèrent à épouser la vieille. Un mois après elle était morte — j'avais de la chance — elle aussi — deux heures de plus et je la tuais.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point, dit un proverbe; c'est ridicule. Quand on part, on croit toujours partir à point, sans cela on ne partirait pas. Ma femme est partie à point, j'en avais plein le dos...

Je ne l'ai pas regrettée. Je suis plus malin que mon ami Machefer: il était en bateau avec sa femme; elle tombe dans l'eau; il se déshabille vivement — ce n'était pas convenable, il y avait des hommes — il se jette après elle, et la r pêche... vivante.

S'il avait seulement attendu un petit quart d'heure, il aurait été débarrassé de sa femme. Ne vous pressez jamais.

Le seconde fois que je me suis pressé — la dernière — j'étais toujours directeur d'une pausserie de cuirs humains, dans le Nord.

(A Suivre, page 27.)

JOUJOUX

Jean vient se jeter en pleurant dans les bras de sa maman.

La maman. — Mais qu'as-tu donc, mon loulou?

Jean. — Maman, j'ai brisé l'assiette du chat!

La maman. — Mais il n'y a pas de mal! on lui en achètera une autre. Mais comment as-tu fait?

Jean. — J'ai frappé dessus avec la montre de papa.

EN TOURNEE

Une troupe théâtrale plus que médiocre faisait une tournée dans la province de Québec. Le public était moins que satisfait de la façon dont la pièce était rendue.

Dans la pièce, le rôle de traître disait à l'héroïne: "Sommes-nous seuls?"

Une voix dans la salle répondit: "Non, pas ce soir, mais demain vous le serez".

UN POETE

Le jeune homme apporta quelques vers à son père.
— Papa, j'ai fait ces vers moi-même.

Le père les lut attentivement et l'on vit de grosses larmes jaillir de ses yeux. Ayant fini sa lecture, il prit son fils dans ses bras et le pressa tendrement sur sa poitrine.

— Oh! mon pauvre, mon pauvre enfant, dit-il.

— Mes vers sont-ils si mauvais que cela que tu pleures? dit le fils inquiet.

Et le père de répondre:

— Au contraire, tes vers sont excellents, excellents; tu es un véritable poète. Ah! mon pauvre enfant, tu es condamné à végéter toute ta vie et à mourir de misère sur un lit d'hôpital.

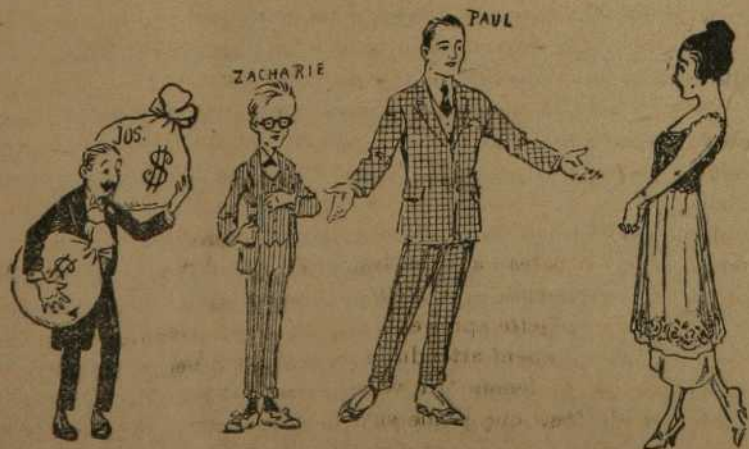
CONSEILS

Le professeur de chant.—Et maintenant rappelez-vous bien que lorsque vous chantez, si vous oubliez les paroles, ne vous arrêtez pas. Continuez tout de même. Dites *tum, tum, tummé*, ou n'importe quoi, mais continuez l'air jusqu'à ce que vous retrouviez vos mots. Le public n'y verra que du feu. N'oubliez pas.

Au jour de la représentation, la jeune Léone électrisa l'audience en chantant:

"Une couronne de roses ornait son *tum, tum, tummé*, etc."

COMBINAISON IMPOSSIBLE



La jeune fille à marier.—Si Jos avait l'intelligence de Zacharie et la prestance de Paul, ce serait le mari idéal.

EN ANGLETERRE

Au guichet d'une gare de chemin de fer.
Le Canadien. — Monsieur, je voudrais avoir un billet pour la ville de Home.

Le guichetier. — Mais cette ville n'existe pas!

Le Canadien. — Comment, elle n'existe pas! Mais dernièrement à Montréal, il y a une actrice anglaise qui est venue chanter: "There is no place like home" et j'aurais voulu visiter cette jolie ville.

LA RAISON

Jules. — Tu as l'air d'être en très bons termes avec mademoiselle Aglaé. N'y aurait-il pas une petite romance cachée...

Hector. — Jamais de la vie. Aglaé est la femme qui me déteste le plus au monde.

Jules. — On ne le dirait pas.

Hector. — Non, mais elle sait que je connais son âge; nous sommes nés le même jour et elle a peur que je le dise à tout le monde.

REGRET



Alphonse.— Je souhaiterais avoir six pieds de plus que je mesure.

Adrien.— Pourquoi?

Alphonse.— Mon médecin prétend que le whisky me tue pouce par pouce.

LE PLUS COURT CHEMIN



Polycarpe.—Ainsi tu as demandé sa main à son père? Et comment es-tu sorti de là.
Eusèbe.—Je suis sorti par la fenêtre.

UN MEDECIN

On recommandait à un vieillard un grand médecin. "Est-il chérant? demanda-t-il"

— Oh non, lui répondit un ami, il ne te prendra que quatre dollars pour la première visite et deux dollars pour les visites subséquentes.

Le vieillard se présenta chez le médecin en disant: — C'est encore moi, docteur. Et il tendit \$2.

Le médecin attendit.
— Je voudrais que vous m'examiniez! dit le vieillard.

— Ce n'est pas nécessaire, dit le médecin en prenant les deux dollars. Vous pouvez continuer à prendre la même médecine que je vous ai donnée la dernière fois que vous êtes venu me voir.

IL NE FERA PAS L'AFFAIRE

— Non, Roméo, je ne puis pas devenir votre femme.

— Mais pourquoi Juliette?

— J'ai suivie attentivement votre conduite depuis le temps que vous me fréquentez, et il ne m'a pas semblé que vous ayiez pour moi un sentiment bien profond.

— Mais, ne suis-je pas venu vous voir quatre jours par semaine, beau ou mauvais temps.

— Oui, mais vous êtes toujours parti à temps pour ne pas manquer votre dernier tramway. Si vous m'aviez réellement aimé vous seriez retourné à pied tous les soirs, car vous l'auriez manqué le tramway.

PAYABLE D'AVANCE

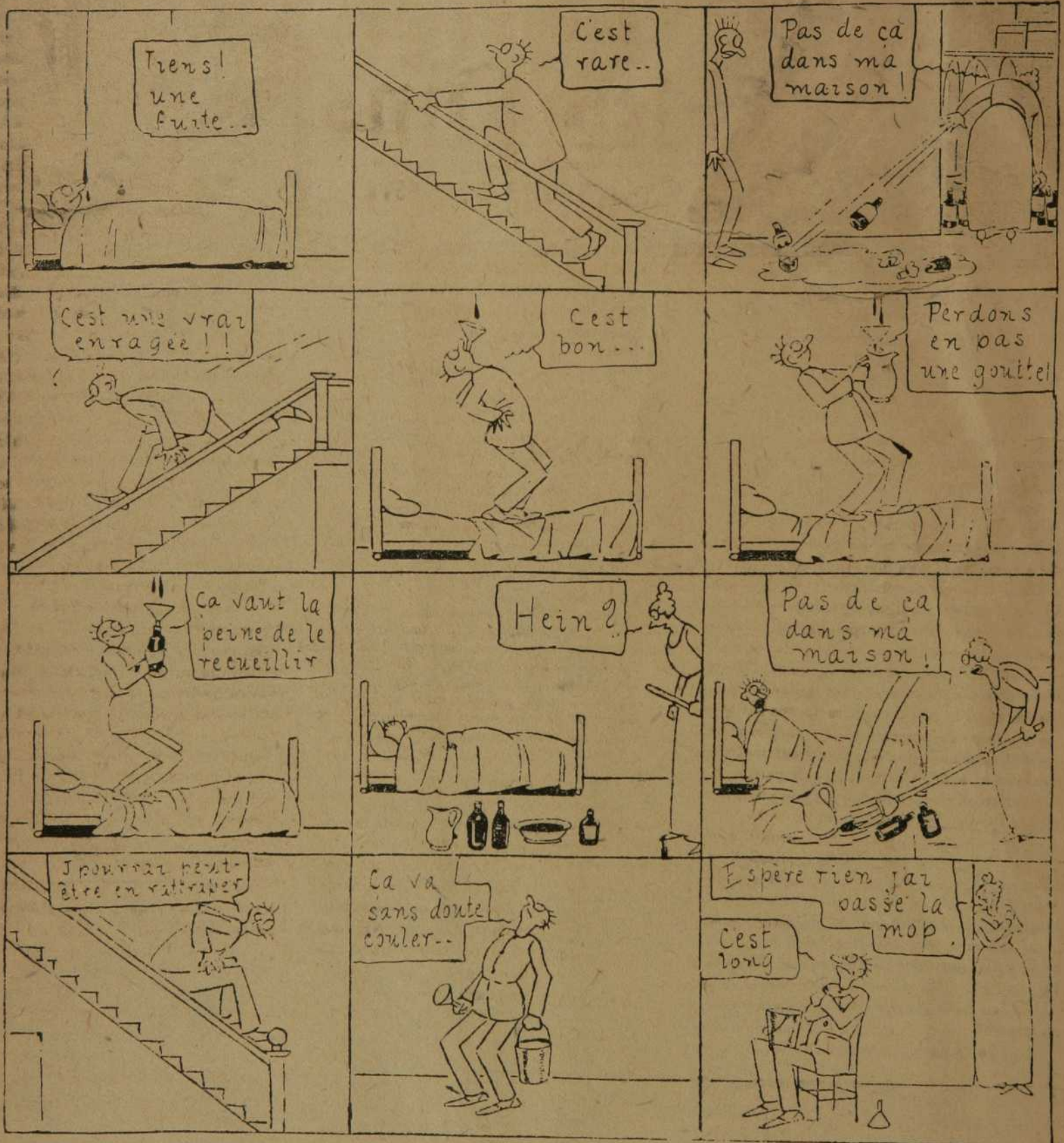


Alfred.— Mais je croyais que Lucie avait brisé son engagement avec le professeur de jazz et je la vois danser avec lui.

Elena.— Je vais vous dire, elle a payé d'avance et il lui reste encore trois francs à prendre.

— Pas le nombre des soldats qui fait la fortune des armées, mais leur fidélité et leurs bonnes dispositions.—Napoléon Ier.

MADAME EST PROHIBITIONNISTE



AUX VUES ANIMEES

Julien. — Je vous ai vu aux vues animées hier soir, mais quelques instants plus tard vous étiez parti.

Emile. — Oui, je suis parti au milieu de la vue.

Julien. — A quel moment?

Emile. — Au moment où le célibataire a tourné autour de la femme du pauvre banquier qui était occupé à son bureau.

Julien. — Vous avez manqué le plus intéressant.

Emile. — Je voyais que les choses étaient pour mal tourner et qu'il y aurait tout probablement une querelle entre les deux hommes ou entre le mari et sa femme, alors je n'ai pas voulu être mêlé à leur querelle de ménage.

TOUTES LES QUALIFICATIONS

Un régisseur de théâtre recevait, dernièrement, une lettre ainsi conçue:

«Vénéré monsieur,

«Désirant faire du théâtre l'année prochaine, j'aimerais à faire partie de votre excellente troupe. J'ai été débardeur pendant cinq ans, mais n'ayant pas réussi dans cette ligne, j'ai décidé de me lancer dans le théâtre qui me paraît beaucoup moins fatigant. Je ne suis plus très jeune, mais je chausse des huit de chaussures; j'ai une bonne voix et un frère qui est débrouillard. J'ai étudié l'élocution sur les bancs d'une école de campagne et je puis veiller tard.



Le Roi des Pins

Par CLAIRE DE NESTE



PREMIERE PARTIE

Le Pendu de l'Adour

No 8 "Suite"

XXVIII

LEUR SURPRISE

A la clarté jaunâtre de la lampe, la grande face maigre apparaissait dans les cheveux gris, dans la barbe en désordre. Elle avait déjà les tons blêmes de la mort. Un douloureux gémissement s'échappant parfois des lèvres décolorées témoignait seul que la vie animait encore ce grand corps qui, sous le drap semblait avoir des rigidités de cadavre.

Le baron se pencha sur lui et une sorte de rictus de joie cruelle contracta son masque de fauve. Oui, certes, il était bien perdu celui qui agonisait là! La main qui avait frappé avait touché juste.

Toutefois, reprenant son impassibilité:

— Du courage, mon enfant, disait-il à Louissette, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Mais celle-ci, fort surprise de cette visite inattendue:

— Monsieur le baron, qu'est-ce qui nous vaut l'honneur!...

— Je m'intéresse à ce brave homme, mon enfant. Je reviendrai prendre de ses nouvelles.

Il ne tarda pas à se retirer.

Dès qu'il fut parti:

— C'est fort tout de même, disait Louissette à sa mère, qu'il se soit dérangé, qu'il soit venu lui-même, le baron.

— Oui, reprenait la Biarrotte, surtout un monsieur comme celui-là, si fier avec le pauvre monde. Avant cette histoire-ci, il ne nous regardait pas quasiment plus que des clients. Ah! non, ça ne s'est pas vu tous les jours!

Les deux femmes demeurèrent fort préoccupées de cet incident, mais, comme on le pense bien, ne purent en trouver l'explication.

Oui, le baron venait chez le Biarrot. Son

RESUME DES NUMEROS PRECEDENTS

Le baron Griffault, surnommé le "roi des Pins", est sur le point de faire faillite. Son neveu, Paul Perliaux doit épouser Thérèse Jouve. Le baron fait disparaître Thérèse et la tient captive dans une maison isolée de la côte espagnole.

Après un an, Thérèse réussit à trapper la vigilance de ses gardiens et revient en France le jour même des funérailles de Paul Perliaux, son fiancé.

Paul a été trouvé pendu dans le bois des pins. Le coup a été fait par le baron Griffault afin d'hériter des millions de Paul.

Malheureusement pour le baron, la scène a eu un témoin, le chevrier Biarrot. Le baron veut acheter son silence, mais n'ayant pas l'argent nécessaire, il tente de le supprimer tout simplement. Etant seul avec lui, il lui plonge un couteau entre les deux épaules et se sauve. Mais le Biarrot n'est que blessé et l'on attend son témoignage à l'enquête que le parquet vient d'ordonner sur les circonstances qui entourent la mort de Paul Perliaux.

sort, en effet, était attaché à l'issue de la tentative de meurtre.

Si le chevrier n'en revenait pas, tout danger était écarté, et à jamais, il emporterait dans la tombe le secret terrible. S'il vivait, au contraire, la situation devenait des plus critiques. Quelle ne serait pas, en effet, la fureur du Biarrot revenu à la santé? Non seulement il accuserait le baron du meurtre de Perliaux, mais encore, et tout d'abord de lui avoir plongé un poignard dans le sein.

Ainsi, tout serait révélé.

Le misérable vécut tous ces jours en d'horribles transes.

Il revint trois nuits de suite chez le chevrier. La surprise de la Biarrotte et de sa fille allait croissant. Mais ce mystère, elles ne pouvaient se l'expliquer.

Un soir, tandis que Griffault se trouvait auprès du lit du blessé, celui-ci parut tout à coup sortir de sa torpeur.

Ses lèvres eurent quelques sons rauques, inarticulés; ses yeux, au regard atone jusque-là, étincelèrent.

Il avait reconnu son assassin!

Alors, faisant un effort désespéré, il agita les bras, puis la tête. Son visage exprimait l'épouvante.

Le baron, affolé, avait reculé dans un angle de la pièce.

Ah! si la victime allait parler! l'accuser devant sa femme et sa fille!

— On dirait que ça lui fait peur de vous voir, avait déclaré Louissette, sans attacher une grande importance à ses paroles.

— Allons donc!... pourquoi voulez-vous...

Et dans la journée, le médecin avait dit qu'un mieux sensible se dessinait!

Ainsi donc, tout allait être de nouveau perdu pour Griffault! Demain, dans quelques heures peut-être, le blessé reprendrait entièrement connaissance et porterait contre lui la terrible accusation!

Bien que l'heure fût avancée, il demeura auprès des deux femmes.

La lampe, fumeuse, ne dissipait qu'à demi l'ombre de la vaste cuisine. Le lit était mal éclairé. Sous les rideaux lourds et au milieu des couvertures, on voyait à peine, comme une tache livide, la face exsangue du blessé.

Que les deux femmes s'endormissent, que leur attention se détournât, ne fût-ce qu'un seul instant!... Ce serait sitôt fait! Une légère serrée à la gorge, et le souffle débile s'éteindrait, et le témoin redoutable serait muet cette fois, et pour toujours!

Longtemps, Griffault resta dans la chaudière, caressant ce criminel espoir; longtemps, il attendit.

Ce fut en vain.

Louissette s'était installée au chevet de son père, et, ayant posé la lampe sur une petite table tout auprès, elle se mettait en devoir de reprendre des bas, tout en continuant la veillée.

Le baron dut enfin partir.

Au dehors, la nuit radieuse de juin, toute constellée d'étoiles, traversée de brises fraîches, chargée des exquis senteurs de foin mûrs.

Le misérable n'en ressentait pas le charme. Son front lourd brûlait; la fièvre martelait ses tempes, il se répétait:

— Cette fois, c'est fini, je suis bien perdu.

Cependant, un autre personnage, à Sarzac, avait suivi les diverses phases de la maladie du chevrier avec autant d'intérêt que le baron. Ce personnage, le lecteur l'a déjà nommé, c'était Muzor.

Chaque jour, il allait voir le malade, mais l'état de celui-ci demeurait presque stationnaire. Au bout de quatre jours seulement, le blessé, ainsi qu'on l'a dit, parut reconnaître Griffault et dès lors, le médecin constata un

mieux sensible. Muzor en éprouva une grande joie. Il ne manqua pas le lendemain sa visite habituelle au malade. C'était vers les neuf heures du matin. Le blessé sourit faiblement.

Il le reconnaissait donc.

Ainsi, l'intelligence était revenue, la guérison suivrait sans doute.

— Ah! le bon Dieu est juste tout de même, se disait le garde; il ne voudra pas que l'assassin demeure impuni.

Allons, c'est le moment de tout apprendre aux deux femmes.

Il les appela.

— La Biarrotte, Louissette, fit-il, voulez-vous venir, à côté, j'ai quelque chose de sérieux à vous dire.

Surprises au plus haut point de son air grave, elles le suivirent dans une sorte de réduit, attendant à la cuisine.

— Écoutez, fit Muzor, je vais vous apprendre... une chose... bien singulière, et que vous aurez de la peine à croire, peut-être: elle est vraie cependant, tout ce qu'il y a de plus vrai, je vous le jure.

— Qu'est-ce que c'est donc, mon Dieu!

— Je connais l'assassin de ton père, Louissette.

— L'assassin de mon père, vous le connaissez?

— Oui, je le connais, parfaitement.

— Mais!... mon Dieu!... Qui est-il donc?

— Le baron, M. le baron Griffault, ni plus ni moins.

— Monsieur le baron! exclamaient en même temps les deux femmes.

Elles se regardaient, effarées, elles regardaient le garde, se demandant s'il n'avait pas perdu la tête.

— Oui, c'est lui et pas un autre.

Et vivement, il leur racontait que le baron avait étranglé son neveu, que le Biarrot en possédait les preuves, qu'il était décidé à les produire le jour de l'enquête, et que pour l'en empêcher, le misérable n'avait rien trouvé de mieux que de le supprimer.

Les deux femmes demeuraient interdites tant ce qu'on leur disait leur paraissait énorme, monstrueux.

Penser que le riche châtelain de Sarzac, le maître de la vaste usine qui occupait des centaines d'ouvriers, le puissant Roi des Pins, l'homme qui, depuis des années, les écrasait, eux et tous les pauvres gens des alentours, de son mépris, n'était qu'un vulgaire bandit, ayant trempé ses mains dans le sang, de même qu'un va-nu-pieds, exaspéré par la misère, non! cela elles ne pouvaient le croire, l'admettre, tout de suite du moins.

Quand Muzor fut parti:

— Eh bien, qu'est-ce que tu en penses de tout ça, toi, maman? interrogea Louissette.

— Que veux-tu que j'en pense, petite! Il la perd, ce pauvre Muzor, il n'y est plus.

— Pourtant, il faut bien que ce soit quelqu'un qui a donné ce mauvais coup au pauvre papa. Ce n'est pas lui qui se l'est fait?

— Oh! pour ça, je t'en réponds.

— Alors... Mais pourquoi est-il venu ici, le baron?

— Ça c'est vrai, que nous n'en revenions pas.

— Et tu as vu quand il s'est approché du lit?

— Oui. On aurait dit que ton père avait peur, qu'il ne voulait pas le voir.

— Tu vois bien!

— Il ne faut rien dire encore tout de même, crois-moi, ma fille. Il y a des fois qu'on se fait des idées... Quand ton père pourra parler, il nous dira ce qui en retourne. En attendant, pas d'histoires. Si ce n'était pas vrai? pense un peu! Parler contre un homme comme celui-là, il pourrait nous en cuire!

La mère et la fille ne firent donc à personne part des étranges confidences de Muzor.

Le lendemain, le garde revint chez le Biarrot. Le blessé était beaucoup mieux, la fièvre avait diminué sensiblement; sa blessure le faisait moins souffrir.

Il n'avait pas parlé encore. Sa femme et sa fille ne l'avaient pas interrogé, les médecins ayant expressément défendu qu'on le fatiguât. Mais Muzor, en entrant, s'était approché de lui et lui disait:

— N'est-ce pas que ce n'est pas des mensonges, camarade, ce que je disais à ta femme et à Louissette, hier? C'est bien le baron, pas vrai, qui l'a fait le coup?

— Oui, dit faiblement le blessé.

La Biarrotte et sa fille frissonnèrent. C'était donc vrai ce qu'avait dit Muzor!

Celui-ci continuait à raconter l'assassinat de Perliaux et tout ce qu'il savait des preuves qu'avait le Biarrot. Sur chaque fait précis, il interrogeait le blessé, qui, chaque fois, répondait par un "oui" faible, mais intelligible.

— Plus de doute, pensaient les deux femmes, Muzor n'avait dit que la vérité.

Le garde continuait:

— La justice viendra bientôt t'interroger camarade, tu parleras cette fois-ci, je suppose, tu diras tout?

— Oui... plutôt... dix fois qu'une, affirma le blessé.

— A la bonne heure!

— A la bonne heure!

— Vous, reprenait le garde, prenant à part les deux femmes, veillez de près, ne vous éloignez pas. Il est capable de tout, le Griffault. Il ne faut pas l'oublier.

Elles se promirent de ne pas perdre de vue le blessé un seul instant.

Où, peut-être chercherait-il encore à supprimer ce redoutable témoin, celui qui tenait son sort entre ses mains.

Muzor, ce jour-là, rentra chez lui content.

— Ha! ha! monsieur le baron murmura-t-il, en se frottant les mains, je crois que nous vous tenons bien cette petite fois!

XXIX

ENCORE UNE VISITE DE GRIFFAULT

Quelques jours après, le Biarrot entra en convalescence. Il quittait pour

la première fois son lit de douleur et pouvait demeurer une grande heure étendu sur un fauteuil.

A la demande du parquet, le docteur Bordes, qui continuait à le soigner, avait répondu qu'il pouvait, sans danger aucun, subir un interrogatoire.

Il avait donc été décidé que le juge d'instruction et son greffier se rendraient de nouveau à Sarzac, pour une nouvelle enquête, au sujet de la tentative de meurtre dont le chevrier avait été victime.

En même temps, on recevrait ses dépositions au sujet de l'assassinat de Perliaux.

Le moment était décisif, car le parquet allait arriver incessamment. On vit, ce matin-là, le baron sortir de son usine, vers les dix heures, et prendre bientôt le chemin qui menait à la chambre du chevrier.

Chose singulière! il ne se cachait pas. Il faisait cette démarche hétéroclite, en plein jour, en un moment où les rues du village étaient pleines de monde, ainsi que la campagne, et où chacun, par conséquent, le pouvait remarquer.

Chose singulière encore! il avait la démarche ferme, le regard assuré, et un air de contentement en toute sa personne.

Il entra chez le Biarrot sans frapper, en maître. Le blessé, étendu dans son fauteuil, auprès de la grande cheminée, en le voyant, se dressa soudain, pâle, effaré.

Louissette s'était jetée au devant du baron.

— Arrière! misérable! assassin! arrière! Vous venez l'achever?... Arrière!... Nous sommes là!

En même temps elle décrochait le fusil suspendu au manteau de la cheminée, et résolument se plaçait entre le blessé et le baron.

Elle était belle à voir en ce moment, Louissette, les cheveux défaits, haletante, le regard empreint d'une farouche résolution.

— Ce n'est pas la peine de faire tant de bruit, dit le baron avec flegme.

— Tant de bruit?... interrogea la Biarrotte, stupéfaite.

— Je viens pour nous entendre.

— Ah! lâche assassin! s'écriait à son tour le blessé, qui s'était dressé sur son fauteuil.

— Calmez-vous, mon père, calmez-vous, je vous en conjure. Mon Dieu... mon Dieu, vous allez vous tuer!

Le baron ne se troublait pas davantage.

— Sans doute, pour nous entendre, reprit-il.

Le blessé se démenait malgré Louissette.

— Nous entendre? jamais! jamais à présent, entends-tu? Quand tu mettras à mes pieds tous les millions de la terre...

—Oh! oh! nous sommes devenu biegnier, le Biarrot, depuis quelques jours.

Je n'en persiste pas moins à dire, à affirmer que nous allons nous entendre comme deux excellents amis que nous serons tout à l'heure.

Cette fois l'audace de cet homme, son outrecuidance, parut si invraisemblable, si monstrueuse, que les Biarrot, père et mère, et leur fille demeurèrent sans paroles, tous trois dans la stupeur.

—Un mot, un simple petit mot, la Biarrotte, reprit le baron, sans se déconcerter.

En même temps, il se penchait de son côté et murmurait à son oreille quelques mots qu'elle seule put entendre.

Quelles étaient ces paroles?

Leur effet, en tout cas, fut magique, prodigieux; la vieille femme recula, plus pâle qu'une morte, poussant des ha!... ha!... qui semblaient exprimer un effroi violent.

—J'ai besoin de vous parler encore, la Biarrotte à vous seule, ajoutait le baron tout haut.

Et avec un geste impérieux:

—Suivez-moi!...

Il l'entraînait dans le réduit attenant à la cuisine.

—Maman! s'écriait Louissette, essayant de retenir sa mère.

—Laisse-moi, petite, je dois l'entendre. Va accrocher ton fusil.

Louissette obéit.

Le blessé se démenait dans son fauteuil, cherchant à se lever pour courir sus à l'assassin, le jeter hors de chez lui, jurant, sacrant contre son impuissance.

Louissette, vainement, cherchait à le calmer.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées que la Biarrotte reparaisait, suivie du baron.

La vieille femme baissait la tête, accablée.

—Parlez-lui donc à votre mari, et un peu vite, faisait le baron avec autorité.

—Le Biarrot, mon pauvre ami, balbutia la malheureuse, tu... dois... te taire... il nous tient!

—Me taire? et c'est toi, toi, la Biarrotte, toi, ma femme, qui viens me dire ça! il m'a mis quatre pouces de fer dans le corps et je dois me taire!... me taire!...

—Il le faut, balbutia-t-elle encore.

—Oui, il le faut, et vous vous tarez, disait Griffault, s'approchant d'un air de menace, et regardant le convalescent dans les yeux.

Ha! ha! cela vous étonne. Vous croyez être seul à en avoir des secrets, le Biarrot? Eh oui, vous en avez un, mais j'ai le mien aussi; et si le vôtre vaut quelque chose, le mien ne vaut pas moins. Vous allez en être convaincu tout à l'heure.

—Un secret! disait Louissette, qui ne comprenait absolument pas.

Le baron, sans l'entendre:

—Ah! vous avez, vous prétendez tout au moins, avoir entre les mains l'hon-

neur d'un homme, sa vie même. Que diriez-vous si moi aussi, moi qui vous parle, j'avais le vôtre, votre honneur, l'honneur de votre fille, que voilà, et de plus la vie... la vie d'une femme, de cette femme...

Il montrait la Biarrotte, qui, accroupie sur une chaise, sanglotait douloureusement, la tête cachée dans son tablier de toile bleue.

—Je possède un secret terrible, chevrier, s'écriait le baron, dressé de toute sa grande taille et le bras tendu, un secret terrible, entendez-vous.

Et, se penchant, il murmura quelques mots dans l'oreille du malade.

Celui-ci était devenu livide à son tour; un tremblement convulsif l'avait pris; ses dents, malgré ses efforts, s'entrechoquaient.

—Calmez-vous, mon père, mon pauvre père, reprenait Louissette, effrayée et désolée à la fois.

—Non, non... il ne... il ne sait pas... ce qu'il dit, répétait le blessé, à travers ses hoquets d'angoisse.

—Ha! ha! ha! vraiment? je ne sais pas ce que je dis? reprenait Griffault, en éclatant de rire. Je suis fou sans doute, ou je mens. Ça doit être ça, je mens.

Quelle est cette mère, cette mère indigne qui s'est laissée enlever son enfant? Vous, Louissette.

—Non, ce n'est pas vrai, criait la jeune fille. On me l'a pris, pendant que je dormais, on me l'a volé!

Ah! mon enfant! mon enfant!

De nouveau elle s'était affaissée et sanglotait. Griffault se tournant vers la mère, continuait:

—Quelle est celle qui a étranglé la petite créature? Vous, la Biarrotte.

Les deux femmes continuaient à sangloter, n'ayant plus la force de se défendre.

—Et l'on vous a vue. L'ombre était épaisse, mais pas assez, comme je vous l'ai dit. Vous aviez une lumière, d'ailleurs. Tenez, celle-là.

Il désignait une grosse lanterne d'écurie accrochée au mur. Vous l'avez allumée un instant avant de creuser le trou, puis éteinte, la sinistre besogne finie.

Vous voyez que je suis bien informé.

—Tu n'es qu'un menteur, le Griffault, s'écria le chevrier, personne ne l'a vue.

—Personne ne l'a vue! Non, personne en effet. Deux particuliers seulement: M. Paz-Garcin, le sous-directeur de mon usine—pas un manant comme tu vois—et une de ses amies, qui y voit aussi clair, et qui sait parler tout aussi bien que lui quand il le faut.

Le Biarrot demeurait confondu.

Sa femme, en effet, avait commis, huit mois auparavant, le crime que le baron lui reprochait aujourd'hui.

Ah! il savait donc tout, tout, ce terrible homme!

—Ma mère! faisait Louissette, c'est le châtiment... je vous l'avais bien dit...

—Tais-toi! soupira la Biarrotte

—Le châtiment!... oui... sans doute... faisait le baron, si votre père en décide ainsi. Votre sort à toutes deux est entre ses mains.

Une nouvelle enquête va avoir lieu; dans deux, trois jours au plus, le Parquet se rendra ici; il sera interrogé; s'il veut que le baron Griffault garde son secret, il sait ce qu'il a à répondre.

Louissette était tombée aux genoux du chevrier.

—Mon père, je vous en conjure! s'écriait-elle.

Elle désignait sa mère.

—Sauvez-la!... sauvez-nous toutes deux!

—Je devrais... Je devrais... alors?

—Vous taire d'abord sur certaines choses, dit le baron.

Vous n'avez vu personne le soir que vous savez. Vous n'avez rien trouvé non plus. Vous me rendez maintenant l'objet en question.

—Les lunettes?

—Les lunettes...

Le chevrier demeurait raide sur son fauteuil, les sourcils froncés. Un violent combat se livrait en lui.

D'une part, sa femme et sa fille menacées; leur honneur à toutes deux perdu; la Biarrotte aux assises, condamnée... à mort peut-être. Mais de l'autre! Cet homme qui lui avait plongé un poignard dans la poitrine... ne pouvoir le faire châtier! n'en pouvoir tirer vengeance!...

—Après? dit-il enfin.

—Après? le soir où vous êtes allé garder les chères dans le vacant des Orties, vous n'avez vu personne non plus.

Le Biarrot sursauta.

—C'est vous, vous-même, entendez-vous bien, qui vous êtes percé d'un coup de poignard.

—Moi?... moi, répliqua le Biarrot, c'est trop... trop fort.

—Oui, reprenait Griffault, sans se troubler, las de la misère, vous avez voulu en finir avec la vie.

—Et ce serait moi... moi qui me serais... non... jamais! ça jamais!...

—Mon père, de grâce! Je vous en supplie! répétait Louissette, toujours à genoux.

—Comme il vous plaira, le Biarrot, reprit le baron.

Cela m'importe moins que vous ne le pensez. Avant même que l'on ne vous interroge, ce soir, je dépose une plainte au parquet, je révèle le crime de votre femme. Une enquête est ordonnée aussitôt sur ce fait: elle a lieu de suite; j'ai des témoins, plusieurs témoins, vous le savez. Rien ne m'empêche de vous impliquer comme complice dans l'affaire. Dès lors, jugez un peu vous-même quelle valeur auront les accusations que vous porterez contre moi. Ne paraîtront-elles pas à tous d'une fausseté évidente? Vous avoir été dictées par le désir de vous venger de ma dénonciation?

Le malheureux demeurait atterré par l'inflexible logique de Griffault.

XXX

LES ACTES RESPECTUEUX

Ainsi cet homme qu'il croyait tenir, dont il avait tant souhaité l'humiliation, alors qu'il l'avait simplement blessé par son luxe et son dédain, et qu'il haïssait maintenant de toutes les forces de son être, depuis qu'il avait attenté à sa vie, cet homme lui échappait! Bien plus, c'était lui qui le tenait maintenant, lui qui avait, au contraire, entre ses mains, son honneur, celui des siens, la vie même de sa femme!

Etrange et cruel revirement des choses d'ici-bas!

— C'est bien! fit le chevrier brièvement, tu es mon maître, le Griffault, profites-en.

— C'est donc bien entendu?

Le Biarrot baissa la tête en signe d'acquiescement.

— Commençons par le commencement, alors. Vous allez me remettre immédiatement l'objet que vous savez... le morceau de lunettes.

— Ha! ha... on ne vous la paie pas trente mille francs, aujourd'hui, mon compère.

— Tu me le paieras beaucoup plus cher! le Griffault. Je les donnerai, trente mille francs, et plus aussi, pour pouvoir parler à la justice.

Le chevrier donna à sa fille les indications nécessaires pour retrouver le fragment de pince-nez dans la cachette où il l'avait mis.

C'était, on se le rappelle, dans l'étable aux chèvres, sous la litière, en ce trou de pierre qui avait servi d'abreuvoir et où, comme on l'a dit, le Biarrot s'était proposé de cacher les trente mille francs qu'avait dû lui compter le baron pour prix de son silence.

La jeune fille sortit et rentra au bout d'un instant, apportant le précieux objet.

Le chevrier le tendit à Griffault d'une main frémissante.

Celui-ci le mit dans la poche intérieure de son veston, qu'il reboutonna soigneusement.

— Pour le reste, j'ai votre promesse, n'est-il pas vrai, chevrier?

— Vous l'avez. D'ailleurs, c'est inutile, vous me tenez, vous le savez bien.

Un sourire de triomphe illumina le visage du baron.

— Ha! ha! vous riez, monsieur le baron. Riez, riez, si ça vous fait plaisir.

Mais la roue tourne: aujourd'hui la blanche, demain la noire.

Rira bien qui rira le dernier.

Le baron ne l'avait pas entendu jusqu'au bout. Il était sorti, refermant la porte sur ses talons, et reprenant, la tête haute, le chemin de son usine.

— Pas mal joué, Griffault, se dit-il à lui-même.

Cette fois, les millions sont bien à nous et nous pouvons dormir tranquille sur nos deux oreilles.

Le surlendemain de ce jour, dans la matinée, le chevrier venait de quitter le lit pour son grand fauteuil, auprès de la cheminée où brûlait un tout petit feu, juste de quoi lui faire son bouillon, car la matinée était déjà chaude. Il allait de mieux en mieux; sa robuste constitution triomphait de tout et de sa blessure et de la faiblesse qui en avait été la suite.

Il serait parfaitement en état de répondre maintenant à l'interrogatoire que le juge d'instruction devait, le surlendemain, lui faire subir chez lui-même, son état ne lui permettant pas encore de se déplacer.

Louissette allait et venait dans la maison, très affairée. Elle apportait dans le réduit attenant à la cuisine du linge, des vêtements, camisoles, jupons, robes. Les ayant soigneusement pliés, elle les posait sur une large toile de cotonnade leue étendue à terre, et qu'elle nouerait ensuite par les quatre coins, de manière à en faire un paquet.

Parfois elle essayait une grosse larme roulant sur sa joue pâle.

La pauvre Louissette avait le cœur bien gros en effet, car elle s'appretait à quitter et pour toujours, la maison paternelle. Et à la quitter, non pas heureuse et fière, au bras d'un mari aimé, accompagnée de la bénédiction de ses parents, des vœux et des félicitations de tous, mais seule, et maudite, et haïe par son père.

Aussitôt après le départ du baron, l'avant-veille, elle avait été à la recherche du Perdreau.

Elle n'avait pas tardé à le trouver en un petit chemin creux, où il gardait ses chèvres, non loin de l'Adour.

La voyant venir toute pâle, les yeux gonflés et rouges encore des larmes qu'elle avait versées:

— Qu'est-ce qu'il y a encore, ma petite Louissette, lui avait-il dit, encore du malheur?

— Encore!

Il l'avait fait asseoir auprès de lui, sur le revers du fossé, et l'entourant de son bras robuste, comme pour la défendre, pour la protéger envers et contre tous, il la suppliait de s'expliquer.

Elle avait conté, sans omettre aucun détail, la scène émouvante qui venait de se dérouler chez elle quelques instants auparavant.

Le Perdreau à son tour avait pâli. Ainsi le secret, le terrible secret, le crime commis par la Biarrotte, et dont sa Louissette serait regardée sûrement comme la complice le jour où il serait découvert, était connu du baron Griffault! Bien plus, il pouvait en fournir les preuves! Le sous-directeur de l'usine, Paz-Garcin, et une autre personne en avaient été témoins. Le baron n'avait pas menti; il avait donné tous les détails, nettement, avec précision.

La stupeur du jeune chevrier ne fut pas moins grande, quand il apprit de la bouche de son amie le double crime commis également par le maître de Sarzac par le puissant Roi des Pins. Non, jamais, il n'eût pu soupçonner une chose si monstrueuse!

— Tout ça... tout ça... vois-tu... c'est terrible, murmura-t-il.

Enfin, puisque lui aussi a fait deux mauvais coups et que ton père le sait, je crois que tu peux être tranquille, il n'osera rien dire.

— Oui, mais regarde un peu. La justice va venir à la maison... je ne veux plus être là... non... non... j'aurais trop peur... Il me semble que le juge... Je n'oserais pas le regarder. Il me semble que c'est écrit... là... l'horrible chose.

Du doigt, elle touchait son front.

— Petite folle!... mais puisque tu n'en peux pas davantage, toi?

— Cela ne fait rien.

Puis il faut en finir, il faut nous marier. Cela ne peut plus durer. Je serais plus tranquille après.

Et, se pressant câlinement contre lui:

— Je serai sûre alors qu'on ne me le prendra pas, Jean, mon Jean chéri.

Un sourire de bonheur de nouveau éclairait son visage.

— C'est convenu, alors, n'est-ce pas, nous allons nous marier, tout de suite?

— Mais je ne demande pas autre chose, tu le sais bien, ma Louissette.

— Eh bien, il faut aller à Hardengot, chez le notaire. Je suis décidée à faire les actes à mon père; j'ai vingt et un ans aujourd'hui même.

— Quand veux-tu?

— Demain.

— Soit, demain, sans aller plus loin. A quelle heure ça te va-t-il?

— Je viendrai te chercher vers neuf heures. Nous serons rentrés avant midi.

— Convenu pour demain, fit gaiement le jeune homme.

Le lendemain, en effet, à l'heure dite, ils se rendirent ensemble à Hardengot.

Il fut convenu que le notaire rédigerait aussitôt la première sommation respectueuse et que l'huissier la signifierait au Biarrot à la fin de la semaine, c'est-à-dire dans trois ou quatre jours au plus tard.

Cazal acquitta d'avance tous les frais.

Maintenant, Louissette, comme on l'a vu, s'appretait à partir, elle ne pouvait demeurer auprès de son père, cela va sans dire, en ce moment critique où la colère du chevrier atteindrait vraisemblablement son paroxysme.

Elle se retirerait chez une amie de sa mère, Jeanne Cauze, chez qui plus d'une fois, les soirs d'hiver, elle avait rencontré son ami. Là, elle attendrait le jour du mariage, qui ne saurait être éloigné. Les parents de Perdreau, eux, n'y faisaient aucune opposition.

Quand Louissette eut fini son petit paquet:

— Allons, c'est le moment de partir,

se dit-elle. Mais elle sentait son courage faiblir.

Toutes les choses familières qui l'entouraient, et que les autres jours elle voyait à peine, auxquelles elle portait aucune attention, avaient pour elle, ce matin, au moment où elle allait les quitter, un tout autre aspect. Elle sentait qu'elle les aimait, qu'elle tenait à elles par toutes les fibres de son être. Elle les regardait avec des yeux de tendresse, longtemps, comme pour en graver en elle l'image.

Elle allait à l'étable, où les chèvres, au bruit de ses pas, se retournaient, semblaient la regarder d'un oeil mélancolique; au puits, dont la margelle de pierre bleue était polie comme un marbre, par l'usage.

Dans un coin du jardin, les fleurs aimées; les géraniums blancs, roses, rouges; les soleils d'or, les soucis, les lis, dressant leurs calices immaculés au long pistil d'or, à l'odeur violente. Par un adorable enfantillage du coeur, elle touchait à tout un peu, sans raison, comme pour emporter au bout des doigts un peu de ces choses qui lui étaient si chères.

Enfin, elle revenait dans sa chambre, revoyait au chevet de son lit une grande image bleue et rouge, représentant un ange gardien menant un tout petit enfant, de son doigt levé, lui montrant le ciel. L'image était simplement piquée au mur avec quatre épingle. Les bords en étaient déchirés et roussis; mais, devant elle, tant de jours, étant toute petite fille, elle avait, le coeur léger et pur, comme une enfant qu'elle était, fait avec ferveur sa prière!

Que ce temps était loin, mon Dieu! Et combien elle était heureuse alors, heureuse de ce bonheur de l'âme à laquelle le péché n'a point encore imprimé sa souillure.

Un pot de verveine et de réséda était là, aussi, sur le rebord de sa fenêtre. Avec quel amour elle le soignait, le sarclant, l'arrosant, lui faisant sa place tantôt à l'ombre, tantôt au soleil.

Le gros chat roux et blanc s'allongeait paresseusement à l'ombre. Chaque matin, il la réveillait, faisait le gros dos autour de son lit, avec un ronron de tambour ovilé, jusqu'à ce qu'il eût senti dans sa toison la caresse accoutumée.

Ah! s'en aller, laisser tout cela!

—Allons, du courage! dit-elle tout haut.

Elle redescendit.

Mais une idée lui vint:

Si elle faisait une dernière tentative? Si on lui disait tout, au père? Quand il verrait qu'on va se passer de son consentement, que le mariage se fera quand même, il comprendrait bien qu'il serait inutile de s'obstiner, et il se rendrait, peut-être!

Pour la voir partir ainsi, fâchée, cela lui ferait sans doute quelque chose. Il l'aimait tout de même, quoiqu'il ne fût pas toujours raisonnable. Tant de fois,

quand elle était petite, elle avait dormi sur ses genoux, au coin du feu, les soirs d'hiver; tant de fois, il l'avait embrassée, câlinée!

Elle prit donc son paquet dans le réduit, et le porta au milieu de la cuisine.

—Qu'est-ce que c'est que ça? interrogea le convalescent.

—Ça, c'est mon paquet.

—Ton paquet?...

—Oui... comme qui dirait ma malle. Je pars... je m'en vais.

—Tu t'en vas! Et où donc, bon Dieu?

—Je m'en vais, et vous ne me reverrez pas de quelques jours!

—De quelques jours?

Il regardait sa fille, ahuri.

Elle s'en allait, elle le laissait alors qu'il était malade encore, qu'il avait besoin d'elle?

—Si ous voulez que je reste tout de même... cela dépend de vous.

Et comme, plus surpris encore, il ne répondait pas.

—Oui, c'est à cause du... du... vous savez bien... du Perdreau.

—Encore! cria le malade, en frappant de sa main décharnée le bras de son fauteuil.

—Oui, mon père. J'ai vingt et un ans depuis avant-hier.

—Ah! tu veux dire que tu es la maîtresse, que tu peux te moquer de ton père, à présent.

Ah! sacré coquine, va!

—Si vous voulez que je reste tout de nous serions tous heureux!... vous ne le verriez pas, Jean, s'il vous faisait du déplaisir à voir; mais je viendrais... moi... je continuerais à vous soigner. Et si vous aviez besoin de quelque chose... nous ne serions pas fâchés, enfin.

Ça serait bien pour tous les deux.

—Je n'ai besoin de rien; je ne veux plus rien de toi!

—A présent, surtout, vous devriez vouloir; depuis que le baron sait cette chose, cette chose terrible... vous comprenez bien; vous ne pouvez pas faire moins que de comprendre... Après tout ce qui s'est passé, je ne veux pas en épouser un autre, voyons?

—Ah! c'est depuis ça, surtout, que je lui en veux, à ton Perdreau. Si je pouvais le brûler! C'est lui, lui, qui est la cause de tout. Si tu n'avais pas été avec lui, rien ne serait arrivé. Ta mère n'aurait pas fait ce que tu sais, et aujourd'hui, le Biarrot n'aurait pas la langue attachée. Il parlerait, et il le paierait, le baron, son coup de couteau. Tu vois bien que c'est ton Perdreau qui a tout fait.

Louissette demeurait interdite. Il y avait du vrai dans ce que disait son père; son ami était la cause indirecte et involontaire que le Biarrot ne pouvait dénoncer le baron Griffault.

Elle reprenait:

—Comme vous voudrez... mais à quoi ça vous servirait-il de dire son nom?

—A quoi? à l'empêcher parbleu!

—A m'empêcher? mais pas du tout;

j'ai vingt et un ans depuis deux jours; je suis allée chez le notaire... avec Jean... avant-hier.

—Les actes! s'écria le Biarrot, se dressant soudain sur son fauteuil. Tu n'as pas fait ça, non, tu ne l'as pas fait!

—Je l'ai fait, murmura Louissette. L'huissier sera ici lundi.

—Ha! ha!...

Le chevrier ne put articuler autre chose.

Il s'éroulait dans son fauteuil, battant l'air de ses bras.

Sa faiblesse durait peu. Il se dressait de nouveau, et, son long bras rigide, étendu vers la porte, il cria, d'une voix terrible:

—Je n'ai plus de fille, va-t-en!

Louissette, mettant son paquet sur son épaule, franchit, pliée en deux et sanglotante, le seuil de sa maisonnette, où elle avait connu les longs jours de bonheur de son enfance insouciant, où elle laissait un père violemment irrité et pour qui, malgré tout, elle avait encore de la tendresse au coeur.

Tout le jour et la nuit suivante, le convalescent fut terriblement agité. La fièvre le reprit. La Biarrotte, qui avait approuvé la résolution de sa fille et qui avait toujours vu avec plaisir ses relations avec le Perdreau, le soigna néanmoins de son mieux.

Au matin, le calme lui était revenu.

Il envoya sa femme au château de Sarzac, chercher le baron Griffault. Celui-ci fut fort intrigué. Il se rendit sans retard auprès du Biarrot.

Les deux hommes conférèrent deux grandes heures dans le plus grand secret, et, tout comme de vieux camarades, dont l'amitié n'aurait jamais subi la moindre altération.

Le baron reprit enfin la route du château.

Dès qu'il se fut éloigné le chevrier, tout joyeux:

—Marche, marche, ma petite Louissette, fais les actes... deux... trois... dix, si tu n'en as pas assez. Va, va, du courage! Pour ton Perdreau... frrr... fumé... sifflé... envolé, ton Perdreau. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu ne l'épouserai pas.

Quant au baron, il s'en allait plus content que jamais. Et, se frottant les mains:

—De mieux en mieux.

Ce Biarrot, tout de même! Qui aurait dit qu'un jour on deviendrait une paire d'amis? Une trouvaille, une idée de génie, il n'y a pas à dire.

XXXI

CROUP DE Foudre

Louissette était depuis trois jours, depuis qu'elle avait quitté la maison paternelle, installée chez Jeanne Cauze, où elle devait demeurer jusqu'au jour de son mariage.

Deux heures venaient de sonner et

comme il faisait une superbe journée de juin, avec un soleil ardent dans un azur sans ombre, tout le monde était aux champs, occupé à la fenaison, la Cauze, son mari, leurs filles et un de leurs gendres.

Louissette, demeurée seule, était fort occupée à achever quelques-unes des pièces de son trousseau, notamment deux laies d'oreiller garnies d'entre-deux et de dentelles, b'en luxueuses pour la pauvre chevrière qu'elle était. Mais le Perdreau l'avait voulu ainsi; comme aussi il avait voulu que sa fiancée eût un des plus jolis trousseaux que l'on eût vu depuis longtemps à Sarzac.

C'était lui qui l'avait payé, bien entendu.

Il avait hérité récemment, comme il a été dit, d'une manière aussi singulière qu'inattendue, et il se proposait de faire des folies pour les bijoux qu'il destinait à sa Louissette. La jeune fille interrompait parfois son travail pour regarder à son doigt une bague ornée d'un similligranat, que son amoureux lui avait donnée depuis longtemps, mais qu'elle n'avait pas osé mettre tant qu'elle avait habité chez son père.

La vue de ce bijou matérialisait pour elle en quelque sorte, son grand bonheur.

— Bientôt, se disait-elle, regardant l'annulaire de sa main gauche, bientôt il y en aura une autre, là, l'alliance. Jean veut s'en acheter une toute pareille à la mienne et la porter comme font les riches.

Mais nous sommes riches, nous aussi, maintenant!

Elle souriait.

— Que de bonheur, mon Dieu! que de bonheur à la fois!

Les moucheron dansaient une ronde joyeuse dans les rais de lumière qui entraient entre les volets mi-clos. Au dehors, on entendait un chant de faucheur coupé de temps à autre par le crissement d'une faux que l'on aiguillait.

Une main poussa la porte, un grand jeune homme parut sur le seuil.

— Jean! s'écria la jeune fille. Que tu as bien fait de venir!

Elle l'avait fait asseoir auprès d'elle et avait jeté là son ouvrage pour être toute au plaisir de le voir.

— Que tu as bien fait de venir, répétait-elle encore.

— Il faisait trop chaud pour sortir les chèvres, et je savais que tu étais ici, alors... tu comprends.

— Mon Jean.

Elle le regardait, extasiée. Comme elle le trouvait b'en! si grand, si fort, et avec cela si bon, si doux, un vrai mouton!

— C'est bien fini, à présent, je l'espère, ou à peu près, disait-elle, tous les ennuis, tous les chagrins.

— Et à propos, que s'est-il passé, hier? il me tardait de te le demander.

— Et à moi de te le dire, ce que j'en sais, au moins.

La veille, le parquet était venu à Sarzac, recevoir les déclarations du Biarrot, tant au sujet de ce qu'il savait de la mort de Perliaux que de la tentative criminelle dont il avait été lui-même victime.

— On m'a fait aller chez nous, disait Louissette. Le juge était là, le greffier aussi, le brigadier de gendarmerie. J'avais une peur... Oh! mais une peur!... J'étais plus blanche que ce linge, pour sûr.

Le juge m'a demandé à quelle heure papa était parti pour sortir les chèvres, le soir où on lui a fait le mauvais coup, à quelle heure je l'ai trouvé, comment il était, enfin tout.

— Je ne pouvais pas trouver une parole, d'abord. Pourtant, j'ai fini par me remettre daplomb, et j'ai tout dit comme je savais.

— Merci, mademoiselle, m'a dit le juge, vous pouvez vous retirer, nous n'avons plus besoin de vous.

Ah! ce que j'ai pris la poudre d'escampette, mon Perdreau! Je n'ai pas demandé mes restes, je te prie de croire.

— Pour ça... je la vois d'ici, ma petite Louissette se sauver comme une chèvre.

Et ton père, qu'est-ce qu'il a dit?

— Dame, je ne sais pas. On vous interroge tout seul, il n'y a que le juge, le greffier et le gendarme. Et, tu comprends, je ne suis pas revenue le lui demander. D'autant plus que lorsque je suis arrivée pour répondre au juge, il me faisait des yeux! On aurait dit qu'il allait me manger.

— Alors, tu ne sais rien?

— Non, mais c'est clair tout de même, il aura fait tout comme voulait le baron; il aura dit qu'il ne savait rien pour l'assassinat de M. Perliaux et pour lui qu'il s'était fait le coup lui-même.

— C'est sûr, puisqu'il n'y a rien de nouveau, que ta mère est tranquille et que l'on n'a plus entendu parler de rien.

— Oui, c'est bien fini toutes ces méchantes histoires, et nous allons nous marier. Que je suis donc contente, mon Jean.

— Pas plus que moi, ma petite Louissette, ça n'est pas possible.

— L'huissier est passé ce matin, il ne pourra venir que mercredi chez papa, mais deux ou trois jours de plus ou de moins, ça ne fait pas grand'chose.

— Dire que nous sommes riches aussi, ma Louissette. Toutes les veines en même temps! C'est trop. Des fois il me semble que ce n'est pas vrai.

— Si tu savais, Jean, reprenait Louissette, si tu savais comme je t'aime? Ça me fait oublier tout ce que j'ai souffert. Quand tu es triste, je le suis aussi, quand tu es content, moi de même. J'ai besoin de te voir, de t'entendre, de t'avoir là, près de moi.

Quand tu es parti, je ne vis plus; le temps me dure! Il ne revient compter pour quelque chose que lorsque je te

revois, lorsque je te tiens, comme cela. Elle l'embrassait, tendrement.

— Louissette, reprenait Jean, les yeux humides, je ne sais pas, moi, toutes ces choses que tu dis si bien; mais elles sont là, tout de même, ajouta-t-il, en mettant la main sur son cœur. Ce que je sens, c'est tout pareil à ce que tu dis.

Ils demeurèrent un instant appuyés l'un contre l'autre, en silence. Le bonheur trop grand, de même qu'une violente douleur, ne trouve plus de paroles pour l'exprimer.

Du dehors, de la campagne emplie de parfums, de rayons ardents, de brises folles, de toutes les voluptés de juin, montait un arôme de la vie débordante, et toujours ce chant clair de faucheur, si gai, que la jeune fille entendait déjà tout à l'heure, avant l'arrivée de son ami.

Brusquement, ils s'éloignèrent l'un de l'autre.

— Entrez, dit la jeune fille.

La porte s'ouvrit.

Le brigadier de gendarmerie, suivi d'un autre gendarme, s'avancait au milieu de la pièce, esquissant un salut militaire.

Louissette s'était levée et, d'instinct, elle reculait.

— C'est moi... que... vous demandez?

Le père avait dû parler, malgré ses promesses! et le baron, sans doute, avait divulgué le crime de sa mère! On avait arrêté la Biarrotte, évidemment, et voici que maintenant on venait l'arrêter elle-même!

— Non, mademoiselle, ce n'est pas vous. C'est le sieur Jean-Louis-Jérôme Casal, dit le Perdreau, ici présent.

Et, mettant la main au collet du jeune homme:

— Jean Casal, je vous arrête, au nom de la loi.

Le Perdreau avait reculé, et, très pâle:

— Moi?... moi?... non, c'est impossible... vous vous trompez... Vous ne pouvez que vous tromper.

— Voici le mandat d'amener.

Il exhibait un large carré de papier.

— Vous êtes inculpé:

1^o D'assassinat sur la personne de M. Paul Perliaux, trouvé pendu au bord de l'Adour dans la soirée du 22 mai dernier;

2^o De tentative d'assassinat sur la personne du Biarrot, chevrière.

— Moi... oh! oh!... exclamait le malheureux garçon.

Quant à Louissette, elle avait poussé un grand-cri et était tombée comme une masse sur le sol.

Une voisine, qui avait vu entrer les gendarmes, arrivait, curieuse.

Un instant, elle demeura stupéfaite devant la scène tragique, puis elle appela à l'aide.

Plusieurs personnes accoururent. On transporta Louissette sur un lit au premier étage et l'on s'empressa de lui donner des soins.

Pendant ce temps, les gendarmes amenaient le Perdreau. Il avait montré d'abord quelques vellétés de résistance, mais il ne tarda pas à comprendre que tout serait inutile.

Toutefois, sa pauvre Louissette gisait sur le sol, inanimée; il voulait aller à son secours. Il suppliait le brigadier d'attendre qu'elle fût revenue à elle, leur expliquant qu'il était sur le point de l'épouser.

Bien entendu, les gendarmes ne se laissèrent point attendrir.

Comment donc et par quel étrange concours de circonstances le malheureux Jean Cazal était-il accusé du double crime d'assassinat et de tentative d'assassinat? Il n'est pas difficile de la deviner.

Quand Louissette avait appris à son père qu'elle se disposait à lui faire faire des sommations respectueuses, et par conséquent que, malgré lui elle arriverait à épouser celui qu'elle aimait, le chevrier n'avait plus eu qu'une pensée, empêcher ce mariage. Une idée diabolique, infernale, avait bientôt germé en son cerveau: accuser Jean Cazal, des deux crimes qu'avait commis le baron. Justement cela tombe à merveille, s'était dit le misérable. Il est allé se promener par là, le soir de l'assassinat de Perliaux.

On se souvient, en effet, que le Biarrot, passant le lendemain matin avec Muzor le long de l'Adour, avait ramassé, non loin du fleuve, la flûte de son ennemi, et l'avait mise dans sa poche. Il l'avait gardée soigneusement. De plus, le jeune homme était de haute stature, avait de grandes mains, tout comme le baron, et celui qui avait étranglé Perliaux était présumé, d'après l'instruction, avoir aussi de grandes mains.

— Parfait! tout ce qu'il faut! se dit le Biarrot. Ce sera lui que j'aurai vu dans le bois de pins et ensuite filer au clair de lune sur le pont de pierre, lui qui m'aurait donné un solide coup de couteau pour m'empêcher de parler, et aussi parce qu'il m'en veut. D'ailleurs, il ne l'aura pas volé. Est-ce qu'il ne pouvait pas la laisser tranquille, ma Louissette; qu'est-ce qu'il avait à venir rôder autour? Sans lui, rien ne serait arrivé, la petite ne se serait pas perdue et la femme n'aurait pas fait le malheur.

Ainsi le double but du Biarrot serait atteint: empêcher le mariage et assouvir enfin la haine qu'il nourrissait contre les Cazals depuis de longues années.

Il avait fait appeler le baron, et ensemble ils avaient cherché des charges à l'appui de l'accusation. Ils en trouvèrent et de nombreuses, on le verra plus tard.

Le Parquet, après avoir reçu les déclarations du chevrier, avait fait faire, à Sarzac, une enquête discrète par le brigadier de gendarmerie d'Hardengot. Elle établit que le Perdreau avait payé récemment une dette importante de sa famille, et acheté une maison, qu'il avait payée comptant, alors que, personnellement, il n'avait rien, et que son père ne possédait que quelques immeubles grevés d'hypothèques.

Ainsi il y avait là une présomption grave de culpabilité.

Voilà comment un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui.

XXXII

ALLIES

Nul, à Sarzac, si ce n'est la malheureuse Louissette, n'avait été vivement plus ému de l'arrestation du Perdreau que Muzor, le garde forestier.

Pour lui, en effet, qui ignorait entièrement le crime de la Biarrotte, et à plus forte raison que Griffault en possédait les preuves, le chevrier devait dire la vérité devant le juge d'instruction. Il devait accuser celui qui l'avait frappé d'un coup de poignard et laissé pour mort sur la place, cela ne pouvait faire de doute.

C'est donc avec une entière confiance qu'il avait attendu le résultat de la deuxième enquête.

Griffault ne devait pas tarder à être arrêté.

Mais tout le soir s'était passé, puis la matinée du lendemain, et le garde, qui se tenait dans le village afin de savoir l'un des premiers la bonne nouvelle, n'apprit rien du tout.

Bien plus, quand il s'en retournait chez lui, vers les sept heures, il vit, dans un sentier, à travers des prairies et des terrains incultes, le baron qui se dirigeait vers la maisonnette du chevrier. Il le suivait de loin, sans être aperçu, et ne tarda pas à l'y voir entrer.

On était au mois de juin; il faisait jour comme en plein midi; c'était bien le baron, pas de doute possible.

— Ah ça! est-ce que je rêve?... se dit Muzor. Que signifie.

Puis se rassurant.

— Bah! il doit aller le supplier de ne pas être méchant quand il aura à témoigner. Il ne doit pas être fier, du reste, à l'heure qu'il est, le Griffault! Mais il y a apparence qu'il perdra son temps. Ça cuit quelque peu quatre pouces de fer dans la peau, et ça doit lui cuire encore au chevrier.

Mais le surlendemain, dès trois heures de l'après-midi, comme il était attablé au Café de l'Avenir, chez Francis, Rosalie entra, effarée, hors d'haleine. Elle venait de chez la Cauze, dont la maison était à l'entrée du village et apportait la stupéfiante nouvelle: le Perdreau était arrêté.

— Le perdreau!... arrêté!... mais tu ne sais pas ce que tu dis, espèce d'imbécile, exclamait Muzor.

Il était tout pâle de saisissement.

— Puisque je l'ai vu, répliquait Rosalie, vu je vous dis, ce qui s'appelle vu. J'étais à l'épicerie, en face de chez la Cauze. Je l'ai vu sortir entre les gendarmes; même qu'il avait les menottes. Et la Louissette, dedans, qui criait comme si on lui arrachait le foie.

Des groupes se formaient sur la place; la nouvelle s'était répandue dans tout le village comme une traînée de poudre.

Il fallait bien se rendre à l'évidence.

Jamais chose plus inattendue.

Un garçon si sage! faisait-elle, et brave! brave comme un sou... qui n'aurait pas tué une mouche! Allons donc!

Personne ne croyait à sa culpabilité. I

n'avait jamais eu, comme tant d'autres garçons de Sarzac, bien moins forts que lui, cependant, la moindre querelle avec les camarades. Poli et serviable, en outre, n'ayant aucune mauvaise habitude, ne fréquentant ni les cafés, ni les auberges.

— Qu'est-ce qui a pu se passer, Dieu de Dieu? se demandait Muzor en se frappant le front. Si l'on voyait la Louissette? peut-être qu'elle en saurait quelque chose!

Il se rendit aussitôt chez la Cauze.

La malheureuse fiancée du Perdreau n'avait pas tardé à revenir de son évanouissement, mais pour sentir plus cruellement le déchirement de tout son être, elle était maintenant en proie au désespoir le plus affreux.

De la rue, le garde entendit ses cris.

— Ah! Jean!... mon pauvre Jean!... on me l'a pris!... on me l'a volé!... Nous étions si heureux! trop... Je te veux... moi!... Si bn ne me le rend pas, je mourrai, oui, je mourrai.

— Tais-toi, petite, tais-toi, faisait maternellement la Cauze, faut pas te tourner la sang comme ça.

— De quoi ça t'avancera, voyons, disait philosophiquement une autre femme, qui était venue voir la jeune fille.

— Il reviendra, va, sois tranquille, ajoutait une troisième, puisque c'est bien sûr qu'il ne l'a pas fait.

— Oh! que non, qu'il ne l'a pas fait, s'écriait Louissette, avec une incroyable énergie; j'en donnerais mon cou à couper, là, tout de suite. D'ailleurs je le sais bien, moi, que ce n'est pas lui qui l'a fait. Je sais...

La Biarrotte, assise auprès d'elle, lui avait lancé un regard terrible. La jeune fille demeura muette, stupéfiée: le crime de sa mère s'était dressé devant ses yeux effrayant.

— Ah! reprit soudain Louissette, c'est... papa qui m'a fait le coup, c'est lui qui me l'a fait prendre, mon pauvre Jean.

Et, de nouveau, elle éclatait en sanglots.

Des murmures couraient autour d'elle. On savait qu'elle était sur le point d'épouser le Perdreau, et cela malgré son père. On connaissait aussi la haine du chevrier contre les Cazal, et une réprobation unanime s'élevait contre le Biarrot.

— Est-ce que tu savais quelque chose, toi, demandait la jeune fille à sa mère, est-ce que tu avais compris?

— Pas plus que toi, pauvrette.

La Biarrotte disait vrai. Son mari, sachant favorable au mariage de sa fille, s'était bien gardé, de peur qu'elle ne l'avertit, de lui faire part de son criminel projet d'accuser le Perdreau.

Muzor entra en ce moment.

La vue des nombreuses personnes réunies autour de Louissette le décorçait. Il ne pouvait s'entretenir librement avec elle devant tout le monde. Elle était allée à lui.

— Muzor... vous savez le malheur!

— Oui, petite. Et à personne à Sarzac, si ce n'est à toi, ça n'a fait plus de peine.

Ces mots échangés, le silence se fit entre eux. Le garde attendit longtemps; peut-être finirait-on par la laisser seule; mais il n'en fut rien.

Toutefois, saisissant un moment favorable, il put la prendre à part, et lui dire rapidement.

— Viens me trouver chez moi, demain, nous verrons ce qu'il y aurait à faire.

Louissette ne manqua pas au rendez-vous, comme on le pense bien. Dès le lendemain, vers les neuf heures, elle frappait à la porte du garde.

Il était seul, les enfants étant sortis l'un et l'autre.

— Ah! Muzor, dit la jeune fille, moi qui ne voulais pas croire! vous me le disiez bien que c'était Griffault l'assassin, et voilà qu'on accuse mon pauvre Jean!

— C'est ton père. Ce ne peut être que lui.

— Pour sûr que c'est lui.

— Il t'en avait menacée?

— Jamais de la vie, bon Dieu; mais voilà, nous allions nous marier, malgré lui; je faisais faire les actes; l'huissier devait venir lundi, alors...

— Ah! interrompit Muzor, ça s'explique.

Il réfléchit un instant.

— Et cependant, non, ça ne s'explique pas, reprit-il. Il a voulu t'empêcher de te marier, c'est bien; il a été content d'en faire une aux Cazal, c'est bien encore. Mais se priver pour cette double satisfaction de mettre entre les mains de la justice celui qui lui a ouvert la poitrine d'un coup de couteau! non, cela je ne peux pas le croire. Je connais trop bien ton père, il doit y avoir autre chose. Tu ne vois pas, toi, ce que cela peut-être?

— Eh oui! pensa en elle-même Louissette, il y a crime, l'horrible crime de maman!

— Je ne sais pas, fit-elle à haute voix, mais fort embarrassée.

— Il faudrait tout me dire, Louissette, franchement. Tu comprends, si tu veux que je t'aide, je dois tout savoir... quoi que ce soit. Je suis un homme sérieux, tu le sais, et tu sais aussi que tu peux te fier à moi.

La jeune fille demeura perplexe.

— Puis:

— Je ne sais rien, rien absolument, fit-elle avec assurance.

Son parti était pris. Sa mère, bien que criminelle, n'en était pas moins sa mère. Elle ne révélerait jamais son crime à qui que ce fut.

Le garde n'insista pas.

— Alors, reprenait-il, dis-moi toujours ce qui est arrivé. Le Griffault est allé chez toi?

— Oui, il est venu le jour où vous aviez dit que c'était lui qui avait fait les deux coups. Il est resté longtemps seul avec papa.

— Tu ne sais pas ce qu'ils ont dit?

— Je ne sais pas.

— Il lui a donné de l'argent peut-être?

— Je ne sais pas, non plus.

Elle mentait, Louissette. Mais pouvait-elle faire autrement?

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à l'heure qu'il est ton père et le Griffault sont d'accords pour perdre ce malheureux garçon...

— Oh! vous croyez?

— Parbleu, j'en suis sûr! Hier au soir, vers les huit heures, j'ai vu le baron entrer chez toi.

— Alors, il est perdu mon pauvre Perdreau! s'écria la malheureuse jeune fille en sanglotant. Muzor, Muzor! qu'allons-nous devenir?

— Ne te désolé pas, petite, je veux t'aider et à nous deux nous ferons quelque chose,

tu verras. Il t'a pris ton ami, à toi, le Griffault, eh bien! à moi, il m'a pris...

Et, comme la jeune fille le regardait, étonnée:

— Tu ne te souviens pas de ce temps, toi, tu étais trop petite... il y aura seize ans, viennent les vendanges prochaines... mais ça n'est pas la peine que je dise...

Sache une chose seulement, c'est que cet homme, le Griffault, a mangé le cœur à Muzor, oui, le cœur!... comme il veut te le manger à toi aussi!

Il s'était rapproché de Louissette et regardait sur elle le regard ardent de ses grosses prunelles.

Effrayée, elle reculait.

— Aussi, souviens-t'en, il n'aura de repos, Muzor, qu'il ne le voie puni, ce bandit-là, châtié, d'un châtement aussi grand que ses crimes!

Ainsi nous sommes alliés à partir d'aujourd'hui. Touche là, petite.

La jeune fille mit sa main blanche dans la grosse et rugueuse main du garde.

— Quel service vous me rendriez, Muzor, si vous m'aidiez à le tirer de là, mon Jean! Ah! que je vous aimerais! Je vous bénirais tous les jours de ma vie.

— Bon! bon! entendu.

Pour le moment, voyons un peu la chose de près, et commençons par ce qui t'intéresse d'abord, c'est la justice. Tâchons de voir comment on peut prouver l'innocence de Perdreau; ce point acquis, nous nous emploierons à établir la culpabilité de l'autre.

D'abord, la première chose, ce serait de savoir où ton Jean se trouvait le soir et à l'heure où Perliaux a été étranglé. La première accusation écartée, l'autre tombera d'elle-même. Innocent, il n'avait nul besoin de s'assurer le silence de ton père, et, par conséquent, aucun motif de se débarrasser de lui.

Ce qu'il faut donc avant tout, c'est établir ce qu'en justice on appelle un alibi. Si nous y parvenons, l'innocence est prouvée.

— Mais comment voulez-vous que nous sachions, nous autres?... Lui, peut-être, se rappellerait.

— Peut-être toi aussi, si tu cherchais bien. Je crois que tu le voyais un peu plus souvent qu'à ton tour, hein, petite? fit Muzor en souriant avec malice. Et même plus souvent à la lanterne de minuit qu'à celle de midi?

— Oh!... vous savez? fit la jeune fille rougissant et baissant un peu la tête.

— Je devine seulement.

— Et l'on sait... à Sarzac?

— Pas tout le monde... non... en général on ne sait pas.

— Tant mieux! A cause de papa surtout, nous nous cachions.

— Vois un peu de te rappeler si tu ne l'as pas vu ce soir-là, le soir de l'assassinat de Perliaux. C'était mercredi, ça fait huit jours, le marché de Hardengot.

— Mais oui, oui, précisément; papa était au marché.

— Justement. Nous sommes rentrés ensemble. Avant le bois, nous nous sommes quittés. C'est quelques minutes après qu'il a découvert le pendu.

— Moi je me suis dit: papa n'y est pas,

il faut en profiter; allons voir Jean. Et je suis partie.

— Et vous êtes restés ensemble?

— Oui, ensemble.

— Depuis quelle heure à peu près?

— Il pouvait être huit heures et demie.

— Jusques à quand?

— Ma foi, je ne sais pas, ce devait être tard. Je ne pouvais pas me décider à le quitter, ce soir-là, mon pauvre Jean; je ne voulais jamais le laisser partir.

— Et vous étiez?... Chez la Cauze?

— Chez la Cauze? Mais non. La lune était bien trop jolie, Muzor, et il y avait trop de fleurs qui sentaient bon par les prés et le long des chemins.

C'était tout auprès de la rivière.

— Malheureuse!

— Malheureuse? pourquoi?...

— Mais tu ne vois pas que vous deviez être tous les deux alors pas bien loin de l'endroit et au moment même où le Griffault suspendait le cadavre?

— Oh! fit la jeune fille déconcertée par cette remarque. C'est vrai, cela, Muzor!

— Parbleu, si c'est vrai.

— Oui, nous avions traversé la passerelle et nous étions allés sur l'autre bord, un peu plus bas, avant d'arriver à la prairie de la Cauze... vous savez bien, il y a là, auprès de l'eau, un bouquet d'aulnes et de saules avec un seul peuplier qui monte tout droit au-dessus.

— Je vois.

— Mais il est resté tout le temps avec moi. Il ne m'a pas quittée une minute, pas ce qui s'appelle une demi-minute seulement.

Et je leur dirai aux jurés, je leur dirai à tous, je le jurerai tant qu'on voudra!

— Je ne sais pas... je ne sais pas, petite... Il te faudrait dire... avouer aussi... L'honneur d'une jeune fille... tu sais.

— Ah! ça me fait bien quelque chose! tiens! quand il s'agit de Jean. Je donnerais tout, la vie si on me la demandait.

Si je parle, on me croira, je pense.

— Heu! je n'en sais rien.

— On ne me croirait pas? Mais je le jurerai, je vous dis.

— Je ne sais pas si ce sera assez. Il vaudrait mieux qu'il eût été avec une autre qu'avec toi.

— Je comprends; comme je l'aime, n'est-ce pas?

— Précisément. Il faudrait savoir si quelqu'un ne l'aurait pas vu.

— Il faisait beau, et il y avait pas mal de monde dehors.

— Oui, mais j'y pense, un autre danger. Si on l'a vu précisément ce soir-là, vers l'heure où le crime a été commis, et près de l'endroit?

— Mon Dieu, mon Dieu! c'est vrai, quel malheur! Ah! Muzor, s'écria la jeune fille avec désespoir, il est perdu! mon Jean, nous ne le sauverons pas!

Et elle éclata en sanglots.

— Ta, ta, ta, qu'est-ce que ça signifie que ces histoires? Faut pas jeter le manche après la cognée comme ça.

Il y aurait un autre moyen.

— Lequel, Muzor? vite... je vous en prie...

— Prouver que le Griffault est le coupable.

ble. Il est clair que ce n'est pas tous les deux à la fois.

— Oh! oui, sans doute; ça n'est pas tous les deux, il faut chercher.

— Nous chercherons. Toi, vois beaucoup de gens, fais-les parler, à droite, à gauche, sans te gêner; n'aie pas honte.

— Oui, Muzor, je vous le promets.

— Je vais en faire autant de mon côté. On ne sais pas. Il y a des fois... le hasard. Reviens me voir bientôt.

— Quand voulez-vous?

— Pas demain, petite, je m'en vais à Gravet faire un petit travail pour un de mes amis; je rentrerai tard. Mais arrive après-demain matin, lundi, sans faute, je serai là, nous causerons.

— Au revoir, Muzor, et merci!

— Sans adieu, petite, et bon courage. Nous le tirerons de là, ton Perdreau, quelque chose me le dit.

Malgré ces paroles encourageantes, Louise n'en demeurera pas moins navrée. Elle reprit le chemin de la maison de la Cauze.

XXXIII

FIEVRE CHAUDE

Le lendemain, qui ~~est~~ un dimanche, Louise alla chez plusieurs personnes de Sarzac, espérant apprendre quelque chose qui pût être utile à la défense de Perdreau.

Les commentaires les plus divers, et aussi les plus absurdes, circulaient. Bien que, d'une façon générale, l'opinion fût favorable à l'accusé, quelques soupçons commençaient à naître. Il y a tant de malveillance dans le public, tant de gens qui se font une joie du malheur d'autrui!

Jean Casal, disait-on, avait été aperçu par une vieille femme, Méniquette Talcos, vers les neuf heures, le soir du crime, dans un chemin qui traverse des prairies et des champs, un peu au-dessous de la passerelle, c'est-à-dire non loin du pommier où avait été trouvé le pendu, et plus tard, vers minuit, sur les bords du fleuve, par un ouvrier forgeron, Maxime Renot, qui s'en retournait chez lui, au village, après avoir passé la soirée avec des amis dans un hameau de la commune, de l'autre côté de l'Adour.

Dans l'après-midi, Louise était allée à la recherche de ces deux personnes, Méniquette et Maxime, brûlant du désir de savoir ce qu'il y avait de vrai dans ces racontars. Elle n'avait pu les rencontrer. Mais comme elle s'en retournait chez la Cauze, à l'entrée de la nuit, elle aperçut dans le petit chemin qui allait chez le Biarrot, le baron Griffault en personne.

Un peu plus loin, ce fut Maxime. Elle le suivit à distance et ne tarda pas à le voir entrer chez son père, où le maître de Sarzac était déjà, évidemment.

Le chagrin et les transes de la jeune fille redoublèrent. C'était son père et le baron qui faisait appeler Maxime; il n'y avait aucune vraisemblance que le jeune forgeron vint chez le chevrier sans y avoir été invité. C'était donc vrai, que l'ouvrier avait aperçu le Perdreau, comme on le disait et les deux hommes, amis et liés maintenant, d'ennemis

mortels qu'ils avaient été, travaillaient ensemble à la perte du malheureux Jean Casal.

Comme il lui tardait d'être au lendemain pour faire part à Muzor de ses nouvelles craintes!

Peut-être, ensemble, trouveraient-ils quelque moyen de parer à ce nouveau danger; peut-être pourrait-on le faire taire, ce Maxime, au cas où réellement, il aurait vu le Perdreau. En tout cas, il faudrait le voir, Muzor surtout, car il aurait sur lui plus d'influence qu'elle ne saurait en avoir elle-même.

Comme elle approchait de chez le garde, elle vit une voiture arrêtée devant la porte.

Elle tressaillit. Une grande inquiétude l'avait saisie aussitôt. Cette voiture, elle la reconnaissait parfaitement. C'était la petite charrette anglaise du docteur Bordes.

Il y avait donc un malade chez le garde!

Elle pressa le pas.

Tandis qu'elle rentrait dans la cour, le docteur sortait de la maison en voiture. Votre frère peut être de retour d'ici une heure.

N'oubliez rien, aucune de mes prescriptions. Je reviendrai ce soir.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? interrogea Louise, dès que le médecin se fut éloigné.

— Papa!... mon pauvre papa!... s'écria la jeune fille en fondant en larmes.

— Il est malade?

— Ah! malade!... malade! ma pauvre!... il est perdu!... perdu, je te dis!

Ses sanglots redoublaient. Louise était pâle d'angoisse.

— Mais comment ça lui a pris, donc?... Avant-hier soir, je suis venue, tu sais, il n'avait rien.

— Et hier donc, rien non plus, quand il est parti pour Gravet.

Il m'a dit:

Je rentrerai tard, petite, ne te fais pas de la bile pour cela, couche-toi tranquillement. On trinquera peut-être un peu avec les amis, mais tu sais que Muzor ne perd jamais laplomb.

— Et alors?...

— Alors, il est parti bien content.

Tu sais bien, il devait aller à Gravet, chez un ancien camarade à lui, du temps qu'il était au régiment.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Il devait lui faire un petit travail, une réparation à une armoire. Tu sais qu'il était menuisier de son état avant d'être garde!

— Oui, je sais.

Maria continuait son récit:

— Muzor avait emporté ses outils en partant. Le soir, vers 10 heures, Maria et son frère s'étaient couchés l'un et l'autre.

Au bout d'un certain temps, une heure peut-être, ils avaient été réveillés en sursaut par des coups violents frappés à la porte de la maison, sur la cour. Jules, le frère, s'était levé, et, fort mécontent d'être dérangé, avait crié:

— Qui va là?

Une sorte de ricanement sinistre avait répondu. Puis les coups avaient redoublé. Maria, qui s'était levée aussi, toute transie au milieu de la pièce. Jules entr'ouvrait le volet de la cuisine et poussait un cri d'horreur: le père, le père lui-même, debout dans la cour, au clair de lune, sans veste, en bras de che-

mise, les cheveux hérissés, le regard fou!

Il riait... il disait des choses incohérentes... telles que...

— Ha! ha! ha! il me regarde, le mort!

Puis il parlait encore, avec un peu plus de calme, mais sans plus de raison, mêlant les noms de Perliaux, du baron et du Biarrot.

Enfin, il s'était mis à chanter; puis il avait voulu se sauver à travers la cour. Jules et Maria avaient eu grand-peine à le ramener dans la maison.

Ils étaient allés chercher du secours, et, aidés de quelques voisins, ils étaient parvenus à le faire coucher; mais une heure plus tard, il avait eu une nouvel accès de délire, bientôt suivi d'un état de prostration, d'où il n'était pas sorti encore.

Le médecin, qui venait de partir, après avoir donné ses soins au malade, et laissé de nombreuses prescriptions, avait déclaré que Muzor avait eu un accès de fièvre chaude, provoqué probablement par une émotion violente, la colère peut-être, une grande frayeur plutôt.

Il était impossible pour le moment de prévoir quelle serait l'issue de la crise.

Louise demanda à voir le malade. Il lui semblait que de son visage, de son attitude, elle tirerait quelque raison d'espérer ou de craindre.

Maria l'amena dans la chambre du fond, où il reposait. Elle était au Nord, très fraîche encore à cette heure, demi-obscur, car les volets étaient à peine entr'ouverts. Le docteur avait recommandé pour le malade l'ombre et le silence, aussi complets que possible.

Louise, qui venait du plein jour, ne distinguait rien du tout, d'abord. Petit à petit, les choses, autour d'elles, se précisèrent.

Sous les rideaux à grands carreaux et sur l'oreiller blanc du lit, à l'angle gauche de la pièce, le visage aux grands traits osseux, singulièrement amaigri, semblait-il, en ce peu d'heures, et d'une pâleur de cire, reposait en une immobilité semblable à celle de la mort.

Cela paraissait à la jeune fille plus sinistre que l'agitation ou le délire de la fièvre, et une grande peine lui serrait le cœur.

Tandis qu'elle considérait le malade en silence, on frappa à la porte.

Maria courut ouvrir, Louise la suivit. Il y avait là un jeune garçon, d'une quinzaine d'années, nommé Bernard Clavère, de Sarzac même. Il portait une scie, un rabot, une veste et une lanterne.

— Ça ne serait-il pas à votre père, ceci, mademoiselle Maria, interrogea-t-il.

— Mais si, Bernard, si, c'est bien à lui, fit la jeune fille, qui, du premier coup d'oeil avait reconnu ces objets.

C'était les outils de menuisier du garde et sa veste neuve, celle qu'il avait mis la veille pour aller à Gravet, chez son camarade.

— Et où avez-vous trouvé?

— Voilà! nous partions au champ de la Rive, mon père et moi. En passant tout près du cimetière, dans le communal, nous avons vu d'abord la lanterne, puis la scie par terre, un peu plus loin, le rabot. On aurait dit que ça avait été jeté là par quelqu'un qui se sauvait.

— A qui diable cela peut-il être, toute cette boutique? me fait papa.

— Ça doit être à Prosper, je dis.

Seulement, nous voyons la veste qui était sur le mur même du cimetière, accrochée. Je la prends, nous la retournons. Il y avait dessus ces filets jaunes. Ça ne pouvait être que celle de Muzor.

Et voilà.

Les jeunes filles demeuraient silencieuses.

L'accès de fièvre chaude, selon le médecin, avait été provoqué chez Muzor, par la colère ou par une grande frayeur.

Que s'était-il donc passé en cette nuit sinistre?

Le garde n'aurait-il pas été attaqué? Mais il portait, sur son corps, ni blessures ni contusions d'aucune sorte.

Restait l'hypothèse de la frayeur.

Quelque mauvais plaisant, sachant qu'il se rendait souvent au cimetière pour prier sur la tombe de sa femme et connaissant l'exaltation de ses regrets, ne se serait-il pas livré à quelque fantasmagorie? Il était impossible de le savoir pour le moment. Muzor, seul, pouvait le dire, si jamais il sortait de la terrible crise.

Quant à la lanterne que l'on avait trouvée avec les outils et qu'il n'avait point emportée en partant, elle lui avait été prêtée, vraisemblablement, à Gravet même, par son camarade.

S'étant trouvé près du cimetière, vers les onze heures, il n'avait dû quitter Gravet que vers les dix heures. Comme la nuit était très obscure, et que la lune ne se lèverait point avant deux heures et que le ciel était chargé de gros nuages, elle avait dû lui paraître nécessaire pour se guider à travers la campagne, par des chemins à peine praticables.

Toutefois, elle se sentait prise d'un certain découragement. Ainsi, tout lui manquait maintenant! Ce soutien, cet ami, qui souhaitait aussi ardemment qu'elle-même que l'innocence du perdreau fut reconnue, était frappée d'impuissance, et pour longtemps sans doute?

Que faire maintenant? Que devenir? A qui s'adresser? Où chercher un appui? Sa mère, égoïste et d'esprit borné, d'ailleurs, ne comptait guère. Et alors? elle était seule, réduite à ses propres forces.

Et à Sarzac, où tout le monde connaissait Jean depuis l'enfance, où tout le monde le savait profondément honnête et tout à fait inoffensif, certaines personnes commençaient à douter déjà! Le seul fait d'être accusé entraîne avec soi, pour le public, une présomption de culpabilité. Que serait-ce donc des juges qui ignoraient tout de lui, et qui verraient, analyseraient froidement les circonstances véritablement accablantes pour le malheureux?

— Ah! vraiment, il est perdu! se disait la jeune fille.

Et son cœur, à force de peine et de sanglots, l'étouffait.

XXXIV

L'INSTRUCTION

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Jean Cazal.

Il avait été trois fois déjà interrogé par le juge d'instruction, mais seulement pour la forme. Le magistrat s'était contenté de recevoir ses déclarations. Au grand étonnement de l'accusé, il n'avait pas cherché à lui arracher des aveux.

C'est que M. Rauzet attendait d'avoir terminé l'enquête, comptant bien accabler alors le malheureux sous le poids des preuves irréfutables, des témoignages amassés contre lui. Selon le juge, en effet, la culpabilité devait ressortir, évidente de l'enquête. Que l'accusé continuât à nier quand il en connaîtrait le résultat, cela lui paraissait peu probable.

De nouveaux renseignements pris à Bordeaux confirmaient que la victime avait effectivement touché, quelques heures à peine avant son départ, à la Banque Rabot & Cie, la somme de soixante-dix mille francs. Dans n'ayant remis au baron que quinze cents francs à peu près, il s'ensuivait que le vol avait été le mobile du crime, cela était irréfutable.

Il s'agissait de savoir pourquoi Perliaux s'était décidé à rentrer à Sarzac plusieurs jours avant qu'il ne l'ait annoncé, et à l'improviste. Mme Jouve, pouvant peut-être être entendue utilement fut mandée à Mont-de-Marsan dans le cabinet du juge d'instruction.

Sa tante l'accompagnait. L'une et l'autre étaient en grand deuil. Thérèse, en effet, se considérait comme veuve une seconde fois, et elle voulait par la tristesse de ses vêtements, exprimer autant que possible le deuil éternel de son cœur.

Combien douloureuse avait été cette démarche, pour l'infortunée jeune femme, il est impossible de le dire. Elle n'avait trouvé le courage de l'accomplir que dans son désir de voir châtier l'être infâme qui lui avait ravi celle qu'elle aimait.

Elle racontait sommairement au juge son enlèvement et ses aventures sur la côte espagnole, jusqu'au moment de son retour à Sarzac, où elle était si tragiquement arrivée pour voir son fiancé porté au cimetière.

M. Rauzet avait écouté son récit avec un indulgent scepticisme. On sait qu'il lui avait déjà paru invraisemblable quand la baronne le lui avait fait au lendemain de la mort de Perliaux.

— Madame, dit-il enfin, voulez-vous que nous en venions à l'affaire qui nous occupe?

Dès que vous fûtes revenue à la santé, vous écrivîtes, n'est-il pas vrai, madame, pour annoncer votre prochain retour?

— Oui, monsieur le juge, et quelques jours après, au moment de prendre le train de Dijon, j'envoyai une dépêche.

— La lettre et la dépêche adressées à ?...

— L'une et l'autre à mon malheureux fiancé... à Paul, fit Thérèse, qui, à ce nom, ne put retenir ses larmes.

— Il était absent à ce moment; il se trouvait à Bordeaux. A qui la lettre et la dépêche furent-elles remises? Le savez-vous?

— Oui, monsieur le juge, je le crois tout au moins. Lydie, ma femme de chambre, celle qui m'avait entraînée dans le guet-apens tendu par les bandits qui m'ont enlevée, a dû les recevoir. Ma tante, qui avait en elle une confiance absolue, l'avait placée à Saint-

Martin-du-Gué, pour garder le château en l'absence de M. Perliaux.

— Et elle n'a communiqué cette lettre et cette dépêche ni à M. le baron, ni à Mme la baronne?

— Non, monsieur le juge.

— Voilà qui est extraordinaire.

— Elle les aura transmises à M. Perliaux peut-être.

— La dépêche, c'est possible, c'est probable même. Oui, il est probable que c'est la vue de votre télégramme qui l'aura décidé à devancer ainsi votre départ.

— En effet, monsieur le juge.

— La première chose qui s'impose, c'est de faire rechercher cette Lydie. D'où est-elle?

— D'un village nommé Louze, non loin de Saintes.

— On la retrouvera. Tant que nous ne l'aurons pas interrogée, il y aura là un point obscur.

Le soir même, M. Rauzet télégraphiait au parquet de Saintes.

Il ne reçut la réponse que deux jours plus tard.

La semaine précédente, Lydie avait pris place à La Rochelle, sur un bateau en partance pour l'Angleterre.

Ainsi, M. Rauzet dut renoncer à trouver quelque éclaircissement de son côté.

— Peu importe, après tout, se dit-il, que la victime ait été attirée dans un guet-apens ou que le hasard seul ait fait les choses. Il nous suffira de prouver que l'assassin est bien Jean Cazal.

A cela, nous arriverons aisément.

Les faits produits dans l'enquête étaient en effet accablants; un concours de circonstances fatales s'y trouvaient réunies contre le malheureux accusé.

D'autre part, le juge ne doutait pas d'obtenir de lui des aveux complets.

Ayant réuni tous les éléments de l'accusation, il le fit venir dans son cabinet.

Durant les jours précédents, tandis que se poursuivait l'enquête dans laquelle se jouait peut-être son sort, le malheureux Perdreau se perdit dans un abîme de réflexions.

Il était accusé de deux crimes: le meurtre de Perliaux d'abord, la tentative du Biarrot ensuite. Comment cela pouvait-il se faire? Longtemps il demeura sans trouver une réponse à cette question.

Tout à coup, la pensée lui vint que ce devait être le Biarrot qui l'avait dénoncé. Il lui en voulait depuis longtemps comme à tous ceux de sa famille, beaucoup plus sans doute depuis que Louise avait décidé de lui faire des actes respectueux. Toutefois, il ne s'arrêta pas longtemps à cette idée, tant elle parut monstrueuse à sa droiture, à son honnêteté naturelle. Mais alors? Il ne pouvait comprendre.

Mais personne parmi ceux qui le connaissaient ne croirait à sa culpabilité, les juges eux-mêmes finiraient bien par se rendre à l'évidence, et avant longtemps on le remettrait en liberté!

Quinze jours s'étaient écoulés cependant et aucune nouvelle n'était venue du dehors au malheureux Cazal. Son père et son frère avaient demandé l'autorisation de le voir,

mais cette autorisation leur avait été refusée.

Il pensait au chagrin des siens et surtout à celui de Louissette. Comment avait-elle supporté le malheur, la pauvre jeune fille? Que faisait-elle, maintenant? Elle se désolait, se lamentait sans doute; oui, elle se lamentait. C'était sûr!

Combien de temps se passerait-il avant qu'ils se revissent? Mais se reverraient-ils jamais?

Ils étaient heureux, riches et tout près d'être l'un à l'autre, et pour toujours. C'était trop, trop de bonheur sans doute, cela ne pouvait durer.

Ce matin-là, enfin, ainsi qu'on l'a vu, il était appelé dans le cabinet du juge d'instruction. Le magistrat le trouva bien amaigri et fut frappé de son air abattu.

Il en augura que les quelques jours de détention avaient suffi à relâcher son énergie, et il pensa qu'il se défendrait peu ou pas du tout.

Il se trompait cependant.

— Accusé, lui dit le juge, je me suis borné jusqu'ici à vous interroger, à recueillir vos déclarations telles qu'il vous a plu de me les faire.

Aujourd'hui, je vous le déclare, le moment est venu pour vous d'avouer franchement, sincèrement, vos deux crimes. Les charges relevées contre vous sont telles, en effet, qu'elles sont aussi éclatantes que la lumière du jour. Le nier serait puéris et n'aurait d'autre résultat que de vous attirer les sévérités plus grandes encore de la justice.

Cazal demeurait sans paroles, dans le plus profond étonnement, les yeux démesurément ouverts.

Quoi! ces crimes, qu'il n'avait pas commis, étaient évidents, clairs comme la lumière du jour, ou du moins paraissaient tels à cet homme, à ce juge! De quel infâme mensonge était-il donc victime, le malheureux Cazal? Quelle trame perfide ses ennemis avaient-ils donc ourdie dans l'ombre contre lui?

— Accusé, vous ne m'avez donc pas compris, reprenait M. Rauzet, irrité de son silence.

— Non, monsieur le juge, je n'ai pas compris que ce que je n'ai pas fait puisse être aussi clair, aussi évident que la lumière du jour, ainsi que vous le dites.

Je suis innocent. Dieu de Dieu, reprenait-il, s'animant, aussi innocent que le petit enfant qui vient de naître! et vous prétendez... ah! non... tonnerre!... c'est trop... trop fort!

Le sang lui était monté au visage, le lui empourprait; ses poings crispés frémissaient sur ses genoux. Sa colère, comme celle de tous les pacifiques, devait être terrible.

— Ne faites pas ainsi le matamore, dit M. Rauzet, avec flegme, vous ne nous en imposerez pas, et cela ne vous servirait à rien, je vous en avertis. Mieux vaut, dans votre propre intérêt, nous écouter avec attention, nous répondre avec sincérité, nous dire la vérité, toute entière et rien que la vérité.

— Ça, je vous le promets, monsieur le juge, fit Cazal.

— A la bonne heure!

— Mais vous non plus, monsieur le juge, vous ne me direz pas des choses qui me font

bouillir le sang, comme tout à l'heure.

— Je vous dirai ce que j'aurai à vous dire, accusé. Je n'ai point à recevoir de vous des ordres, et pas davantage des avis ou des conseils.

Examinons, l'une après l'autre, et dans leur ordre de date, les deux accusations portées contre vous.

D'abord la première, le meurtre commis sur la personne de Paul Perliaux, 22 mai dernier.

Voyons d'abord les charges relevées contre vous. Voyons ensuite comment vous en prouvez la fausseté.

Reconnaissez-vous, pour commencer, le petit objet que voici?

M. Rauzet ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en retira un petit paquet enveloppé d'un mince papier bleu.

Il le défit sans se presser, surveillant du coin de l'oeil le Perdreau, qui regardait avec avidité.

Un petit objet de fer-blanc étincela dans le plein jour du cabinet. C'était une sorte de disque, un peu renflé au milieu et percé d'un petit trou, un instrument primitif avec lequel Jean Cazal imitait à s'y méprendre le chant de l'oiseau à qui il devait son surnom.

Le juge, prenant délicatement l'objet entre le pouce et l'index, le présentait au jeune homme.

— Accusé, reconnaissez-vous ceci?

Cazal prit le disque entre ses doigts tremblants et l'examina. Il était mâché sur le bord.

— Oui, monsieur le juge, dit-il enfin, ce sifflet est bien à moi.

— Parfait, fit le magistrat, visiblement satisfait de cet aveu.

Vous l'aviez perdu; pourriez-vous me dire depuis quand?

— Ça... je ne sais pas... depuis une quinzaine de jours peut-être.

— Ou une douzaine. Enfin, peu importe.

Mais pouvez-vous m'indiquer, à peu de chose près, l'endroit où vous l'avez perdu?

— Ça... ma foi non; je cours un peu partout les chemins dans le pays, rapport aux chèvres. Alors... vous comprenez... je ne peux pas dire. Puis, comme j'en ai deux autres pareils, je ne m'en suis pas mis en peine.

— Alors, vous ne savez pas où vous l'avez perdu?

— Non, monsieur le juge; bien sûr que non.

— Eh bien! nous vous l'apprendrons tout à l'heure.

Le magistrat poursuivait:

— Et ceci, maintenant, le reconnaissez-vous?

Le juge retirait du même tiroir que le sifflet et le mettait sous les yeux de l'accusé, un petit couteau de poche sur le manche duquel étaient gravées grossièrement les lettres J. C.

— C'est mon couteau, fit l'accusé sans la moindre hésitation.

A la bonne heure! s'écria M. Rauzet, je vois avec plaisir, accusé, que vous comprenez très bien la situation qui vous est faite et quel intérêt vous avez à y être sincère.

Et ce couteau, savez-vous mieux que le sifflet où vous l'avez perdu?

— Pas plus... je vous l'ai dit... on va de ci de là... rapport aux chèvres.

— Entendu. Vous ne tarderez pas à l'apprendre, de même que pour le sifflet.

Le juge continuait:

— Ecoutez, maintenant, les dépositions de celui qui, le premier, trouva le cadavre de la victime.

— Ah! le Biarrot! s'écria le Perdreau, devenu pâle comme un linge, c'est lui qui m'a fait le coup! Oh! le misérable!

Le magistrat ayant ouvert un volumineux cahier, lisait, à haute voix l'interrogatoire qu'avait subi, à Sarzac même, le chevrier.

Il glissa rapidement sur les détails de sa rencontre avec Muzor, à son retour du marché d'Hardengot.

Puis, M. Rauzet ajoutait:

— Ecoutez bien, ceci est pour vous de la plus haute importance.

Et il continuait, s'arrêtant après chaque phrase, appuyant sur les mots.

Le Biarrot racontait d'abord sa rencontre dans le bois des pins, comment il avait été, à l'improviste, heurté par un homme qui s'enfuyait.

— Cet homme était de grande taille, disait le chevrier dans sa déposition. Il me parut porter une grande blouse.

L'accusé tressaillit à ce détail. Ce vêtement était, en effet, celui qu'il portait lui-même d'habitude, et il comprenait déjà parfaitement que c'était lui que le témoin désignait.

— Toutefois, reprenait le chevrier dans sa déposition, il faisait très noir; ainsi, je ne le reconnus pas.

Le juge lisait la suite du récit: la poursuite à travers le bois. Il arrivait enfin au moment où le Biarrot avait reçu du fuyard un coup de poing en pleine poitrine. Dans sa déposition, le témoin, pour rendre son mensonge plus vraisemblable, avait travesti cette partie de la scène. Il prétendait avoir pris le fuyard par le bras et l'avoir maintenu quelques instants.

— La lune était sortie de derrière les nuages, disait-il, et nous étions dans une coupe de bois, dans le clair, par conséquent. Je vis l'homme, je vis sa figure.

— Distinctement?

— Comme je vous vois maintenant, monsieur le juge. Cet homme, c'était le nommé Jean Cazal, fils d'Antoine-Joseph Cazal, comme son père, chevrier de son état, et dit le Perdreau.

— Ça ce n'est pas vrai! ça c'est un mensonge, c'est le dernier des mensonges! Jamais je n'ai rencontré le Biarrot, à cette heure, dans ce bois, ni lui, ni personne. Il a menti, menti comme la dernière des friponilles qu'il est, monsieur le juge!

Le malheureux Perdreau protestait de toute la force de son indignation.

— Ah! murmura-t-il, s'étant un peu calmé, je le pensais bien que c'était lui qui m'avait fait le coup!

M. Rauzet ne s'était pas ému de la violente protestation de l'accusé.

— Du calme, s'il vous plaît, faisait-il, je continue.

Il continuait, en effet, la lecture de la déposition.

Le chevrier racontait comment il avait vu

le Perdreau s'engager, quelques instants après, sur le pont de pierre et disparaître sur l'autre rive du fleuve.

Comme on le voit, ce récit était exact, à cela près que l'homme rencontré était le baron Griffault et point du tout Jean Cazal.

Le témoin avait tout simplement substitué le nom de son ennemi qu'il voulait perdre, à celui du coupable qu'il voulait sauver.

— Et de cette nouvelle déclaration, qu'en dites-vous? interrogeait le juge.

— Eh! que voulez-vous que j'en dise? que ce n'était pas plus moi celui du pont que l'autre, celui du bois.

— Entendu.

Voyons encore.

Le juge passait rapidement sur le fait de Pic, le chien de la victime accourant auprès du chevrier, et arrivait à la découverte du pendu. Il continuait à lire tout haut la déposition du Biarrot, ainsi conçue :

— Au moment où j'allais monter sur l'arbre pour tâcher de couper la corde je vis au pied quelque chose qui brillait, dans l'herbe, comme une petite étoile. Je me baissai pour voir ce que c'était, et je ramassai ce sifflet que voilà? "

— Votre sifflet, Jean Cazal, fit le magistrat, en fixant l'accusé.

— Ça, ce n'est pas vrai, monsieur le juge, s'écria celui-ci; puisque je n'ai pas été par là, le soir en question, je ne peux pas l'y avoir perdu. Ce sont des mensonges, tout ça, de méchants mensonges.

Ah! c'est trop... trop fort... s'entendre dire ces choses!

Ses mains se crispaient dans ses cheveux, ses pieds frappaient le parquet violemment.

— Toutes vos protestations, lui dit M. Rauzet, ne signifient rien.

Écoutez la suite des témoignages. Et à l'appui de vos dénégations qui, par elles-mêmes, n'ont aucune valeur, apportez-nous des preuves, des preuves claires, irréfutables, nous ne demandons pas autre chose.

Des preuves?... mais quelles preuves pouvait-il donner, le malheureux jeune homme? Il était trop troublé en ce moment pour s'en souvenir.

Le juge continuait la lecture.

C'était maintenant la déposition de Paz-Garcin.

Le sous-directeur de l'usine affirmait avoir rencontré l'accusé le vingt-deux au soir, vers neuf heures et demie, dans le chemin de la Carrière.

Il précisait. — C'était à quelque cent pas avant l'endroit où avait eu lieu la lutte entre la victime et l'assassin. L'accusé, le voyant venir, s'était selon lui, dissimulé derrière la haie, le long du chemin, mais auparavant, il avait pu le voir. Il affirmait l'avoir parfaitement reconnu.

— C'est faux, plus que faux! des mensonges tout ça! s'écria Cazal, les poings crispés sur les genoux.

M. Rauzet, sans l'écouter :

— Ainsi, non seulement on vous a vu non loin du lieu où a été commis le crime, mais encore vous vous êtes caché. Vous devez comprendre combien ce deuxième fait, celui de vous être caché, est significatif.

— Mais puisque je vous dis que ce n'était pas moi, pourtant.

— Bon, entendu.

Voyons maintenant un autre témoignage, celui de la nommée Méquinette Sarramée.

— Méquinette! exclamait l'accusé.

— Oui, Méquinette Sarramée, vous la connaissez certainement.

— Oui, monsieur le juge, je la connais.

— Elle vous a rencontré, elle aussi, le soir même, vers la même heure. Écoutez bien.

Le juge lisait.

La vieille femme déclarait avoir vu l'accusé également vers dix heures, dans ce même chemin de la maison peu avant le moment où Paz-Garcin, à ce qu'il prétendait, l'avait vu sortir.

Puis vint la déposition de Maxime, le garçon forgeron, avec qui il s'en était retourné chez lui, toujours le même soir, vers onze heures.

À ce moment de l'interrogatoire, et tout à coup, une lumière se fit dans l'esprit du Perdreau.

Méquinette!... Maxime!... mais oui, il les avait rencontrés, l'un et l'autre un même soir, et ce soir-là il n'y avait pas bien longtemps. Mais quand c'était-il?... Ah! oui, c'était bien le soir de l'assassinat! C'était le marché à Hardengot. Le Biarrot y était, et à cause de cela, Louissette était venue le chercher. La nuit était belle, ils avaient passé de longues heures dans leur cachette habituelle sur le bord du fleuve.

Ainsi, il s'était trouvé bien réellement non loin du lieu où le crime s'était commis et précisément à l'heure même où il se commettait. Et l'on avait vu aux alentours! Méquinette un peu avant, Maxime un peu après.

— Ah! quel malheur! se disait le pauvre garçon.

Affolé, incapable de combiner un système de défense, il prit le parti de nier tout, désespérément.

— Vous reconnaissez bien avoir rencontré les témoins en question, le soir et aux heures indiquées?

— Je ne suis pas coupable, monsieur le juge, je le jure!

— Ce n'est pas ce que je vous demande, fit M. Rauzet, impatienté.

Et il lui renouvela la question.

— Ce n'est pas vrai!

— Vous ne leur avez pas parlé ce soir-là, et vous ne les avez pas rencontrés davantage!

— Non, monsieur le juge.

La voix du malheureux jeune homme tremblait toute; il était clair comme le jour qu'il mentait.

M. Rauzet poursuivait :

Une autre charge tout aussi grave :

Le couteau que je vous ai mis sous les yeux tout à l'heure, et que vous avez reconnu vous appartenir, a été trouvé par le même Maxime, non loin du pommier, sur le bord de l'Adour, le lendemain même au matin. Comment expliquez-vous ce fait?

L'accusé ne répondit point.

Il était passé auprès du pommier avec Louissette vers huit heures et demie, comme ils allaient prendre le pont pour gagner leur cachette sur l'autre rive du fleuve. Ce n'était

que trop vrai, hélas! Une diabolique fatalité avait voulu qu'il perdît alors son couteau et son sifflet.

Le malheureux jeune homme était accablé.

— Après les divers témoignages que vous venez d'entendre, reprenait le juge, il me paraît difficile que vous persistiez encore dans vos dénégations. Toutefois, il est un moyen de les réduire à néant, ces témoignages, et de nous prouver que vous n'êtes point coupable du crime dont on vous accuse.

Ce moyen, c'est d'établir que vous étiez ailleurs que sur les lieux mêmes du crime, à l'heure où il a été commis.

Voyez, réfléchissez bien, je vous donne tout le temps. C'était le 22 mai, un mercredi il y a un peu plus d'un mois, maintenant. Le crime, d'après le rapport du médecin, a été commis entre dix et onze heures et demie du soir. Tâchez de vous souvenir où vous étiez à ce moment-là.

Le Perdreau prit son front dans ses mains et se mit à réfléchir profondément.

Une foule d'idées tumultueuses s'agitaient en son cerveau, lui martelant douloureusement les tempes.

Certes, où il était durant ces deux heures, il s'en souvenait bien. Avec Louissette, sur les bords de l'Adour, à quelques centaines de pas du lieu du crime. Elle en témoignerait certes, et hardiment. Mais la croirait-on? Il était sur le point de l'épouser, donc elle l'aimait, donc son témoignage serait suspect. Toutefois, mieux valait cela que rien, et l'on pourrait toujours le produire.

Il allait parler.

— Monsieur le juge!... commença-t-il. Il s'interrompit tout à coup.

— Eh bien?...

— Non! non!... impossible... je ne peux pas!

— Quoi donc?

Il ne répondit pas, absorbé de nouveau par ses pensées.

Il venait de voir encore plus clair dans la situation; parler ce serait faire savoir à tous que Louissette était sa maîtresse! Cela, à la rigueur, il eût pu le faire, puisqu'il était prêt à l'épouser et à réparer ainsi le tort qu'il lui aurait porté. Mais avouer cela c'était aussi attirer l'attention du public sur leurs relations, déjà anciennes.

Donc, le nom de la jeune fille ne devait même pas être prononcé!

— C'est décidé, se dit résolument le Perdreau. Arrivera que pourra, je ne parlerai pas de Louissette.

— Eh bien? interrogea le juge de nou- êtes-vous enfin décidé à parler?

— Je ne peux pas, monsieur le juge.

— Ha, ha, vous ne pouvez pas, je m'en doutais un peu.

— Mais je vous répète, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, que je ne suis pas coupable des crimes dont on m'accuse.

— Vous me répétez, vous me jurez, ça me fait bien quelque chose.

— Mais pourquoi donc aurais-je fait cette chose? pourquoi, je vous le demande?

— Ah! vous faites celui qui ne sait pas parler! Il ne manquait que cela.

Vous n'ignorez pas, voyons, que le vol a été le mobile du crime.

— Le vol?

— Oui, continuez à faire le nigaud.

Laissons cela. Vous savez parfaitement.

Si vous ne savez pas, expliquez-moi donc ceci :

Vous avez, il y a trois semaines environ, huit jours à peu près avant votre arrestation, et six après le crime, payé pour votre famille une dette de neuf mille francs, et deux jours après, vous avez passé chez le notaire d'Hardengot, avec un certain Jeandart, l'acte d'acquisition d'une maison sise à Sarzac, pour la somme de dix mille cinq cents francs que vous avez payée comptant. Les vôtres ne possèdent que quelques immeubles qui étaient grevés d'une lourde hypothèque, celle que vous avez fait lever avec vos premières neuf mille francs. Quant à vous, vous n'aviez auparavant, ni sou ni maille, tout le monde le sait parfaitement.

Voulez-vous donc bien m'expliquer d'où vous est venue cette somme de vingt-deux mille francs ?

Vingt-deux mille francs ! ce n'est pas cent sous, je suppose... et ça ne se trouve point dans le pas d'une mule, dans celui d'une chèvre pas davantage.

— D'où ils viennent ces vingt-deux mille francs ?

Il ne me sera pas difficile de vous le dire.

— Ah ! vraiment ? Ils vous sont tombés de la lune, sans doute, fit M. Rauzet, stupéfait de tant d'audace.

— Pas de la lune, monsieur le juge, mais de la main d'un brave homme.

— Un cadeau alors ?

— D'un brave homme qui, en mourant,

— Ah ! nous y sommes, un héritage, de mieux en mieux. Et le testament, je vous prie ? Il nous le faut, le testament.

— Le testament ?

— Eh ! sans doute ; la preuve est toujours la preuve, nous ne connaissons que cela, nous ! Le Perdreau demeurait sans paroles.

— Eh bien !... voilà que vous avez l'air tout drôle. Je m'en doutais un peu, que cela vous dérangerait dans vos petites combinaisons, cette demande de testament. Enfin, parlez, racontez votre petite affaire. Je suis curieux de savoir ce que vous avez trouvé pour vous tirer de ce mauvais pas.

— Monsieur le juge, fit le malheureux Cazal, si c'est comme ça, vous êtes décidé par avance à ne pas me croire, au tant vaut que je me taise.

— Ah ! bon, voilà que vous vous dérobez, je m'y attendais un peu.

— Vous vous trompez, monsieur le juge, je dirai la vérité. Oui, ce que je vais vous dire est vrai, tout à fait vrai.

— Voyons ça.

M. Rauzet croisa ses deux mains sur son ventre, et se mit en devoir d'écouter avec patience, l'air légèrement narquois et sceptique aussi.

Le Perdreau commença avec assurance.

— Il y avait...

— ...une fois, comme dans les contes de fées... fit le juge.

— Il y avait à Sarzac, reprit le jeune hom-

me, sans se laisser démonter, un mendiant que l'on appelait Jean Mignot...

— Un mendiant ? et ce serait lui ?... ah ! ah ! elle est bonne celle-ci, fit M. Rauzet, en éclatant de rire.

— Si vous ne voulez pas m'écouter... si vous prenez les choses ainsi... ce n'est pas la peine que je continue.

— Si, si, allez toujours.

— Ce mendiant était depuis quarante ans dans le pays. D'où il était venu, personne ne le pouvait dire. D'ailleurs, ça ne fait rien à la chose.

— Oh ! non, assurément rien, fit le juge, riant toujours.

— Il allait un peu partout, dans la Chalosse, de maison en maison, et surtout chez les riches. Ici on lui donnait du pain, là du lard, ailleurs du blé, ou du maïs. Il mangeait le pain, buvait de l'eau et vendait le reste. On lui donnait de l'argent aussi, pas mal d'argent, car il savait des prières pour les gens et aussi pour les bêtes malades.

— Et voilà comment, sans que personne ne pût sans douter, fit le magistrat, toujours ironique ; il avait ramassé de l'argent, beaucoup d'argent !

Ha ! ha ! la bonne histoire !

— Done, il avait amassé de l'argent, beaucoup d'argent, comme vous dites, un trésor ? Vingt-deux mille francs, n'est-il pas vrai ?...

Allons... hâtez-vous... tout de suite, arrivons au bout.

— Non, monsieur le juge, je veux tout dire. Donc, ce pauvre Mignot était vieux, mais vieux comme les chemins.

— Ça nous fait bien quelque chose...

— Tout petit, à peine, si je commençais à marcher, je m'échappais de chez moi... même souvent je me fis battre...

— Mon Dieu ! que ces détails sont oiseaux.

Au fait, et vivement.

— Enfin ! Il m'aimait beaucoup. Moi, je l'aimais aussi. Une année, où il fut bien malade, je le soignai, tout seul, aussi bien que je sus...

— La soeur de charité, quoi !

— Personne ne se souciait de venir dans la cabane du pauvre Mignot.

Il faut dire qu'il n'était pas commode. Si l'on approchait trop, gare le bâton.

Avec sa grande barbe grise, toute emmêlée, ses cheveux longs, tombant sur ses épaules, ses gros yeux bordés de rouge, il vous aurait fait peur, monsieur le juge.

— C'est peu probable.

— Il me dit cette fois :

Quand je mourrai, mon petit Perdreau, je veux te faire une surprise que tu n'oublieras pas de longtemps.

— Pensez à vivre d'abord, le Mignot, ça vaudra mieux, lui dis-je, en riant. J'ai de l'amitié pour vous, vous le savez ; la bonne surprise pour moi, ce sera que vous guérissiez.

— Tu es un brave, mon Jean, me dit-il, mais j'en tiens pour ce que j'ai dit.

— Quand je partis au régiment, il me mit dans la main deux beaux louis tout neufs.

— Oh ! oh ! de mieux en mieux.

— ! Donc, dans ces derniers temps, il n'était pas malade si vous voulez, mais si faible ! Il ne pouvait plus se traîner seulement jusqu'à sa porte.

— Bon ! nous approchons du dénouement, ce ne sera pas dommage, fit le juge, avec un profond soulagement.

— Il ne voulait que moi auprès de lui.

— Naturellement !

— Il s'affaiblit de plus en plus. Bientôt il ne put plus se lever, je lui faisais du bouillon ; je lui donnais du jus de viande, du bon vin.

— Oui, toujours la bonne soeur !

Il me dit un soir :

— Petit, approche un peu, je ne te vois plus ; donne-moi ta main que je te sente, là, auprès de moi... ça m'aidera à mourir.

— Mourir ! je lui dis, allons donc, faut pas penser à ça, père Mignot ; vous allez vous refaire avec toutes ces bonnes choses que je vous donne, vous allez voir ! Vous serez bientôt aussi gaillard qu'auparavant.

Il secoua la tête et parut me regarder de ses yeux sans regard.

Des larmes bientôt y perlèrent et coulèrent le long de ses joues.

— Tenez ! encore quand j'y pense, c'est plus fort que moi.

Jean Cazal, du revers de sa main, essuyait une larme.

Ce moment d'émotion passé, il reprenait :

— Mignot bientôt me dit :

— Toi seul, tu m'as aimé en ce monde, mon pauvre Perdreau. Tous me jetaient des pierres, me lançant des chiens aux jambes, et, souvent, en me faisant l'aumône, on me disait des paroles de mépris. Par toi, j'ai su la douceur d'être aimé, la seule pour laquelle il vaille la peine de vivre.

Je te le dis en vérité, maintenant que je suis au bout de mon long voyage, que je vois la vie comme celui qui a marché tout le jour et qui se retourne un instant pour voir la route parcourue.

— C'est un surprenant comédien, se disait M. Rauzet ; il parle comme un académicien, par ma foi. Un garçon qui avait l'air d'un grand dadais. Qui s'y fut attendu ?

Cazal continuait :

— J'ai amassé pour toi, disait le mendiant, tout comme si tu avais été mon fils. J'ai amassé, amassé. Je vendais mon lin, je vendais ma laine, mes noix, je faisais argent de tout.

Qu'est-ce qu'il lui fallait, pour être heureux, au vieux Mignot ? un peu de pain, une pomme de terre ou un fruit quelquefois, un verre d'eau claire et l'amitié de son petit Perdreau.

Embrasse-moi encore une fois, mon fils.

Je l'embrassai.

— J'ai une grosse somme, mon enfant, ajouta-t-il. Quand je serai mort, tu la prendras. Elle est là, dans ma paillasse ; pas de danger que les rats me la mangent, reprit-il, elle est dans un coffre en fer-blanc que leur dent ne peut mordre.

Elle est pour toi, pour toi seul, je te la donne.

Tu penseras au vieux Mignot, quelquefois. Tu te souviendras qu'il t'aimait bien.

J'ai beaucoup d'argent... plus que tu ne penses... trente mille francs, ou il ne s'en manque guère.

(A suivre)

Les PILULES ROUGES le Vrai Médicament de la Femme



Mme G. DENOMMÉE,
576 rue Beaudry,
Montréal.

J'avais commencé jeune à travailler assidûment et ma santé en fut affectée, mon sang appauvri. Durant plusieurs années ensuite je fus chancelante. Après mon mariage, chaque nouvelle maternité prenait mes forces et il me fallait de longs soins pour me remettre même très imparfaitement. Enfin, je me décidai un jour de suivre les conseils de ma mère et de prendre des Pilules Rouges. Ce remède m'a rapidement fortifiée et je ne m'étais jamais sentie aussi courageuse dans les circonstances. Après la venue de mon bébé, je me remis promptement. J'ai continué ensuite d'employer les Pilules Rouges dans des occasions pareilles. — Mme Geo. Denommée, 576, rue Beaudry, Montréal.

Depuis des années, les Pilules Rouges sont le remède dont je me sers généralement. Lorsque je les ai employées pour la première fois, elles m'avaient fortifiée, ramenée à la santé et pour longtemps. Mais, comme j'avance en âge et que tout s'use, surtout les forces, lorsque je constate chez moi moins d'activité, moins de résistance au travail, j'ai immédiatement recours aux Pilules Rouges et quelques boîtes suffisent à me reconforter.

Mme Joseph Robert,
96, rue St-Philippe,
Trois-Rivières, Qué.



Mme JOS. ROBERT,
96, rue St-Philippe,
Trois-Rivières, Qué.

J'étais épuisée par un travail incessant et toutes mes obligations de mère de famille. Le retour de l'âge m'arriva dans ces conditions et si peu préparée à ses assauts divers que je crus y laisser ma vie. Des hémorragies me tenaient au lit la plus grande partie du temps et, lorsque je me levais, c'étaient des vertiges à ne pouvoir marcher. Les médecins qui me traitaient déclaraient eux-mêmes que le reste de ma vie serait une suite de souffrances. Je crus bon cependant de prendre des Pilules Rouges qui ramenèrent mes forces. La santé me revint donc et je puis encore, chaque jour, faire un bon travail. Mme Joseph Dupuis, Southbridge, Mass.



Mme JOS. DUPUIS,
Southbridge, Mass.



Mme JOS. LARIVÉE,
18, rue Couillard,
Lauzon, (Lévis), P. Q.

Plusieurs médecins m'avaient traitée pour une douleur de côté dont je souffrais depuis longtemps. J'étais devenue tellement faible que je devais rester au lit. La moindre nourriture que je prenais me fatiguait l'estomac. Et tout cela ne disparaissait pas. Après avoir écrit au médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, j'ai commencé à prendre des Pilules Rouges qui ont considérablement augmenté mes forces, ont activé les fonctions de mon estomac et m'ont délivrée des douleurs que je ressentais sans avoir à subir d'opération, comme les médecins me le recommandaient. — Mme Jos. Larivée, 18, rue Couillard, Lauzon Lévis, P.Q.

Avant mon mariage, j'ai été pendant plusieurs années traînante, sans force, ayant des étourdissements, des maux de reins et tant de douleurs à certaines époques que je devais me tenir au lit. Différents médecins m'avaient traitée, mais sans améliorer mon état. Après avoir écrit au médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, j'ai commencé à prendre des Pilules Rouges et les forces m'étant rapidement revenues, mes souffrances s'amaindrirent, puis ma santé devint florissante. Maintenant je suis mère de sept enfants et, malgré mes multiples occupations, je me porte à merveille. — Mme Jos Lafrance, 238, rue Jinks, Fall-River, Mass.



Mme Jos. LAFRANCE,
238, rue Jinks,
Fall River, Mass.

J'ai plus d'une fois profité des bons effets des Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Elles m'ont guérie alors que je souffrais de faiblesse, d'irrégularités, de digestions difficiles, etc. Je me sentais toujours, excessivement lasse et j'étais devenue si nerveuse que je ne dormais pas. Après avoir reçu, sans résultat, les soins de plusieurs médecins, je me décidai d'écrire au médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine dont les renseignements et les conseils hygiéniques sont pour beaucoup dans la rapidité avec laquelle j'ai recouvré la santé. — Mme O. Robitaille, 467, rue Social, Woonsocket, R.-I.



Mme O. ROBITAILLE,
467, rue Social,
Woonsocket, R.-I.

CONSULTATIONS GRATUITES au No 274, rue Saint-Denis, Montréal, tous les jours, excepté les dimanches, de 9 heures du matin à 5 heures du soir durant la saison d'été. Les femmes malades qui ne peuvent venir voir notre médecin, sont invitées à lui écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de médicaments. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE limitée, 274, rue St-Denis, Montréal.

DYSPEPSIE

Si vous voulez un remède radical pour guérir votre dyspepsie, votre gastrite, votre dilatation d'estomac, vos pituites, etc., etc., prenez les tablettes

PAP-SAG

C'est le meilleur guérisseur de toute personne qui souffre de l'estomac.

En vente partout 50 sous la boîte, six pour \$2.50. Envoyé par la maille par la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Itée,

274, rue St-Denis, Montréal.

CONSTIPATION

Le séjour prolongé de matières fécales dans l'intestin compromet la santé générale, charge le sang de substances nuisibles, ce qui provoque des maladies. Ayez une évacuation de l'intestin, au moins toutes les vingt-quatre heures, en prenant le

ROBOL

Une ou deux tablettes *ROBOL* prises le soir au coucher, vous guériront de la constipation et vous débarrasseront des déchets qui vous empoisonnent.

En vente partout 25 sous la boîte, six pour \$1.25. Envoyé par la maille par la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Itée,

274, rue St-Denis, Montréal.

LA REPRESENTATION (Suite et Fin)



—Tu sais ce qu'est devenu mon fils... Oh! parle! parle! Est-ce toi qui me l'as ravi? Viens-tu te livrer à la justice?—C'est moi, au contraire, sire, qui, sans le savoir, avais sauvé l'enfant royal et viens vous le rendre... Avant toute autre explication, le roi et la reine, vivement émus, voulurent voir l'enfant... Malgré les trois années écoulées, ils reconnurent ses traits chéris et l'on comprend quelle joie suprême ils éprouvèrent. Lefol, alors, raconta dans quelles circonstances il sauva l'enfant et le doute cruel qu'il eut, se demandant si vraiment ce seigneur...



...qu'il croyait avoir tué, voulait noyer le petit. Doute qui avait déterminé Lefol à taire son acte et adopter l'enfant.—Or, ce seigneur est vivant, poursuit Lefol, il est ici, c'est Pedro, le neveu de Votre Majesté! A ces mots, le roi sursauta. Pour justifier les dires de Lefol, il fallait confondre habilement Pedro, désigné par le comédien comme le coupable. Pour y arriver, le roi, de concert avec l'artiste, s'arrêta au moyen suivant. Une pièce, échauffée sur le drame réel, fut hâtivement composée.



A la représentation, Pedro était au premier rang, entre le roi et la reine, qui allèrent l'observer. On vit donc sur la scène le neveu du roi d'un pays imaginaire, former le projet de tuer le fils unique de ce roi pour hériter de la couronne. L'artiste jouant le rôle du neveu, s'était grîmé de façon à ressembler assez à Pedro. Le traître endort la nourrice de l'enfant, ainsi que celui-ci, qu'il emporte une nuit. Jusque-là, Pedro suivait les péripéties du drame avec une attention particulière, nerveuse. Or, à la scène de la rivière, il sursauta...



...en reconnaissant, dans le personnage si intéressant, l'homme avec qui il avait eu la lutte tragique. Lefol, en effet, avait eu soin de ne pas se grimer et de s'habiller exactement comme le jour du drame réel. Les deux acteurs jouaient admirablement. Pedro assiste à ce corps-à-corps sauvage, dont les phases étaient restées gravées dans sa mémoire. Il se cache la face, sa pâleur est extrême, un tremblement violent l'agite. Alors, le roi Rodriguez se lève et s'écrie:—Arrêtez, comédiens!...



...votre jeu a suffisamment impressionné mon neveu Pedro... Approchez, Lefol, avec l'enfant que, dans la réalité, vous avez sauvé il y a trois ans. Lefol, portant le petit Carlos lui-même, qui avait bien joué son rôle, se campe devant Pedro qui recule.—Pedro, dit le roi avec force, reconnaissez l'homme que naguère vous rencontrâtes dans les circonstances qui viennent d'être représentées devant vous...—Moi!... moi!... s'écrie Pedro, qui essaye de reprendre son aplomb, mais n'y parvient pas.



Rodriguez enlève brusquement le grand voleur qui couvrait son fils, revêtu d'habits royaux.—Reconnais maintenant, traître, Carlos héritier de ma couronne! Elevant l'enfant au-dessus de l'assistance, celle-ci acclama le petit prince avec une joie suprême. Pedro, dont le rêve ambitieux s'évanouissait, se couvrit la face, s'effondra. Le criminel n'attendit pas le bourreau. Il se pendit dans sa maison.

Choses à Dire

PAS PRESSE

(Suite de la page 10.)

Des bruits de déclarations de guerre courraient Paris. Je demande à la hâte des nouvelles à un ami, — un ami d'enfance encore, — mais de ma femme défunte j'aurais dû me méfier.

Poste par poste, il me répond que les fonds baissent à la Bourse, qu'il fallait vendre tous mes actions et réaliser le plus d'argent possible. Je lui envoie ma procuration, il réalise... mais il lève le pied avec mon argent. Je ne l'ai jamais revu, mes fonds non plus.

Pressez-vous donc... C'est fini. Je prends mon temps maintenant. Il y a des gens qui se lamentent: ils demandent à être huit jours, trois mois, un an plus vieux, d'autres se plain-

gnent que le temps passe vite — il faudrait s'entendre. Pourquoi se plaindre d'une chose dont on est satisfait.

Vous allez peut-être me dire que dans certaines circonstances de la vie il faut se hâter. Aux courses, par exemple. Le cheval qui veut gagner le prix doit se presser. Pourquoi ça? D'abord, on pourrait faire des courses où le gagnant serait celui qui arriverait le dernier. Ce serait aussi amusant, et puis le premier ferait un nez... non, un museau.

Mais, sans chercher plus loin, j'ai assisté à une course où le cheval qui est arrivé premier a marché tout le temps au pas et il a gagné la course — il est vrai qu'il était tout seul.

Time is money! Le temps c'est de l'argent, il ne faut pas se dépêcher de le dépenser...

Et s'il y a ici des personnes qui soient pressées, elles n'ont qu'à s'en aller, je prends mon temps.

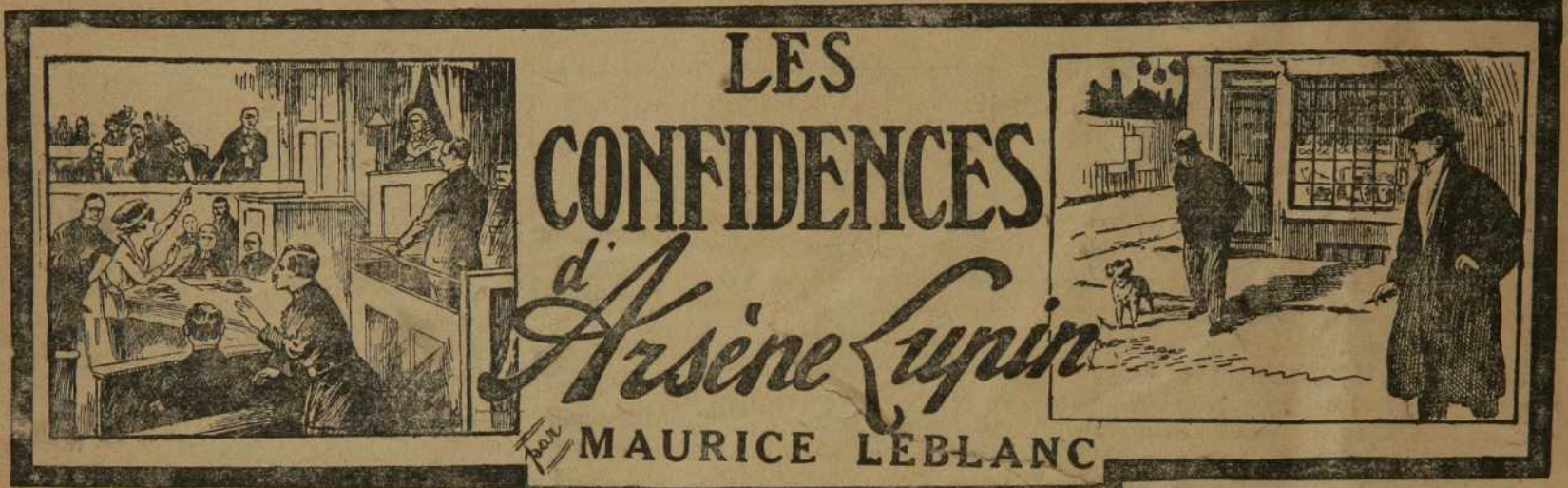
En ce moment, n'est-ce pas... sentez (il

flaire). Sentez-vous, c'est chez moi, en face, il y a le feu. On le voit d'ici. Il y a des gens qui jettent leurs matelas, leurs meubles, leurs enfants et leurs femmes par la fenêtre pour les empêcher de brûler, c'est ridicule. Pourquoi se hâter? Les grands événements font les grands hommes. Tout le monde a sa tâche dans une catastrophe, il suffit de savoir utiliser les aptitudes de chacun.

Ainsi, moi, on m'a chargé d'aller prévenir les pompiers, j'y vais, lentement, *Festina lente*, mais qui veut aller longtemps ménager sa monture (*flairant*). Le feu gagne, sentez-vous la fumée?

Je vais aller prévenir les pompiers... tout à l'heure (*il se dirige vers la droite*). Je ne suis pas pressé. (*Se ravisant, il revient sur ses pas*.) J'allais prendre le plus court. (*Il sort par la gauche*.)

COQUELIN CADET,



No 13

"Suite"

LE MARIAGE D'ARSENE LUPIN

— Hélas! L'histoire est facile à reconstituer et se résume en quelques phrases. Voici: lors de sa visite chez moi, et des confidences que j'eus le tort de lui faire, le comte d'Andrézy retint plusieurs choses; d'abord que j'étais votre neveu, et que, cependant, vous me connaissez relativement peu, puisque j'avais quitté Sarzeau tout enfant et que, depuis nos relations s'étaient bornées au séjour de quelques semaines que je fis ici, il y a quinze ans, et durant lesquelles je demandai la main de ma cousine Angélique; ensuite, que, ayant rompu avec tout mon passé, je ne recevrais plus aucune correspondance; et enfin, qu'il y avait, entre lui d'Andrézy et moi, une certaine ressemblance physique que l'on pouvait accentuer jusqu'à la rendre frappante. Son plan fut échafaudé sur ces trois points. Il soudoya mes deux serviteurs arabes, qui devaient l'avertir au cas où j'aurais quitté l'Algérie. Puis il revint à Paris avec mon nom et mon apparence exacte, se fit connaître de vous, chez qui il fut invité chaque quinzaine, et vécut sous mon nom, qui devint ainsi l'une des nombreuses étiquettes sous lesquelles il cache sa véritable personnalité. Il y a trois mois, "la poire étant mûre", comme il dit dans ses lettres, il commença l'attaque par une série de communications à la presse, et en même temps, craignant sans doute qu'un journal ne révélât en Algérie le rôle que l'on jouait sous mon nom à Paris, il me faisait frapper par mes serviteurs, puis enlever par ses complices. Dois-je vous en dire davantage en ce qui vous concerne, mon oncle?

Un tremblement nerveux agitait le duc de Sarzeau-Vendôme. L'épouvantable vérité à laquelle il refusait d'ouvrir les yeux, lui apparaissait tout entière, et prenait le visage odieux de l'ennemi. Il agrippa les mains de son interlocuteur et lui dit àprement, désespérément:

— C'est Lupin, n'est-ce pas?

— Oui, mon oncle.

— Et c'est à lui... c'est à lui que j'ai donné ma fille en mariage!

— Oui, mon oncle, à lui qui m'a volé mon nom de Jacques d'Emboise, et qui vous a volé votre fille. Angélique est la femme légitime d'Arsène Lupin et cela conformément à vos ordres. Une lettre de lui que voici en fait foi. Il a bouleversé votre existence, troublé votre esprit, assiégé "les pensées de vos veilles et les rêves de vos nuits", cambriolé votre hôtel, jusqu'à l'instant où, pris de peur, vous vous êtes réfugié ici, et où, croyant échapper à ses manœuvres et à son chantage, vous avez dit à votre fille de désigner comme époux un de ses trois cousins, Mussy, d'Emboise ou Caorches.

— Mais pourquoi a-t-il choisi celui-ci plutôt que les deux autres?

— C'est vous, mon oncle, qui l'avez choisi.

— Au hasard... parce qu'il était plus riche...

— Non, pas au hasard, mais sur les conseils sournois, obsédants et très habiles de votre domestique Hyacinthe.

Le duc sursauta.

— Hein! quoi! Hyacinthe serait complice?

— D'Arsène Lupin, non, mais de l'homme qu'il croit être d'Emboise et qui a promis de lui verser cent mille francs, huit jours après le mariage...

— Ah! le bandit!... il a tout combiné, tout prévu.

— Tout prévu, mon oncle, jusqu'à simuler un attentat contre lui-même, afin de détourner les soupçons, jusqu'à simuler une blessure reçue à votre service.

— Mais dans quelle intention? Pourquoi toutes ces infamies?

— Angélique possède onze millions, mon oncle. Votre notaire à Paris devait en remettre les titres la semaine prochaine au pseudo d'Emboise, lequel les réalisait aussitôt et disparaissait. Mais, dès ce matin, vous lui avez remis, comme cadeau personnel, cinq cent mille francs d'obligations au porteur, que ce soir, à neuf heures, hors du château, près du Grand-Chêne, il doit passer à l'un de ses complices, qui les négociera demain matin à Paris.

Le duc de Sarzeau-Vendôme s'était levé, et il marchait rageusement en frappant des pieds.

— Ce soir à neuf heures, dit-il... nous ver-

rons... nous verrons... D'ici là... je vais prévenir la gendarmerie...

— Arsène Lupin se moque des gendarmes.

— Télégraphions à Paris.

— Oui, mais les cinq cent mille francs... Et puis le scandale surtout, mon oncle... Pensez à ceci: votre fille, Angélique de Sarzeau-Vendôme, mariée à cet escroc, à ce brigand. Non, non, à aucun prix...

— Alors quoi?

— Quoi?

A son tour, le neveu se leva et, marchant vers un râtelier où des armes de toutes sortes étaient suspendues, il décrocha un fusil qu'il posa sur la table près du vieux gentilhomme.

— Là-bas, mon oncle, aux confins du désert, quand nous nous trouvons en face d'une bête fauve, nous ne prévenons pas les gendarmes, nous prenons notre carabine et nous l'abattions, la bête fauve, sans quoi c'est elle qui nous écrase sous sa griffe.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que j'ai pris là-bas l'habitude de me passer des gendarmes. C'est une façon de rendre la justice un peu sommaire, mais c'est la bonne, croyez-moi, et, aujourd'hui, dans le cas qui nous occupe, c'est la seule. La bête morte, vous et moi l'enterrons dans quelque coin... ni vu ni connu.

— Angélique?...

— Nous l'avertirons après.

— Que deviendra-t-elle?

— Elle restera... ce qu'elle est légalement, ma femme, la femme du véritable d'Emboise. Demain je l'abandonne et je retourne en Algérie. Dans deux mois le divorce est prononcé.

Le duc écoutait, pâle, les yeux fixes, la mâchoire crispée. Il murmura:

— Es-tu sûr que ses complices du bateau ne le préviendront pas de ton évasion?

— Pas avant demain.

— De sorte que?

— De sorte que, à neuf heures, ce soir, Arsène Lupin prendra inévitablement, pour aller au Grand-Chêne, le chemin de rond qui suit les anciens remparts et qui contourne les ruines de la chapelle. J'y serai, moi, dans les ruines.

— J'y serai, moi aussi, dit simplement le duc de Sarzeau-Vendôme en décrochant un fusil de chasse.

Il était à ce moment cinq heures du soir.

Commencé dans le No du 14 Juin 1919.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Le duc s'entretint longtemps avec son neveu, vérifia les armes, les recharga. Puis, dès que la nuit fut venue, par les couloirs obscurs, il le conduisit jusqu'à sa chambre et se cacha dans un réduit contigu.

La fin de l'après-midi s'écoula sans incident. Le dîner eut lieu. Le duc s'efforça de rester calme. De temps en temps, à la dérobee, il regardait son gendre avec le véritable d'Emboise. C'était le même teint, la même forme de figure, la même coupe de cheveux. Pourtant le regard différait, plus vifs chez celui-là, plus lumineux, et, à la longue, le duc découvrit de petits détails inaperçus jusqu'ici, et qui prouvaient l'imposture du personnage.

Après le dîner on se sépara. Là pendule marquait huit heures. Le duc passa dans sa chambre et délivra son neveu. Dix minutes plus tard, à la faveur de la nuit, ils se glissaient au milieu des ruines, le fusil en main.

Angélique cependant avait gagné, en compagnie de son mari, l'appartement qu'elle occupait, au rez-de-chaussée, d'une tour qui flanquait l'aile gauche du château. Au seuil de l'appartement, son mari lui dit :

— Je vais me promener un peu, Angélique. A mon retour, consentirez-vous à me recevoir ?

— Certes, dit-elle.

Il la quitta et monta au premier étage, qui lui était réservé. Aussitôt seul, il ferma la porte à clef ouvrit doucement une fenêtre qui donnait sur la campagne et se pencha. Au pied de la tour, à quarante mètres au-dessous de lui, il distingua une ombre. Il siffla. Un léger coup de sifflet lui répondit.

Alors il tira d'une armoire une grosse serviette en cuir, bourrée de papiers, qu'il enveloppa d'une étoffe noire et ficela. Puis il s'assit à sa table et écrivit :

"Content que tu aies reçu mon message, car je trouve dangereux de sortir du château avec le gros paquet des titres. Les voici. Avec ta motocyclette, tu arriveras à Paris pour le train de Bruxelles du matin. Là-bas tu remettras les valeurs à Z... qui les négociera aussitôt."

A. L.

"Post-Scriptum. — En passant au Grand-Chêne, dis aux camarades que je les rejoins. J'ai des instructions à leur donner. D'ailleurs, tout va bien. Personne ici n'a le moindre soupçon."

Il attachait la lettre sur le paquet, et descendit le tout par la fenêtre, à l'aide d'une ficelle.

— Bien, se dit-il, ça y est. Je suis plus tranquille.

Il patienta quelques minutes encore, en déambulant à travers la pièce, et en souriant à deux portraits de gentilshommes suspendus à la muraille :

— Horace de Sarzeau-Vendôme, maréchal de France... Le grand Condé... Je vous salue, mes aïeux. Lupin de Sarzeau-Vendôme sera digne de vous.

A la fin, le moment étant venu, il prit son chapeau et descendit.

au rez-de-chaussée, Angélique sur-

AVIS— Cette annonce rapportée vaut 150 par dollar sur tout crédit. Yeux artificiels. N'achetez jamais des poddlers ni aux ma-

Et tout de suite, sans en dire davantage, elle rentra chez elle, laissant à son mari une vision d'effroi et de délire.

— Elle est malade, se dit-il. Le mariage ne lui réussit pas.

Il alluma une cigarette et conclut, sans attacher d'importance à cet incident qui eût dû le frapper :

— Pauvre Angélique! tout ça finira par un divorce...

Dehors la nuit était obscure, le ciel voilé de nuages.

Les domestiques fermaient les volets du château. Il n'y avait point de lumière aux fenêtres, le duc ayant l'habitude de se coucher après le repas.

En passant devant le logis du garde, et en s'engageant sur le pont levis :

— Laissez la porte ouverte, dit-il, je fais un tour et je reviens.

Le chemin de ronde se trouvait à droite, et conduisait, le long des anciens remparts qui jadis ceignaient le château d'une seconde enceinte beaucoup plus vaste, jusqu'à une poterne aujourd'hui presque démolie.

Ce chemin, qui contournait une colline et suivait ensuite le flanc d'un vallon escarpé, était bordé à gauche de taillis épais.

— Quel merveilleux endroit pour un guet-apens, dit-il. C'est un vrai coupe-gorge.

Il s'arrêta, croyant entendre du bruit. Mais non, c'était un froissement de feuilles. Pourtant une pierre dégringola le long des pentes, rebondissant aux aspérités du roc. Mais, chose bizarre, rien ne l'inquiétait, il se remit à marcher. L'air vif de la nuit arrivait jusqu'à lui par-dessus les plaines de la presqu'île, il s'en remplissait les poumons avec joie.

— Comme c'est bon de vivre! se dit-il. Jeune encore, de vieille noblesse, multimillionnaire, qu'est-ce qu'on peut rêver de mieux, Lupin de Sarzeau-Vendôme ?

A une petite distance, il aperçut, dans l'obscurité, la silhouette plus noire de la chapelle dont les ruines dominaient le chemin de quelques mètres. Des gouttes de pluie commençaient à tomber, et il entendit une horloge frapper neuf coups. Il hâta le pas. Il y eut une courte descente, puis une montée. Et, brusquement, il s'arrêta de nouveau.

Une main avait saisi la sienne.

Il recula, voulut se dégager.

Mais quelqu'un émergeait d'un groupe d'arbres qu'il frôlait, et une voix lui dit :

— Taisez-vous... pas un mot...

Il reconnut sa femme, Angélique.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda-t-il.

Elle murmura, si bas que les mots étaient à peine intelligibles :

— On vous guette... ils sont là, dans les ruines, avec des fusils.

— Qui ?

— Silence... Ecoutez...

Ils restèrent immobiles un instant, puis elle dit :

— Ils ne bougent pas... Peut-être ne m'ont-

ils pas entendue... Retournons...

— Mais...

— Suivez-moi.

son accent était si impérieux qu'il obéit sans

l'interroger davantage. Mais soudain elle s'effara.

— Courons... Ils viennent... J'en suis sûre...

De fait on percevait un bruit de pas.

Alors, rapidement, lui tenant toujours la main, avec une force irrésistible, elle l'entraîna par un raccourci, dont elle suivait les sinuosités sans hésitations, malgré les ténèbres et les ronces. Et, très vite, ils arrivèrent au pont levis.

Elle passa son bras sous le sien. Le garde les salua. Ils traversèrent la grande cour, pénétrèrent dans le château, et elle le conduisit jusqu'à la tour d'angle où ils demeuraient tous deux.

— Entrez, dit-elle.

— Chez vous ?

— Oui.

Deux femmes de chambre attendaient. Sur l'ordre de leur maîtresse, elles se retirèrent dans les pièces qu'elles occupaient au troisième étage.

Presque aussitôt on frappait à la porte du vestibule qui commandait l'appartement, et quelqu'un appela.

— Angélique.

— C'est vous, mon père? dit-elle en dominant son émotion.

— Oui, ton mari est ici ?

— Nous venons de rentrer.

— Dis-lui donc que j'aurais besoin de lui parler. Qu'il me rejoigne chez moi... C'est urgent.

— Bien, mon père, je vais vous l'envoyer.

Elle prêta l'oreille durant quelques secondes, puis revint dans le boudoir où se tenait son mari, et elle affirma :

— J'ai tout lieu de croire que mon père ne s'est pas éloigné.

Il fit un geste pour sortir.

— En ce cas, s'il désire me parler...

— Mon père n'est pas seul, dit-elle vivement en lui barrant la route.

— Qui donc l'accompagne ?

— Son neveu, Jacques d'Emboise.

Il y eut un silence. Il la regarda avec une certaine surprise, ne comprenant pas bien la conduite de sa femme. Mais, sans s'attarder à l'examen de cette question, il ricana :

— Ah! cet excellent d'Emboise est là! alors tout le pot aux roses est découvert? A moins que...

— Mon père sait tout, dit-elle... J'ai entendu une conversation tantôt, entre eux. Son neveu a lu des lettres... J'ai hésité à vous prévenir... Et puis j'ai cru que mon devoir.

Il l'observa de nouveau. Mais, aussitôt repris par l'étrangeté de la situation, il éclata de rire :

— Comment? mes amis du bateau ne brûlent pas mes lettres? Et ils ont laissé échapper leur captif? Les imbéciles! Ah! Quand on ne fait pas tout soi-même!... N'importe, c'est cocasse... d'Emboise contre d'Emboise... Eh! mais, si l'on ne me reconnaissait plus, maintenant? Si d'Emboise lui-même me confondait avec lui-même ?

Il se retourna vers une table de toilette, saisit une serviette qu'il mouilla et frotta de savon, et, en un tour de main, s'essuya la figure, se démaquilla, et changea le mouvement de ses cheveux.

— Ça y est, dit-il, apparaissant à Angélique

que tel qu'elle l'avait vu le soir du cambriolage, à Paris, ça y est. Je suis plus à mon aise pour discuter avec mon beau-père.

— Où allez-vous? s'écria-t-elle en se jetant devant la porte.

— Dame! rejoindre ces messieurs.

— Vous ne passerez pas!

— Pourquoi?

— Et s'ils vous tuent?

— Me tuer?

— C'est cela qu'ils veulent, vous tuer... cacher votre cadavre quelque part... Qui le saurait?

— Soit, dit-il à leur point de vue ils ont raison. Mais si je ne vais pas au-devant d'eux, c'est eux qui viendront. Ce n'est pas cette porte qui les arrêtera... Ni vous, je pense. Par conséquent il vaut mieux en finir.

— Suivez-moi, ordonna Angélique.

Elle souleva la lampe qui les éclairait, entra dans sa chambre, poussa l'armoire à glace, qui roula sur des roulettes dissimulées, écarta une vieille tapisserie et dit:

— Voici une autre porte qui n'a pas servi depuis longtemps. Mon père en croit la clef perdue. La voici. Ouvrez. Un escalier pratiqué dans les murailles vous mènera tout au bas de la tour. Vous n'aurez qu'à tirer les verrous d'une seconde porte. Vous serez libre.

Il fut stupéfait, et il comprit soudain toute la conduite d'Angélique. Devant ce visage mélancolique, disgracieux, mais d'une telle douceur, il resta un moment décontenancé, presque confus. Il ne pensait plus à rire. Un sentiment de respect, où il y avait des remords et de la bonté, pénétrait en lui.

— Pourquoi me sauvez-vous? murmura-t-il.

— Vous êtes mon mari.

Il protesta:

— Mais non... mais non... C'est un titre que j'ai volé. La loi ne reconnaîtra pas ce mariage.

— Mon père ne veut pas de scandale dit-elle.

— Justement, fit-il avec vivacité, justement j'avais envisagé tout cela, et c'est pourquoi j'avais emmené votre cousin d'Erboise à proximité. Moi disparu, c'est lui votre mari. C'est lui que vous avez épousé devant les hommes.

— C'est vous que j'ai épousé devant l'Eglise.

Il se tut, réfléchit à toutes ces choses insignifiantes pour lui et ridicules, mais si graves pour elle, et il répéta plusieurs fois:

— C'est terrible... c'est terrible... j'aurais dû prévoir...

Et tout à coup, envahi par une idée, il s'écria en frappant des mains:

— Voilà! j'ai trouvé. Je suis au mieux avec un des principaux personnages du Vatican... Le Pape fait ce que je veux... J'obtiens une audience et je ne doute pas que le Saint-Père, ému par mes supplications...

Son plan était si comique, sa joie si naïve qu'Angélique ne put s'empêcher et elle lui dit:

— Je suis votre femme devant Dieu.

Elle le regardait avec un regard où il n'y avait ni mépris ni hostilité, et point même de colère, et il se rendit compte qu'elle ou-

bliait de considérer en lui le bandit et le malfaiteur, pour ne penser qu'à l'homme qui était son mari et auquel le prêtre l'avait liée jusqu'à l'heure suprême de la mort.

Il fit un pas vers elle et l'observa plus profondément. Elle ne baissa pas les yeux d'abord. Mais elle rougit. Et jamais il n'avait vu un visage plus touchant, empreint d'une telle pudeur et d'une telle dignité. Il lui dit, comme au premier soir de Paris:

— Oh! vos yeux... vos yeux calmes et tristes... et si beaux!

Elle baissa la tête et balbutia:

— Allez-vous-en... allez-vous-en.

Devant son trouble, il eut l'intuition subite des sentiments plus obscurs qui la remuaient et qu'elle ignorait elle-même. Dans cette âme de vieille fille dont il connaissait l'imagination romanesque, les rêves inassouvis, les lectures surannées, ne représentait-il pas soudain, en cette minute exceptionnelle, et par suite des circonstances anormales de leurs rencontres, quelque chose de spécial, le héros à la Byron, le bandit romantique et chevaleresque? Un soir, malgré les obstacles, aventurier fameux, ennobli déjà par la légende, grandi par son audace, un soir, il était entré chez elle et il lui avait passé au doigt l'anneau nuptial. Fiançailles mystiques et passionnées, telles qu'on en voyait au temps du *Corsaire* et d'*Hernani*...

Emu, attendri, il fut sur le point de céder à un élan d'exaltation et de s'écrier:

— Partons!... Fuyons!... Vous êtes mon épouse... ma compagne... Partagez une existence étrange et forte, superbe et magnifique...

Mais les yeux d'Angélique s'étaient relevés vers lui, et ils étaient si purs et si fiers qu'il rougit à son tour.

Ce n'était pas là une femme à qui l'on pût parler ainsi. Il murmura:

— Je vous demande pardon... J'ai commis beaucoup de mauvaises actions, mais aucune dont le souvenir me sera plus amer. Je suis un misérable... J'ai perdu votre vie.

— Non, dit-elle doucement, vous m'avez au contraire indiqué ma voie véritable.

Il fut près de l'interroger. Mais elle avait ouvert la porte et lui montrait le chemin. Aucune parole ne pouvait plus être prononcée entre eux. Sans un mot, il sortit en s'inclinant très bas devant elle.

Un mois après, Angélique de Sarzeau-Vendôme, princesse de Bourbon-Condé, épouse légitime d'Arsène Lupin, prenait le voile, et, sous le nom de soeur Marie-Auguste, s'enterrait au couvent des religieuses dominicaines.

Le jour même de cette cérémonie, la mère supérieure du couvent recevait une lourde enveloppe cachetée et une lettre...

La lettre contenait ces mots: "Pour les pauvres de soeur Marie-Auguste."

Dans l'enveloppe il y avait cinq cents billets de mille francs.

COUPON D'ABONNEMENT LE SAMEDI

Ci inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an ou \$1.75 pour six mois (excepté Montréal et banlieu) d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit:— MM. Poirier, Bessette & Cie, 131, Cadieux, Montréal.

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Dorénavant tous les reçus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du montant versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des reçus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire en temps de guerre.

On est également prié de prendre note que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

Poirier, Bessette & Cie,

Edits.-Props.

COUPON D'ABONNEMENT LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.75 pour 1 an ou 90c pour six mois (excepté Montréal et banlieu) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité)

Rue

Localité

Il était à ce moment cinq heures du soir.



Une preuve que des femmes évitent l'opération

Mde Etta Dorion, d'Ogdensburg, Wis., dit:—

"Je souffrais de maladies féminines, et j'en avais des douleurs perçantes dans le dos et le côté. Je perdais toutes mes forces, et je dus m'aliter. Le médecin conseilla l'opération, mais je ne voulais pas consentir. Je songeai à ce que j'avais lu au sujet du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et l'essayai. La première bouteille me soulagea déjà beaucoup, et six bouteilles m'ont guérie. Toute femme souffrant de maladie féminine quelconque, devrait essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham."

Comment Mde Boyd évite une opération.

Canton, Ohio.—"J'ai souffert d'une maladie féminine qui me torturait, et deux médecins avaient déclaré qu'il me fallait une opération pour me guérir.

"Ma mère qui avait été guérie par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, me conseilla de l'essayer avant de subir une opération. Il m'a guérie et je fais maintenant tout mon travail domestique sans difficulté. A toute femme affligée de ces mêmes maladies féminines, je conseille de prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et elles s'en trouveront bien." Mde Marie Boyd, 1421, 5e rue N.E., Canton, Ohio.



Toute femme malade devrait essayer le
**Composé Végétal de
 LYDIA E. PINKHAM**
 Avant de se soumettre à une opération

LYDIA E. PINKHAM MEDICINE CO. LYNN, MASS.



Le roi George mesure 5 pieds et 6 pouces. Le roi Edouard mesurait 5 pieds et 8 pouces.

Deux mines de cuivre de Cuba ont été en exploitation continue depuis l'année 1520.

La provision d'or aux E.-U., s'est augmentée de \$1,050,785,000 depuis le mois d'août 1914.

Deux savants français ont prétendu que 10% des volailles aux Etats-Unis avaient la tuberculose.

D'après un savant, la lumière du soleil exerce une pression de 70,000 tonnes sur la surface de la terre.

La consommation du thé, à l'exception des pays qui le produisent, est de 800,000,000 livres par année.

Une compagnie vient d'être formée en Australie pour faire le service aérien des marchandises entre les principales villes du pays.

Au coût de 9,000,000 de dollars, le Japon va construire un tunnel dans le détroit de Shimonoseki pour relier deux villes qui n'étaient desservies que par des bateaux passeurs.

Il y a aux Etats-Unis 168 religions différentes reconnues par l'état. Il y a quinze sectes baptiste, vingt et une sectes de luthériens, douze sectes presbytériennes et quinze sectes de méthodistes.

Le jardin zoologique de Londres vient de faire une grande perte en perdant Georgina, une tortue géante, née il y a 250 ans dans l'île Indefatigable. Georgina était domptée et les enfants s'amusaient à se promener sur son dos.

Un compteur à révolution s'adaptant au moteur d'un aéroplane vient d'être inventé par un anglais. Avec ce compteur l'aviateur peut contrôler la vitesse de sa machine et le nombre de milles qu'il vient de parcourir.

En quelques parties de l'Europe les oies sont engraisées pour le marché en les confinant dans des espaces sombres dans lesquels on laisse entrer la lumière plusieurs fois par jour, afin que les oies puissent faire six ou sept repas.

Pour Guérir le RHUME et la GRIPPE Employez Toujours Le **SIROP GAUVIN** Pour le Rhume

La Gomme d'Épinette

Le médicament canadien le plus populaire contre la toux, constitué, avec le **Menthol**, l'**Eucalyptol** et les autres médicaments antiseptiques et curatifs dont se compose le **Sirop Gauvin pour le Rhume**, le remède le plus efficace contre **Toux, Rhumes, Bronchites, Coqueluche, Grippe** et autres affections de la Gorge, des Bronches et des Poumons.

Balsamo-antiseptique puissant et expectorant efficace, la Gomme d'Épinette aide à soulager la toux, à calmer l'irritation des muqueuses des voies respiratoires qu'il aseptise et protège contre l'action néfaste des microbes de la Grippe et de la Tuberculose.

J. A. E. GAUVIN
 Pharmacien-Chimiste
 MONTREAL

Récolte de la Gomme d'Épinette



Le SIROP GAUVIN pour le RHUME est en vente partout à 25c la bouteille



EXAMEN DES YEUX Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES. Tracer, coudeur, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal
Le Spécialiste BEAUMIER
 A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue STE-CATHERINE Est Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 150 par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des poudriers ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

Müller's Worm Powder prouve sa valeur. Il ne cause aucun désordre dans l'estomac, aucune douleur ou gêne, mais agit avec calme et sans douleur de sorte que la destruction des vers passe inaperçue. Cependant, dès la première dose il y a de l'amélioration dans l'état du malade et cessation complète de tout trouble ou mal interne.

M. ALFRED POTVIN 12, Congress, Cohoes, N. Y.

SOUFFRE D'AFFAIBLISSEMENT GENERAL ET DE DOULEURS DIVERSES, LES

PILULES MORO

POUR LES HOMMES, LE GUERISSENT QUAND BEAUCOUP D'AUTRES REMEDES NE LUI AVAIENT RIEN FAIT

Je suis heureux de dire que les Pilules Moro m'ont guéri de dyspepsie nerveuse, de douleurs de reins, de jambes, de tête et d'affaiblissement général que les remèdes de plusieurs médecins n'avaient pu dissiper. Pendant un an aussi je fus menacé de paralysie du bras et de la jambe gauches. Le tout dépendait de ce que je ne m'étais pas assez ménagé, j'avais travaillé trop fort dans mon jeune âge, n'avais pas pris les précautions nécessaires contre les changements de température, la pluie, et que je n'avais pas non plus ménagé mon estomac qui s'était épuisé à digérer des choses trop lourdes. Les Pilules Moro, qui m'ont ramené complètement, sont maintenant le remède que je considère le meilleur.

M. Alfred Potvin,

12 Congress, Cohoes, N.Y.

J'avais, depuis un an, de bien mauvaises digestions qui étaient la cause de maux de tête, de douleurs d'estomac, d'engourdissements et de somnolence. Mes forces avaient beaucoup diminué et je ne me sentais plus la même vigueur au travail. J'ai pris les Pilules Moro et à la quatrième boîte je pouvais déjà manger avec plus d'appétit et digérer plus facilement. Les douleurs d'estomac et de tête ont cessé, mes forces sont revenues et je jouis d'une bonne santé."

M. Hippolyte Therrien,

16 rue Charest, St-Roch,

Québec.

HOMMES MALADES, écrivez à la Compagnie Médicale Moro qui vous indiquera les moyens de refaire vos forces et de recouvrer votre santé. Deman-

dez un blanc de traitement qui vous aidera à donner les détails voulus.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Elles sont aussi envoyées par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:
COMPAGNIE MEDICALE MORO,
272 rue Saint-Denis, Montréal.



M. ALFRED POTVIN

CRESOBENE

(CAPSULES)

Composées de produits balsamiques, antiseptiques, volatils, les Capsules Crésobènes imprègnent de leurs bienfaisantes vapeurs tout l'appareil respiratoire et guérissent infailliblement les MAUX de GORGE, LARYNGITES, RHUMES DE CERVEAU, GRIPPE, INFLUENZA, RHUMES, BRONCHITES, ASTHME, EMPHYSEME, etc.

Prix, 50 sous la boîte, six boîtes pour \$2.50, chez les marchands ou par la poste. COMPAGNIE DES CAPSULES CRÉSOBÈNE, 272 St-Denis, Montréal.



LE DÉSIR DU PUBLIC VA ÊTRE ENFIN RÉALISÉ !

Depuis longtemps le besoin se faisait sentir d'un Magazine de Famille, écrit en langue française et traitant des VUES ANIMÉES. Jusqu'alors il n'y a eu en ce genre que les magazines américains, écrits naturellement en anglais et peu adaptés aux besoins du public canadien.

LE PANORAMA

va combler cette lacune. Magazine mensuel de tirage soigné il comportera de TRES NOMBREUSES PAGES relatives aux VUES ANIMÉES qui constituent aujourd'hui l'amusement le plus populaire dans toutes les classes de la Société.

Il y aura dans chaque numéro :

Des SCENARIOS ENTIERS publiés sous forme de nouvelles et illustrés; d'autres scénarios, également illustrés et résumés rapidement; des RENSEIGNEMENTS sur les acteurs et actrices célèbres, sur la VIE DANS LES STUDIOS des Grandes Compagnies,

De beaux portraits d'acteurs et d'actrices

On y trouvera, en outre, des Pages Comiques, des Contes, des Départements Féminins, etc., puis

UN SPLENDIDE ROMAN

à suivre et choisi spécialement parmi les chefs-d'oeuvre de la littérature contemporaine.

Un magazine tel que le PANORAMA représente des frais énormes et cette publication de LUXE dont le prix sera de 20 CENTS LE NUMERO sera néanmoins une merveille de bon marché car elle aura

SOIXANTE ET QUATRE PAGES GRAND FORMAT

Le premier Numéro sortira vers le 15 octobre prochain et il sera prudent pour les lecteurs de s'en assurer un exemplaire en donnant leur ordre DES MAINTENANT à leur dépositaire, car le tirage en étant limité, ceux qui retarderont s'exposeront à une déception.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$2.40 pour 1 an ou \$1.20 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom
(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

S'il n'y a pas de dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement en remplissant le coupon ci-contre et en y joignant le montant requis.



ATTENTION! ATTENTION!

LE "SAMEDI" COMMENCERA DANS SON NUMERO
DU 13 SEPTEMBRE, LA PUBLICATION DU
ROMAN LE PLUS EXTRAORDINAIRE
QUI AIT ETE PUBLIE.

L'HOMME QUI REVIENT DE LOIN

Par GASTON LEROUX

est destiné, non seulement à succéder avec avantage aux "Confidences d'Arsène Lupin", mais à captiver au plus haut point possible l'esprit de tous ceux qui s'intéressent au mystérieux et au quasi inexplicable. Le genre fantastique est encore plus bouleversant que le genre policier.

L'HOMME QUI REVIENT DE LOIN, c'est une histoire d'apparitions et de fantômes à faire dresser les cheveux sur la tête, et c'est aussi l'histoire d'un mort qui, conformément à certaines théories du docteur Carrel, a pu être ressuscité, par un massage du cœur, quelques moments après son assassinat. Les apparitions les plus inexplicables se répètent et plongent le lecteur frémissant en plein domaine surnaturel. C'est un roman absolument nouveau rendu plus captivant encore par le style magique de son auteur, Gaston Leroux. Mais, qu'on se rassure, ce feuilleton, très moral, du commencement à la fin, se termine honnêtement par la confusion de tous ceux qui croient aux superstitions et aux esprits; n'empêche qu'il s'y trouve de nombreuses pages, nous le répétons, où certains faits, d'un ordre surnaturel nous plongent dans la plus vive angoisse. Ces transes-là sont encore plus puissantes que celles que peuvent provoquer les exploits d'un policier, si habile et si mystérieux soit-il.

Tous voudront avoir le commencement de

L'HOMME QUI REVIENT DE LOIN

et ceux qui attendront trop tard pour retenir leur numéro chez leur dépositaire, risquent de ne pouvoir trouver satisfaction, plus tard.

N'oubliez pas le "SAMEDI" du 13 Septembre 1919.

C'est dans ce numéro que commencera la publication du plus grand succès de librairie, actuellement.

C'est une extraordinaire primeur, qu'aux prix de réels sacrifices, nous sommes en mesure d'offrir à notre nombreuse clientèle.

On parlera longtemps de

L'HOMME QUI REVIENT DE LOIN

Par GASTON LEROUX

CHRONIQUE FEMININE

Retour de Villégiature

Adieu, Campagne, adieu.
La villégiature est terminée, nous allons rentrer respirer le bitume des rues de Montréal.

Je vais enfin retrouver le confort, le bain de porcelaine émaillée; l'eau chaude et l'eau froide.

Je quitte cette maison où les murs sont plus mince qu'une excuse d'amoureux et le papier peint aussi joli qu'une jeune fille les cheveux en papillottes.

Je quitte cette chère campagne où les phonographes des voisins nous tiennent éveillés jusqu'à minuit et où les oiseaux nous réveillent à cinq heures du matin.

Je quitte les grands bois verts où la lune, le soir, nous invite à l'amour mais où l'on ne trouve pas un seul amoureux présentable.

Je quitte cette chambrette où j'ai passé douze heures par jour à me faire belle et douze autres heures à me demander pour qui je me faisais belle.

Je quitte ce climat où l'ozone nous invite au sommeil et où les moustiques nous empêchent de dormir.

Je quitte cette pension où le maître de la maison nous promettait un appétit mais ne nous offrait rien à manger.

Je quitte cette plage où les hommes de trente-six ans exhibent leurs charmes douteux.

Je quitte ce terrain de tennis où les veuves et les actrices se déguisent en débutantes et où les débutantes se collent du rouge sur les joues pour ressembler à des actrices.

Je quitte ce terrain de golf où les petits commis de petits magasins changent six fois par jour d'habits afin de passer pour millionnaires, et où les millionnaires fument de vieilles pipes et relèvent les manches de leur chemise pour se faire griller les bras.

Je quitte cette salle de danse où le plancher est aussi doux qu'un opéra de Wagner et où les danseurs aussi rares que les baisers d'un mari.

Je quitte ce désert de l'amour, du plaisir et du confort, et je rentre respirer le bitume des rues de Montréal.

Adieu, campagne, adieu!

Denisette C.

Ce teint rose, tendre et velouté

GUÉRISON RAPIDE ET PERMANENTE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.



Pearl La Sage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassant les médecins depuis des années ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions comme par magie. Nulle crème, lotion, émail, pomade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil, rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous débarrasser de ces maux: Ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraîsez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraîcheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amis, quels que soient votre âge et votre santé. Toutes les méthodes connues sont abandonnées. Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jour suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur le coupon ci-dessous et vous recevrez tous les détails—Gratuit.

COUPON GRATUIT

PEARL LA SAGE, Inc. Dept. 70
57 rue St-Pierre, Montréal.
Veuillez me dire comment embellir mon teint en dix jours et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.
Nom.....
Rue.....
Ville..... Province.....

\$1.00

pour 50 cts, 100 coupons soie couleur assortis pour couvre-pieds, etc., 50c. 240 coupons \$1 Franco. Adresse: Allen Nouveautés, St-Zacharie, Qué

Une peau parfaite est une source de joie

Connaissez la joie et le bonheur de celles qui possèdent une belle peau, de toute pureté. L'apparence douce et distinguée qu'elle communique fait ressortir, à son plein, votre beauté naturelle. En usage depuis plus de 70 ans.



Crème Orientale de Goupaud

FERD. HOPKINS & SON, M.

Permettez qu'une femme soulage vos souffrances. Je veux que vous m'écriviez afin de pouvoir vous parler de ma méthode simple de traitement à l'essai pour dix jours gratuits, franc de port, et vous mettre en relation avec des femmes du Canada, qui seront heureuses de vous dire ce que ma méthode a fait pour elles.

Si vous souffrez de faiblesse, fatigue, mal de dos, ou douleurs de déplacements de la vessie, constipation, conditions catarrhales, points dans les côtes, régulièrement ou irrégulièrement, gonflement sensation de chute ou de dérangement des organes intérieurs, nervosité, désir de pleurer, palpitation, excès de chaleur, cercles noirs en dessous des yeux, ou manque d'intérêt dans la vie, écrivez-moi aujourd'hui pour traitement d'essai gratuit. Adressez:

MME M. SUMMERS,
BOITE 940 WINDSOR, ONT.



Dans les cas d'Anémie, etc.

RIEN N'EGALE

L'HISTO-FER GARNIER

Le Régénérateur du Sang par excellence

Aussi d'une grande valeur thérapeutique dans tous les cas de neurasthénie, tuberculose et de toutes affections pulmonaires.

RIX: \$1.25

En vente partout et aux PHARMACIES MODELES DE

GOYER

agents spéciaux

180, STE-CATHERINE EST Montréal,

et 217, STE-CATHERINE, Maisonneuve.



UNE BELLE FAILLE

aux lignes harmonieuses l'organe de toute femme élégante, vous est assuré. Madame ou mademoiselle, par l'usage régulier des fausses

PILULES PERSANES

de Tawfisk Hazis, de Téhéran, Perse; \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675

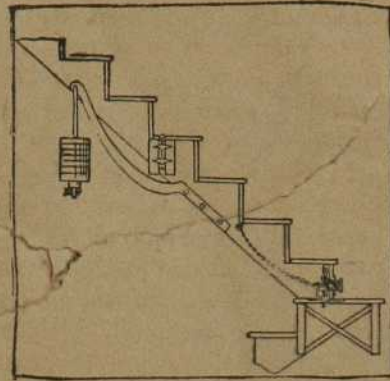
Montréal, ; ; Canada

Enlève la douleur en frottant.—Aucun liniment n'est aussi efficace pour conquérir la douleur que l'Huile Electrique du Dr Thomas. La friction qui la fait pénétrer, enlève la douleur et voilà pourquoi il n'y a pas d'autres préparations aussi estimées du public. On ne saurait se procurer un tuedouleur plus sûr ainsi que peuvent l'attester des milliers de gens qui en ont fait usage avec succès dans le traitement de plusieurs maux.

LA REVUE POPULAIRE de Septembre EST MAINTENANT EN VENTE

COURRIER DES CURIOSITES

UN ESCALIER QUI PEUT AUSSI SERVIR DE PORTE



On a construit dernièrement un escalier qui sert également de porte pour aller d'un étage à un autre. Cet escalier ne prend qu'un espace assez restreint et est très facile à installer.

L'escalier est coupé en deux vers le milieu des deux planchers et les sections sont solidement maintenues ensemble à l'aide de fortes pentures. Une

personne voulant aller à l'étage inférieure n'a qu'à soulever l'escalier par sa base et la moitié de l'escalier se pliant sur l'autre moitié laisse un espace suffisant pour qu'une personne puisse passer.

Un pesant contre-poids placé au milieu de l'escalier en diminue considérablement le poids et permet à chacun de lever l'escalier sans aucune difficulté.

Un coup d'oeil à notre gravure vous fera voir la manière dont cet escalier est construit.

UN OUTIL POUR ENLEVER LES VIEUX PAPIERS PEINTS

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs un petit outil qui peut leur rendre des services signalés dans plusieurs occasions.

Ce petit outil a été inventé par un ouvrier pour enlever les vieux papiers peints sur les murs.

Chacun sait la somme de travail que représente pour un ouvrier le vieux papier des murs, lorsque l'on veut renouveler le papier peint.

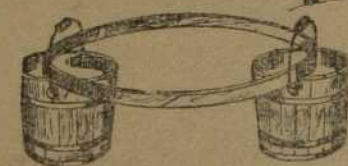
Cet outil est composé d'une série de petites roues dentelées qui roulent sur un essieu auquel on a mis une poignée.

En passant cet outil sur les murs et les plafonds, le papier peint se trouve perforé en une multitude d'endroits et lorsque vous mouillez, il s'enlève très facilement.

On peut se procurer cet outil chez tous les marchands de ferronneries.



COMMENT PORTER DEUX SEAUX REMPLIS A L'AIDE D'UN CERCEAU



La difficulté que l'on a à porter deux seaux remplis d'eau ou de tout autre liquide n'est pas toujours la pesanteur mais plutôt l'effort qu'il faut faire pour tenir les seaux éloignés de nos jambes. Avec la petite idée que nous supérons à nos lecteurs cet inconvénient disparaît en partie. En effet placez entre chaque seau un cercle de bois ou de métal à volonté, dans lequel vous

entrez. Ce cercle doit se placer dans l'espace libre entre les auses des seaux.

Le cercle éloignera de vos jambes les deux seaux ce qui vous permettra de marcher en toute liberté. De plus l'équilibre étant mieux maintenue vous risquez moins de laisser choir une bonne partie du liquide que vous transportez.



ENLEVEZ CES POILS GÊNANTS
Ces duvets importuns qui enlaidissent les plus jolis visages. Redonnez joie, attrayante. Rien n'est plus facile si vous employez la merveilleuse
RAZORINE
du DR. SIMON de Paris
Un produit scientifique tout-à-fait inoffensif, facile à appliquer, qui détruit en trois minutes la racine même des poils, laisse la peau blanche, souple et veloutée et ne cause jamais de cicatrices.
Envoyez-nous 10c pour frais de poste et nous vous enverrons un échantillon suffisant pour vous prouver son infailibilité.
Adressez: Cooper & Co., Dept. 72
No. 155 rue des Commissaires O., Montréal.

Le Mothers' Graves Worm Exterminator chassera les vers du système sans détriment pour l'enfant parce qu'il agit doucement tout en étant absolument effectif.

EN CLASSE



Le professeur.—Quel sont les meilleurs nettoyeurs et teinturiers?
L'élève.—Déchaux frères.
Le professeur.—Quelles adresses.
L'élève.—197 rue Ste-Catherine Est, entre Sanguinet et Ste-Elisabeth, et 710 Ste-Catherine Est, entre Panet et Visitation. Ce sont les meilleurs teinturiers et nettoyeurs au monde.
Demandez le catalogue gratis, à l'une des deux adresses.

QUAND VOUS DEMENAGEREZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements 8 jours d'avance, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

Nom
Rue
Localité
ANCIENNE ADRESSE
Rue
Localité
LE SAMEDI,
129-131-133 Cadieux,



Dernières Nouveautés pour Costumes d'Automne



Les costumes d'automne sont presque tous en deux morceaux, cette saison, et si la jupe est longue, étroite et unie, les tuniques, par contre, peuvent être confectionnées avec plus de fantaisie. Ils sont sobres dans l'ornementation et ne doivent leur élégance qu'à la qualité du tissu et à celle de la coupe.

Les modèles suivants sont d'un effet ravissant: ce sont, de gauche à droite:

Un élégant costume de laine de velours, en deux morceaux, avec tunique redingote et jupe unie. Le devant a des revers tournés et le col est en velours. Les côtés de la redingote sont ornés de broderies de soie en contraste.

Ce joli costume d'automne en satin-laine noir se compose d'une jupe droite et unie et d'une courte tunique avec bretelles blan-

ches à partir des épaules. Dans le dos, sous la ceinture, il y a des plis à godets. Le col, les revers et les pointes tournées du bas de la tunique sont en duvetine citron. La tunique est attaché par une boucle de côté.

Un superbe costume en tricot bleu marine, en deux pièces, soit: une jupe unie et une tunique fermant en surplis sur le devant. La ceinture-extension n'est que la continuation du devant de droite, rencontrant à gauche l'arrière ceinture. Le col et les manchettes sont en contraste faille.

Très chic et d'aspect militaire, le dernier modèle à droite, avec ses galons horizontaux de fantaisie. La tunique est mi-ajustée avec points noirs sur le devant. Le col est haut et penche d'un côté. La ceinture est en chevreau avec boucle. Ce costume est en serge bleue.

Concernant vos Chaussures d'Automne

VOUS désirez que vos chaussures d'automne soient durables et vous satisfassent pleinement. A cette fin, il importe plus que jamais de vous adresser à un fournisseur de renom, possédant votre confiance, et d'exiger que la marque de commerce du fabricant soit imprimée sur les chaussures que vous achetez. Et cela, en raison de ce que le cuir est plus rare qu'au temps de la guerre, que les prix en sont plus élevés et que certains cuirs sont introuvables à aucun prix.

¶ La guerre ayant épuisé les approvisionnements de chaussures chez les peuples européens, il a fallu leur en expédier des millions de paires, ainsi que de non moins importantes quantités de cuir: ce qui a plus que compensé la réduction dans la demande pour fins militaires. La matière première disponible pour faire face à ces besoins étant déjà rare, il en résulte, en ce moment, une situation très grave.

¶ D'où il suit que si vous n'avez des connaissances techniques approfondies de la valeur des chaussures et des cuirs, cet automne vous devez plus que jamais vous en rapporter à la réputation du fabricant comme du détaillant.

¶ Le marchand qui a souci de sa réputation ne la compromettra pas pour l'amour d'un gain insignifiant. De même, un fabricant connu n'imprimera pas sa marque de commerce sur des marchandises dont la valeur est douteuse.

¶ Il est probable que vous vous souciez fort peu du marché des cuirs et de ce qui peut influencer la fabrication et la mise en vente des chaussures. Mais une chose importe pour vous et vous y ÊTES DIRECTEMENT INTERESSÉ; l'achat, pour votre famille et pour vous-même, de bonnes chaussures, à prix raisonnables. La valeur déterminante du pouvoir d'achat de votre argent si péniblement gagné est rigoureusement fixée par des lois économiques semblables à celles, qui régissent l'industrie de la chaussure. Non plus que nous, vous n'y pouvez rien changer. Mais vous POUVEZ exercer un contrôle sur vos méthodes d'achat, de façon à obtenir le plus possible pour le montant de vos déboursés.

¶ Nous croyons donc opportun, au début de chaque saison, de vous mettre au courant de la situation, afin que vous soyez en mesure d'acheter intelligemment.

Pour acheter sagement cet automne:

PREMIEREMENT: Adressez-vous à un détaillant dont la réputation vous est connue et dont le bon jugement vous inspire confiance. Et

SECONDEMENT: Exigez que la marque de commerce d'un fabricant en renom soit imprimée sur les chaussures que vous achetez.

Vous nous ferez plaisir en demandant à notre siège social à Montréal, notre livret intitulé, "Comment acheter les chaussures." Expédié franco par tout le Canada.

AMES HOLDEN McCREADY

T. H. RIEDER, *Président*

LIMITED

"Cordonniers de la nation"

HALIFAX ST. JOHN QUEBEC MONTREAL
OTTAWA TORONTO LONDON



WINNIPEG REGINA SASKATOON CALGARY
EDMONTON VANCOUVER

50 B



Il y a eu en Angleterre, cette année, 253 applications pour des brevets fait par des femmes.

* * *

Le Natal a produit l'an dernier au-delà de 140,000 tonnes de sucre.

* * *

Un genre de grenouille, en Afrique, lance un cri qui peut être entendu à plusieurs milles de distance.

* * *

Plus des deux tiers des rails de chemin de fer suisse repose sur des portants en acier.

* * *

Des anglais ont réussi à faire pousser des arachides en Mésopotamie.

* * *

Le parc de Bowling Green est le plus ancien parc de New-York, il date de 1732.

* * *

L'Union de l'Afrique-Sud a produit 19,500,000 livres de beurre et 4,266,000 livres de fromage, l'an dernier.

* * *

L'Asthme ne peut pas durer quand on emploie le meilleur spécifique de l'Asthme du Dr Kellogg mérite assurément ce titre. Il a à son actif d'innombrables guérisons que n'ont pu obtenir les autres remèdes. Il apporte de l'aide même dans les pires cas et procure au malade un état béni de repos. Sûrement on ne doit pas souffrir de l'Asthme quand on peut se procurer aussi facilement un remède tel que celui-là.

* * *

Le monastère de Mafra, Portugal, a 800 pieds de long et 700 pieds de large; il possède 866 chambres et 5,200 fenêtres. On prend huit heures à le visiter en entier.

* * *

La plus grande locomotive appartient à la Virginian Railway Company. Elle pèse 449 tonnes et mesure 105 pieds de long. Elle transporte 12 tonnes de charbon et 13,000 gallons d'eau.

* * *

Le Canada a produit pour \$200,000,000 de minéraux l'année dernière ce qui donne \$23,000,000 de plus qu'en 1916 et \$63,000,000 de plus qu'il y a trois ans.

* * *

Il s'est publié en anglais, tant aux Etats-Unis qu'en Angleterre, l'an dernier, 8,805 livres nouveaux et 1,152 nouvelles éditions d'anciens livres. Sur ce nombre il y a eu 922 livres traitant d'histoire, 788 de fiction et 721 livres de sociologie et d'économie politique.

BEAUTE, FERMETE de la POITRINE DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU TRAITEMENT DENISE ROY

En 30 Jours

Le Traitement Denise Roy, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les comités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le buste, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement Denise Roy, de 30 jours au complet \$1.

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres. Toutes correspondances strictement confidentielle.

MME DENISE ROY, DEPT. 5, BOITE POSTALE 2740, MONTRÉAL.



Dr. Henri Lemire

TEL. BELL EST 2177

Spécialité:
Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

478 RUE SAINT-HUBERT
MONTREAL.



SIL - BO

est sans égal pour la croissance sûre et rapide des Oils et Sourcils, les fait pousser, allonger et épaissir, en peu de temps. Envoyé par maille contre bon de poste ou timbres, prix: 25 cts. Ad. White Castle Drug Co, Box 2234, Montréal. (Méfiez-vous des imitations).

Les verrues sont des tares disgracieuses, et les cors sont des excroissances douloureuses. Le Holloway's Corn Cure les fera disparaître.

LE COIN DE L'AUTOMOBILISTE

LE COMMERCE DE L'AUTOMOBILE AU CANADA

Nos lecteurs seront peut-être intéressés à connaître l'étendue du commerce de l'automobile au Canada. Les chiffres qui concernent cette industrie et tout ce qui s'y rattache sont instructifs.

Voici des statistiques compilées jusqu'à décembre 1918:

Nombre de chars au Canada: 262,291.

Nombre de chars vendus en 1918: 49,790.

Nombre de chars qui seront probablement vendus en 1919: 80,000

Manufactures d'automobiles: 11, au capital de 20 millions.

Nombre de camions: 25,000.

Nombre de camions probablement vendus en 1919: 35,000.

Valeur des importations des Etats-Unis au Canada en 1918: \$11,317,245, dont \$6,671,419 pour les parties, et \$2,052,442 pour camions.

Valeur de l'exportation d'automobiles fabriquées au Canada en 1918: \$3,807,278.

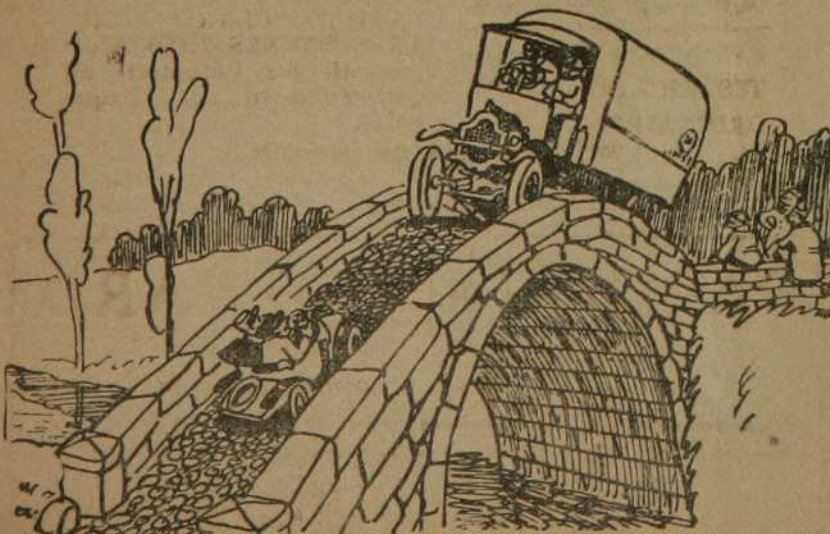
Valeur totale de la production au Canada pour 1918, tant pour les automobiles, les parties et les accessoires: \$66,053,207.

Dans cette production l'on compte 89,676 chars produits au Canada au cours de l'année, dont 80,544 chars de tourisme, 5,502 voitures à deux places, 1,165 chars fermés, 1231 voitures de livraison, 561 voitures à 3 places, 117 camions, et 556 voitures non classifiées.

Automobiles enregistrées dans les provinces de l'Est du Canada

Année	Ontario	Québec	N. E.	N. B.	I.P.E.
1903	220
1904	535
1905	553
1906	1,176
1907	1,500	254	62
1908	1,700	296	45	104
1909	2,400	485	69	167
1910	4,200	786	149	299
1911	11,339	1,878	228	483
1912	16,266	3,535	456	700
1913	23,700	5,452	511	824	26
1914	31,724	7,413	544	1,260	30
1915	42,346	10,112	971	1,900	35
1916	54,375	15,347	1,728	2,986	50
1917	84,353	21,702	5,678	5,249	301
1918	109,400	28,333	8,103	6,475	481

MOT DE LA FIN



Le chauffeur de la Ford.—Pas assez large... faut qu'un des deux recule.

Le chauffeur du truck.—Pas la peine, passe dessous.

FEMMES MAIGRES

Vous pouvez obtenir cet embonpoint esthétique, ces formes harmonieusement développées, cette poitrine pleine, ronde, ferme et potelée qui sont les attributs indispensables de la beauté parfaite, en employant le célèbre

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris

Des milliers de femmes l'ont employé et n'ont pas été désappointées. Essayez-le immédiatement. Nous vous enverrons un traitement d'essai suffisant pour vous convaincre de son efficacité absolue, sur réception de 10cts seulement.

CIE DR. SIMON, Ch 22 155, rue des Commissaires, Ouest, Montréal.

FEMMES MALADES FEMOL

LE SPECIFIQUE DU Dr CAZO VOUS GUERIRA



FEMOL est composé exclusivement d'extraits de plantes bienfaisantes possédant une action tonique et curative sur les organes particuliers à la femme. Des milliers de femmes lui doivent leur guérison.

Femol soulage rapidement et guérit Positivement

Beau Mal. Leucorrhée, Ovarites, Métrites et toutes faiblesses, Irritation, inflammation et ulcération des organes féminins. Femmes faibles et souffrantes, essayez FEMOL. Envoyez-nous 10 cts pour frais de poste et nous vous enverrons un traitement d'essai généreux ainsi qu'une copie du livre illustré du Dr Cazo sur les maladies des femmes.

FEMOL est en vente partout \$1.00 la boîte, 3 boîtes pour \$2.50; on vous l'expédiera sur réception du prix. Adressez: INSTITUT CAZO, CHAMBRE 22, No 1 PLACE ROYALE, MONTREAL.

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES, RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le



REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250 PARC LAFONTAINE

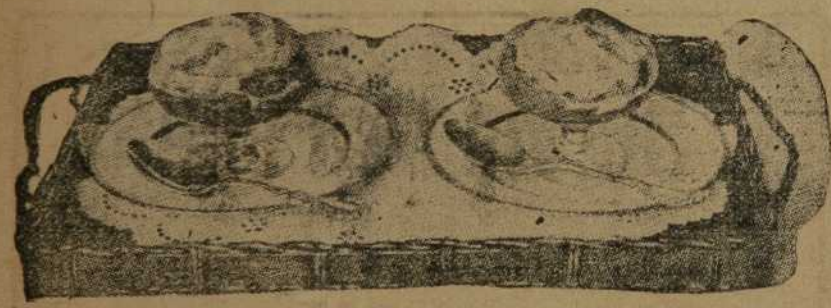
DÉPART. 2, BOITE POSTALE 2353, MONTRÉAL.



NOUVELLES METHODES D'EMPLOI DU TAPIOCA

Il n'y a pas fort longtemps encore, on ne se servait du tapioca qu'en guise d'épaississeur pour les puddings. Mais lorsque le prix élevé de la vie rendit certains ingrédients culinaires presque inaccessibles aux familles forcément économes, on songea à utiliser le tapioca dans maintes et maintes combinaisons, telles que salades aux fruits, aux végétaux, au poisson. On l'utilisa avec les plats aux oeufs, au fromage, à la viande, et l'on réussit à en fabriquer des puddings jusque-là inconnus, mais nutritifs et agréables au goût. Sa consistance semblable à celle de la gelée sert à épaissir les soupes glacées aussi bien que les soupes chaudes, à épaissir également les sauces de toutes sortes et les gelées des gâteaux. Voici quelques nouvelles manières d'utiliser le tapioca et d'en faire un mets fort savoureux:

Bouillon de poulet saisi au tapioca—5 tasses de poulet haché et assaisonné, 6 cuillerées à dessert de tapioca à cuisson rapide, ½ cuillerée à dessert de jus de citron, au choix. Le bouillon ne doit pas contenir de gras. Amenez au point d'ébullition, versez le tapioca et alors que commence l'épaississement,



Tapioca ou cocoa avec crème battue.

maintenez au-dessus de l'eau chaude jusqu'à clarification. Ajoutez, selon le besoin, encore du sel et du poivre; refroidissez un peu et versez le jus de citron. Versez ensuite dans des bols à bouillon refroidis, et servez avec ou sans garniture de crème battue, assaisonnez au poivre, sel et céleri. Saupoudrez aussi avec un peu de piment pulvérisé.

Tapioca céréales.—3 tasses de lait, ¾ de cuillerée à thé de sel, 1 tasse de tapioca à cuisson rapide. Faites bouillir le lait dans une double bouilloire; ajoutez graduellement le tapioca et salez. Maintenez au-dessus de l'eau bouillante jusqu'à épaississement, puis continuez la cuisson pendant 20 ou 25 minutes, jusqu'à clarification, et servez comme des céréales. Plat de digestion facile, très aimé des enfants.

Pudding au miel et au tapioca.—Mêlez ½ tasse de miel avec deux tasses de mie de pain. Ajoutez une demi-tasse de miel et ½ de l'écorce d'un citron râpée avec ¾ de cuillerée à thé de gingembre ou autre essence, au goût, ¼ de cuillerée à thé de sel. Battez à fond. Ajoutez 2 cuillerées à table de beurre fondu et 2 oeufs bien battus. Enfin, ajoutez le tapioca préparé comme dans les recettes précédentes. Laissez cuire à la vapeur durant deux heures.

Beaucoup d'usages **SNAP** LE GRAND Nettoyeur de Mains ACHETEZ-LE AUJOURD'HUI

En Achetant de la gélatine, insistez pour avoir la meilleure. Vous l'aurez si vous demandez la **COX** vendue par tous les bons épiciers. Écrivez pour notre livret gratis "Recettes choisies."

J. & G. COX, Limited, Casier 3009, MONTREAL

PUNICIDE FAITES VOUS-MEME VOTRE **POISON A PUNAISES**

PUNICIDE 1 once
 HUILE DE CHARBON 1 demiard

Odeur agréable. Tue les punaises. Détruit les oeufs. Le meilleur désinfectant.

En vente dans toutes les pharmacies, ou écrivez directement à The Universal Drug Co., 23 rue Bleury, Montréal, qui vous en enverra une bouteille franco sur réception de 25c.



FEVES AU LARD DE CLARK
 AVEC SAUCE TOMATES, CHILI OU SAUCE ORDINAIRE.

Les Femmes qui fournissent,—les Hommes qui peinent,—et les Enfants qui jouent beaucoup.

—tous bénéficient d'un repas aux Fèves au Lard de "Clark", et savourent le goût de cette nourriture bien cuite, productrice de force.

Les Fèves au Lard de "Clark" économisent travail, combustible, argent et ennuis et elles sont faites au Canada.

La pureté des FEVES AU LARD DE "CLARK" et AUTRES BONNES CHOSES est garantie par l'étiquette du gouvernement sur chaque boîte.

489 T. W. CLARK LIMITED, MONTREAL

PARC KING EDWARD

LE PLUS BEL ENDROIT DE LA PROVINCE
 POUR PIQUE-NIQUES — PROMENADE IDEALE

Les dimanches les bateaux partent du pied de l'avenue Pie IX, Maison-neuve, à 9.00 et 11.00 a.m. et à toutes les heures de 1.00 à 8.00 p.m.

ADULTES, 50c. ENFANTS, 25c.



La valeur dans le Service en milles

La valeur d'un pneu—

—ne consiste pas dans son PRIX,
—mais dans les services qu'il rend.

C'est une vérité aussi vieille que les affaires elles-mêmes, mais que tant d'automobilistes ignorent chaque jour.

Le vrai coût d'un pneu, c'est son PRIX divisé par le service EN MILLES qu'il a donné.

C'est pourquoi des milliers d'automobilistes ont acheté les Pneus Cordés Goodyear,
Et ont continué d'en acheter.

Si, vous aussi, vous en achetez pour cette raison, vous deviendrez partisans des Pneus Cordés Goodyear.

Calculez les distances parcourues par un de vos amis se servant du Pneu Cordé Goodyear.

Demandez au marchand d'un dépôt de Pneus Goodyear ce qu'il pense du service en milles d'un Pneu Cordé Goodyear.

Il vous donnera la solution du problème des pneus.

Convainquez-vous aussi du fait que le Fort Tube de Tourisme Goodyear, un tube plus épais, plus résistant, vous donnera un bien meilleur service pour un prix légèrement plus élevé.

La Goodyear Tire & Rubber Co., du Canada, Ltée.

GOODYEAR
MADE IN CANADA
CORD TIRES